

ED NAHA

d'après un scénario de Edward Neumeier
et Michael Miner

ROBOCOP

Les Criminels sont-ils ses seuls ennemis ?

Policier

ROBOCOP



ED NAHA

d’après un scénario de
Edward Neumeier et Michael Miner

soBoœ?

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR GÉRARD LEBEC

ÉDITIONS J’AI LU

Pour Kate et Kiah

Ce roman a paru sous le titre original :

ROBOCOP

PREMIÈRE PARTIE

Le grand homme discerne ce qui est bien, le médiocre ce qui se vendra bien.

CONFUCIUS
(551-479 av. J.-C.)

1

Il était flic.

Et bon flic.

Du moins Murphy se le disait-il, le regard fixé sur les ténèbres du dehors depuis la fenêtre de son modeste pavillon préfabriqué. Vues d'ici, les rues désertes paraissaient tout à fait sûres mais il savait qu'on ne pouvait s'y fier. Sous ce silence, sous ces ombres, des choses n'attendaient que le moment d'exploser. Mais il acceptait sans rancœur ce transfert dont il faisait l'objet. En bon flic qu'il était.

Le souvenir lui revint de son père et, instinctivement, il s'écarta aussitôt de la fenêtre. C'était comme ça que Murphy père s'était fait tuer. Derrière une fenêtre. Par une balle perdue. À l'époque où Detroit avait eu un premier avant-goût des troubles qui, depuis, s'étaient mués en réalité quotidienne. Cela remontait à près de vingt ans, lorsque la municipalité avait entamé sa dégringolade. L'administration fédérale, coupant prêts et subventions, avait placé les grandes villes dans

l’obligation de se débrouiller seules. Problème; la plupart des grosses métropoles avaient déjà financièrement le couteau sous la gorge.

Des programmes sociaux s’étaient vus peaufinés en pure perte. Les pauvres n’y avaient rien compris et ils étaient descendus dans la rue donner libre cours à leur colère. La famille Murphy vivait dans ce qu’à l’époque on appelait déjà le Vieux Detroit mais où quelques familles, quelques gens normaux, s’accrochaient encore à leurs rêves et à leurs espoirs. L’aîné des Murphy s’était simplement trouvé au mauvais endroit au mauvais moment. Un tireur isolé. Une détonation. Un sifflement. Le tintement du verre brisé. La fin pour James Patrick Murphy.

En mourant, il avait eu l’air surpris, presque amusé par tout ça. Il était monté de sa cambrousse pour faire fortune dans l’industrie automobile. Puis, au déclin de cette dernière, il avait dû se reconvertir et, comme bien d’autres, travailler pour la nouvelle compagnie qui étendait son influence sur la ville : Omnicon. Un sale boulot... pour un salaire de misère. Mais l’assurance avait payé les funérailles. Beau cercueil avec poignées de bronze tarabiscotées et garniture de satin. Inévitables couronnes de fleurs accompagnées de cartes portant la signature polycopiée de cadres supérieurs sans visage. Le père de Murphy avait plongé son regard dans les yeux écarquillés de son fils et avait murmuré : « Saloperie ! » Puis il avait haussé les épaules, avait souri, et il était mort.

Murphy soupira. En fait, l’Omni Consumer Products avait pour ainsi dire sauvé Detroit. Des plans d’urbanisme avaient fleuri. De nouveaux emplois s’étaient ouverts. Lorsque, moins d’un an

auparavant, le déficit du budget municipal avait atteint des proportions telles que la mairie s'était vue dans l'incapacité de payer ne fût-ce que sa police, les hommes de l'Omnicon étaient allés trouver le Conseil et lui avaient tout simplement proposé de prendre en charge les services publics. Ils assuraient à présent l'entretien de la police. Celui des pompiers. Celui des dispensaires et de la voirie. Merde, eux au moins vous payaient réglo à chaque fin de mois.

Murphy entendit des coups de feu dans son dos. D'instinct, il pivota sur lui-même et se détendit en repérant la source de la fusillade. Le jeune Jimmy Murphy - dix ans - était vautré devant la télé, ne perdant pas une miette de son feuilleton favori : *T.J. Lazer*. Murphy s'efforça de ne pas sourire en voyant le flic du petit écran descendre une demi-douzaine de canailles au faciès néanderthalien puis faire tourbillonner ses pistolets avant de les remettre dans leurs étuis. Lazer, avec son début de brioche et ses crans gominés, ne serait pas resté vivant plus de trois secondes dans le secteur du Vieux Detroit.

Ce secteur où, demain, Murphy allait rejoindre sa nouvelle affectation.

Retournant ainsi sur les lieux de son enfance.

Il se sentait comme une vague contraction au creux de l'estomac. À coup sûr, il angoissait; mais plutôt se faire pendre que de le laisser paraître devant sa famille. C'était déjà bien assez que de ramener chaque soir chez lui les cauchemars de la journée : des visions de visages ouverts sur des cris, de bagnoles fracassées, de ruisseaux, de mares de sang. Il n'allait pas montrer de la faiblesse devant le gosse et devant Jan.

Son regard retourna sur la fenêtre et il vit son

propre reflet dans la lumière fluctuante de la télé. Il en sursauta. L'espace d'une seconde, le visage qui lui était apparu avait été celui de son père. Ouais. Les mêmes pommettes saillantes. Les mêmes yeux bleus, logés au fond de leurs orbites. Les lèvres minces, avides de sourire mais n'ayant pas encore tout à fait appris comment atteindre une telle relaxation. Il s'astreignit à rire de son propre embarras. Trente-cinq ans et voilà qu'il s'annonçait comme un éternel perdant. II faillit s'esclaffer bruyamment. Bienvenue au royaume de l'échec, Murphy.

Jan pénétra dans la pièce.

- Le dîner sera prêt dans un instant.

Leurs regards se croisèrent. Elle savait combien il était nerveux. Ils étaient ensemble depuis trop longtemps pour qu'elle ne pût le sentir. Ensemble ils avaient grandi et, entre eux, était née une amitié qui s'était ensuite épanouie en amour. Il s'accrocha de force un large sourire et, essentiellement pour Jimmy, frotta une main calleuse sur son estomac crispé en proclamant :

- Ça, maman, c'est une grande nouvelle. Je crois bien que je me sens d'appétit à manger un cheval.

Jan aussi se fendit d'un sourire.

- C'était déjà au menu d'hier soir. Est-ce qu'un bœuf à l'étouffée fera l'affaire ?

Murphy hocha la tête.

- Bon, je saurai me forcer.

Sans quitter des yeux l'écran, Jimmy éclata de rire.

- Si papa peut, moi je peux aussi.

Jan retourna dans la cuisine.

- Je peux vraiment dire que j'ai deux mecs futés.

Murphy regarda Jimmy, de nouveau immobile devant le téléviseur. Puis ses yeux se virent ramenés à la rue. Il se demanda ce qu'il allait y avoir dehors cette nuit. Et ce qu'il allait y trouver demain.

2

Le disque plein de la lune répandait sa lumière sur le Vieux Detroit, le dotant d'étranges luisances cadavéreuses. Les monolithes de quatre gratte-ciel dominaient de très haut le niveau tortueux, enchevêtré des rues... l'avenir écrasant sous son mépris les vestiges lépreux du passé. À trois heures du mat', la ville entière était depuis longtemps plongée dans le sommeil, hormis ce quartier qui avait jadis été son centre et où persistait à toute heure la sensation menaçante d'une jungle en éveil.

Les agents Frederickson et Connors remontaient une artère déserte à bord de leur Turbopie. Deux blocs d'immeubles devant eux bourdonnait une autre voiture de la police. Ce soir, ils se bornaient à prendre les patins d'une autre équipe... et s'en fichaient pas mal. C'était certes monotone mais personne ici ne songeait à se plaindre de la routine.

Ils virent le véhicule trapu qui les précédait disparaître dans une rue latérale: Ces voitures ne payaient pas de mine mais elles pouvaient pousser des pointes d'accélération phénoménales dans le surnaturel et terrifiant hurlement de leur moteur à turbines couplées.

Les deux flics s'autorisèrent un illusoire senti-

ment de sécurité. Au-dessus de leur tête, le gyrophare balayait négligemment le bas des immeubles et les devantures miteuses. Bien qu'en lambeaux, une affiche accrocha l'œil de Frederickson par ses couleurs criardes. « Déductions fiscales pour tout contrat familial sur 20 ans », proclamait-elle. Lunacorp n'avait pas lésiné sur les promesses lorsqu'à l'époque elle s'était efforcée d'expédier le plus grand nombre possible de colons sur le satellite de la Terre. À présent, jusqu'au voyage spatial qui était passé de mode. Il y avait une liste d'attente dingue de gens qui n'aspiraient qu'à quitter le délabrement des grandes villes dans l'espoir d'un mieux quelque part ailleurs, n'importe où.

Tout en conduisant, Frederickson lança un bref regard sur le tableau de bord informatisé de la voiture de police. Des données. Toujours plus de données. Il se tortilla sur son siège. Dans ce métier, une bonne part du merdier venait de l'uniforme qui, au sens littéral de l'expression, vous les gonflait. Combinaisons matelassées, armures de plastique à haute résistance, casques à l'impeccable poli... mais tout ça passablement inconfortable. Il chercha une position dans laquelle il sentirait un peu moins la pression sur sa vessie déjà tendue à craquer puis, n'en trouvant pas, se renversa et poussa un soupir résigné.

À leur tour, ils prirent le virage et retrouvèrent la Turbopie qu'ils couvraient. Loin devant elle, une ombre courait au milieu de la rue. Frederickson se raidit et se demanda si, dans la première voiture, Alcott et Duffy avaient également repéré le fugitif.

La radio s'éveilla dans un couinement. Au Cen-

tral, de toute évidence, cette tache en mouvement sur le radar n'était pas passée inaperçue.

- Il y a un lapin qui se carapate vers l'est sur le Hoover. Allez voir ce que c'est.

La réponse vint, crachotante :

- Reçu, poil au cul. Terminé, poil au nez. (Éclat de rire. C'était Alcott. Il mettait son point d'honneur à ne strictement rien prendre au sérieux.) Z'inquiétez pas, chef. On est déjà dessus.

Frederickson se détendit quelque peu. Le type qui courait devant le véhicule de tête clignotait régulièrement sur la carte informatisée du secteur. La première Turbopie accéléra, petite bille d'un rouge étincelant sur l'écran de la seconde. Frederickson la vit ronger la distance qui la séparait de sa proie.

De la routine, se répéta-t-il. Un alcoolo à tous les coups. Toutefois, pour un mec saoul, ce type courait sacrément vite.

Il se pencha sur le micro.

- Tu vois ce que c'est, Alcott ?

- On dirait une femme, répondit l'autre d'une voix neutre.

Connors, qui avait jusqu'alors tenu les yeux fixés droit devant lui, jeta un regard perplexe à son coéquipier. Un rire retentit dans le haut-parleur, venant de la voiture de police qu'ils suivaient.

- Bon sang, Duffy, pince-moi ! entendit-il Ascott s'exclamer. Ou j'hallucine un max ou c'est vraiment une gonzesse qui se balade à loilpé.

Et Duffy d'enchaîner, feignant l'indignation puritaine :

- Tu as vu ce qu'il y a de marqué sur l'écriteau qu'elle tient : PIPES À LŒIL.

Frederickson et Connors échangèrent un sourire sceptique.

- Bordel de Dieu, Frederickson, c'est ta femme ! hurla dans la radio la voix d'Alcott.

Frederickson leva le pied du champignon. *Ah, c'est malin*, se dit-il. Dans le haut-parleur, Alcott et Duffy s'abandonnèrent sans retenue à leur fou rire et, percevant sur sa droite un bruit étranglé, il se tourna et découvrit que Connors avait énormément de mal à ne pas faire de même. Soudain, les rires qui venaient de l'autre voiture cessèrent. Un cri rauque explosa dans la radio. Connors se pencha sur le poste mais plus rien n'en sortit, hormis des parasites.

Frederickson jeta un regard sur le tableau de bord informatisé. Le point rouge qui symbolisait la première Turbopie se transforma en boule de feu, éclaboussant l'écran d'une lumière presque insoutenable.

- Merde, grommela Connors.

Le pied de Frederickson se plaqua au plancher. Le véhicule bondit dans les éclairs de ses feux et de ses phares, dans le hurlement geignard de la sirène. Un effroyable crissement de pneus accompagna le virage que Frederickson prit en serrant les dents : il en avait ras le bol de cette guerre en laquelle s'étaient transformées de simples rondes nocturnes.

Il écrasa la pédale du frein et, bouche bée, contempla le spectacle qui s'offrait à leurs regards. Sans même y réfléchir, Connors avait décroché son riot-gun et l'avait armé, réprimant les vagues de nausée qui montaient en lui.

À guère plus de dix pas devant eux dans la rue brûlaient les restes déchiquetés et tordus de la première voiture de police. Les corps de Duffy

et d'Alcott encore engoncés dans leur armure gisaient au milieu de la rue, les membres déjetés en position fausse, pareils à deux poupées au rancart. De sinistres volutes d'épaisse fumée noire et putride montaient du moteur explosé de la Turbopie.

Luttant pour ne pas tourner de l'œil, Frede-rickson beugla dans son micro :

- Ici l'Unité 217. Deux agents blessés. Deman-dons du renfort et l'envoi d'un Médivac.

La réponse - qui leur parvint dans un sursaut de parasites - fut on ne peut plus claire et concise :

- Unité 217. Toutes les équipes disponibles sont engagées dans des opérations. Faites comme si vous étiez une unité de contact. Votre demande de Médivac est enregistrée.

Le poing de Connors s'abattit sur le tableau de bord.

- Fantastique. On va pouvoir jouer aux cow-boys. (Il déverrouilla la porte côté passager.) Allons-y, je te couvre.

Frederickson et Connors ouvrirent avec lenteur les portières de la Turbopie. Celui qui avait fait sauter la caisse de leurs collègues était de toute évidence un cinglé prêt à tout. Et il y avait de fortes chances pour qu'il fût toujours dans les parages... en train de les observer.

Connors longea le capot, alla se planter devant et commença de tourner lentement sur lui-même. La torche montée en baïonnette sur le canon de son fusil fit courir un petit cercle de lumière le long des façades aux fenêtres condamnées par des planches et jusqu'aux créneaux irréguliers des toits dominant la rue. Tandis que Connors scrutait le secteur, Frederickson s'approcha visière baissée de la voiture en flammes.

Il se pencha sur la plus petite des deux formes étendues à terre et regarda par la fenêtre du casque. Derrière le plexiglas étoilé, il vit un visage en bouillie. Celui de Stéphanie Duffy, vingt-huit ans, dont quatre d'ancienneté dans la police. Nul signe de vie.

Connors, qui continuait d'inspecter les alentours, lança un regard interrogateur à son camarade.

- Comment va Duffy ?

Frederickson se déplaçait déjà vers Alcott.

- Elle est morte, dit-il alors qu'il se penchait sur le second policier.

Alcott avait encore un souffle de vie. Mais juste un souffle. Son corps commençait à être secoué de tremblements et de spasmes incoercibles. Les convulsions. Le début de la fin. Une plaie béante lui creusait tout un côté de la poitrine et... Seigneur !... au travers du plastron défoncé de l'armure, Frederickson pouvait voir battre le cœur d'Alcott. Il sentit des larmes lui emplir les yeux. Ça n'avait pas de sens. Pourquoi ces deux-là ? Au cours d'une simple patrouille de routine. Il se figea au-dessus du mourant, tout à la rage qui grandissait en lui. Connors, à quelques pas de là, tournait toujours sur place avec la même lenteur méthodique.

Le rond de lumière repassait encore et encore sur les mêmes points. À coup sûr, il n'y avait plus personne. Alors, pourquoi se sentait-il si nerveux ?

- Allez, mec, dit-il à Frederickson. Tirons-nous d'ici.

Un *clic* à peine audible fit pivoter brusquement Connors sur sa droite. Il braqua son arme dans la direction d'où lui avait paru venir le bruit, prêt à toute éventualité, puis prit mentalement note

d'avertir son collègue. Ce fut sa dernière pensée cohérente. Suivit un bref instant de surprise alors que cinq tirs de barrage simultanés faisaient voler son plastron en une bonne douzaine d'éclats. Dans le rapide crépuscule de sa conscience, il observa ses mains qui lâchaient le fusil et le laissaient tomber à terre. L'arme était couverte de sang. De son sang à lui.

Le rugissement de la fusillade fut bref et mortel. Frederickson se retourna, vit son collègue écoper et, précipitamment, battit en retraite vers la voiture, son propre fusil crachant flamme sur flamme. Il tira sans discontinuer... sans non plus distinguer la moindre cible. Il faisait tout bonnement trop noir. Alors qu'il aspergeait de plomb la nuit environnante, il se dit qu'avec un peu de chance il allait s'en sortir indemne. Mais la chance n'eut pas l'air d'être au rendez-vous. Un vague éclair dansa dans l'ombre et cinq centimètres de sa jambe gauche se volatilisèrent tandis qu'une grosse larme pourpre giclait de son pantalon. Il n'en continua pas moins de se traîner vers cette Turbopie qui l'attendait... avec l'impression de parcourir des kilomètres.

Maintenant, il voyait s'avancer les tueurs et ceux-ci, de prime abord, n'avaient rien d'humain... de simples taches sombres qui couraient vers lui. Des balles sifflèrent au-dessus de sa tête lorsque, dans un ultime effort, il plongea vers la portière ouverte de la voiture et se hissa tant bien que mal derrière le volant.

- Parpitiémondieuparpitié, gémit-il en claquant la porte pour la refermer alors même que son autre main se tendait vers le contact pour lancer les turbines couplées.

Un rugissement de vie emplit la voiture,

confirmé par la soudaine illumination des écrans et des voyants sur le tableau de bord. Ceci fait, il se redressa, s’installa en position assise et fixa la rue d’un air abruti à l’instant même où, devant lui, le pare-brise explosait dans un grand fracas.

Frederickson sentit sa tête partir en arrière et cogner contre le dossier du siège cependant que la visière de son casque se fissurait. Il avait la figure en feu... et toute poisseuse. Ses pensées tourbillonnaient dans un vertige. L’univers sonore était plus intense que d’habitude. Tout était plus net, plus extrême.

Les silhouettes émergèrent des ténèbres. Frederickson faillit en éclater de rire. Ce n’étaient que des hommes. De simples hommes. Pas des démons. Ni des monstres. Rien que des types comme tant d’autres. De cette racaille qui infestait les rues du Vieux Detroit. Il vit une petite crapule à face de rat filer comme l'animal auquel il ressemblait le long d’un mur de brique éclairé par la lune. Le nabot émit un ricanement sourd alors qu’il sortait de sa poche une bombe de peinture et se figeait en contemplation devant le brasier de la première Turbopie.

Un deuxième gangster dégingandé marcha droit sur le corps frémissant d’Alcott. Un pistolet apparut dans sa main et il expédia une balle dans la cervelle du flic moribond dont les tremblements cessèrent.

Un homme de haute taille, au grand front et à l’allure imposante, hocha la tête d’un air approbateur devant les cadavres de Connors et d’Alcott. Il rectifia légèrement la position de ses lunettes de soleil et s’avança vers Frederickson. Celui-ci ravala un gloussement railleur. Il n’avait jamais

compris pourquoi certaines gens s'obstinaient à porter la nuit des lunettes noires.

Le chef des bandits ouvrit la portière côté conducteur et sourit à Frederickson.

- Alors, comment tu te sens ?

Le survivant de l'Unité 217 ouvrit la bouche pour répondre. Nul son n'émergea d'entre ses lèvres, seulement du sang. Le gangster ne se départait pas de son sourire aimable.

- Allez, fiche le camp, reprit-il. Et transmets ce message à tes copains flics : qu'on ne vous voie plus traîner dans la Vieille Ville.

L'homme se pencha plus avant et braqua le canon de sa carabine automatique en direction de Frederickson qui se tendit. Mais l'arme lui passa devant le corps et commença de pousser le levier du changement de vitesse. *Clic*. *Clic*. La voiture partit en marche arrière et, dans cette brutale embardée, la portière se referma en claquant. Frederickson s'agrippa au volant et lutta pour garder le contrôle du véhicule. Au travers du pare-brise éclaté, son regard se fixa sur la scène qui refluait dans les ténèbres.

Il vit le chef du gang qui reprenait sa carabine en bandoulière tandis que le débile au visage de fouine s'approchait tour à tour des trois flics morts pour bomber en travers de leur poitrine défoncée de grands numéros... 29... 30... 31.

Quatre autres individus surgirent de l'ombre. Un Noir, un Asiatique, une espèce de brute bâtie comme une armoire à glace et un jeune type à l'air sportif. Le colosse ramassa le fusil de Connors et le lança au jeune. Le Noir se planta devant la Turbopie en flammes et sourit. L'Asiatique s'alluma une cigarette. Pour eux, ce n'était visiblement qu'une nuit comme tant d'autres.

La voiture de Frederickson reculait à toute allure dans ces enfilades de rues où, quelque dix minutes auparavant, son conducteur avait trompé la monotonie d’une ronde nocturne en rigolant avec ses collègues Connors, Alcott et Duffy d’une plaisanterie dont il faisait pourtant les frais. Après une quinte de toux dont il sortit le menton barbouillé de bave sanguinolente, le flic rescapé tendit une main tremblante vers le changement de vitesse et, péniblement, centimètre par centimètre, parvint à le ramener au point mort. Puis il fit demi-tour et la voiture reprit sa course folle, mais en marche avant.

Il cracha le sang qu’il avait dans la bouche et se pencha sur le micro.

- Agent requiert assistance, fit-il d’une voix sifflante. Secteur GK2. Agent demande à être secouru dans le Vieux Detroit.

Les mots qu’il disait lui roulaient dans le crâne avec un bruit de tonnerre. Chaque terminaison nerveuse dans son corps lui paraissait sur le point d’exploser.

- ô Seigneur ! gémit-il. Je suis foutu.

La Turbopie dévalait la rue, zigzaguant d’un trottoir à l’autre. Frederickson sombra dans les ténèbres. Il ne sentit le choc que lorsque la voiture fonça droit dans un grand tas de boîtes à ordures cabossées.

3

Alors que Jimmy bondissait d’une pièce à l’autre, se dépêchant de rassembler ses affaires pour repartir à l’école après le repas de midi, et que J an, devant l’évier, accomplissait machinalement

et sans rien dire les gestes rituels pour elle à cette heure, Murphy dégustait son café en regardant la minitélé débiter les nouvelles du jour. S'il avait eu deux sous de bon sens, il aurait changé de chaîne pour prendre celle qui passait les dessins animés. Peut-être ratait-il une rediffusion de *Gumby* ou d'une série aussi bonne. Mais il était accro aux informations. Il avait toujours le sentiment de ne pas en avoir sa dose. Il ignorait que l'avenir immédiat lui en réservait une qui allait avoir du mal à passer.

Sur l'écran, les deux présentateurs du journal télévisé se démenaient pour démontrer au bon peuple lequel avait la plus éclatante, la plus complète rangée de dents blanches. Jess Perkins, une blonde vaporeuse dont le corsage trop étroit avait peine à contenir les charmes, semblait devoir triompher dans cette compétition, quoique son compère, Casey Wong, un Eurasien coiffé en brosse, méritât quelque lot de consolation, ne fût-ce que pour la largeur de son sourire.

Pour l'instant, c'était Casey qui tenait le crachoir.

- Voici les grands titres de la journée. Pretoria. La menace d'un affrontement nucléaire en Afrique du Sud vient d'atteindre un nouveau palier dans l'escalade avec l'annonce faite aujourd'hui par le gouvernement militaire blanc de l'Etat-cité assiégé. Ce dernier, qui serait en possession d'une bombe à neutrons de fabrication française d'une puissance de trois mégatonnes, affirme qu'il est déterminé à s'en servir en dernier recours pour assurer la défense de la ville.

- Parfait, grogna Murphy en rajoutant un sucre dans son café.

Il avait le sentiment que la plus petite once

d'énergie supplémentaire ne serait pas de trop aujourd'hui où son service commençait en début d'après-midi pour ne se terminer que très tard dans la soirée.

L'image se mit à clignoter alors qu'était inséré dans le journal un reportage où l'on voyait un homme en colère traînant derrière lui un sillage de journalistes devant l'Hôtel de Ville de Detroit.

- Ici même, réussit à placer Jess Perkins en voix off, Ron Miller a présenté sa démission, abandonnant son siège au Conseil Municipal après avoir refusé un nouveau dépouillement du scrutin dans cette élection qui restera mémorable pour avoir été l'une des plus serrées qu'ait connues cette ville dans son histoire.

L'enregistrement vidéo prit fin et Murphy se retrouva face à la tronche souriante de Casey Wong sur fond de graphique. La courbe était surmontée de la silhouette d'un officier de police barrée d'un X rouge dans un style particulièrement astucieux et publicitaire. C'était le genre d'illustration que l'on trouvait d'ordinaire sur les emballages de corn-flakes.

Murphy sentit quelque chose se serrer dans sa poitrine.

- Les pertes de la police dans le Vieux Detroit s'élèvent à ce jour à trente et un morts après la fusillade survenue cette nuit peu avant l'aube et dans laquelle trois agents ont été tués cependant qu'un quatrième, hospitalisé à la suite de ses blessures, reste dans un état critique.

Alors que, derrière lui, Murphy entendait une assiette se briser dans l'évier, Jess Perkins reprit le devant de la scène avec un reportage du plus haut intérêt concernant trois Fils de la Coupole Lunaire qui jouaient du rock dans l'espace.

Ensuite, le show journalistique sombra dans une interminable succession de spots publicitaires. Une nénette à gros nénés se vautra voluptueusement sur le capot d’une Turbolimousine tandis qu’un chœur invisible entonnait : « Osez de nouveau voir le monde en grand. » Un médecin doucereux était intarissable sur les mérites de sa clinique en cas de grosses opérations. « Nous disposons de la gamme complète des prothèses Jarvic ainsi que d’une quantité limitée de ces nouveaux Cœurs d’Athlète de chez Jenson. Nous offrons une garantie de trois mois, un crédit total et vous permettons d’avoir droit à des déductions fiscales au titre de l’aide apportée à la recherche médicale. »

Murphy était en nage. Il sentait Jan derrière lui, le regard fixé sur sa nuque. Ni lui ni elle n’allaient oser rompre ce silence... et c’était aussi bien. Tout ce qu’aurait pu dire l’un ou l’autre n’aurait fait qu’accroître l’atrocité de ces instants.

Wong réapparut sur l’écran et poursuivit le récit de ce qui, d’un point de vue local, constituait l’événement majeur de la journée.

- Trois de nos agents du maintien de l’ordre ont trouvé la mort dans le Vieux Detroit et un quatrième est grièvement blessé. Les porte-parole du Syndicat de la Police en font peser la responsabilité sur Omni Consumer Products, la firme qui a récemment passé avec la municipalité un accord pour financer et gérer la Police Métropolitaine de Detroit. Ils prétendent que depuis qu’Omnicon a pris le service en charge on observe un relâchement de la sécurité dans les opérations et un grave manque de personnel dans les commissariats. Bien plus, insistent-ils, l’enquête sur les meurtres commis dans le secteur du Vieux Detroit

ne serait pas menée avec toute la diligence souhaitable. Nous avons demandé à M. Dick Jones, Président-Directeur de la Division Prospective concernée, de venir exprimer la position de sa compagnie à notre antenne.

Le visage émacié du haut responsable de l'OCP s'inscrivit sur l'écran.

- Pas une seule de ces allégations n'est dotée du moindre fondement. L'Omnicon fait de son mieux pour gérer les forces de police avec autant d'efficacité que de souplesse. Tous les hommes disponibles ont été placés sur l'enquête concernant ces tragédies dont on ne peut que déplorer la fréquence. Le Syndicat de la Police souhaiterait apparemment que le public néglige un facteur d'une évidente simplicité : tout policier est conscient des risques qu'il lui faudra prendre sur le terrain. Posez la question à n'importe quel flic et il vous le confirmera. Si l'on ne peut pas supporter la chaleur, mieux vaut ne pas travailler derrière les fourneaux.

Murphy émit un petit ricanement silencieux. Pour Jones, la notion de risque se ramenait vraisemblablement à commander un whisky sans glaçons.

Jan laissa tomber une tasse dans l'évier et se précipita hors de la pièce en retenant ses larmes. Murphy se détourna du téléviseur et s'absorba dans la contemplation des dessins débiles qui ornaient le plateau de la table en formica. De quel asile avait bien pu s'échapper le « créatif » auquel était dû ce décor ?

Il poussa un soupir et se leva. Inutile d'essayer de calmer Jan pour l'instant. Elle était trop bouleversée pour être sensible à des arguments rationnels. Il se dirigea vers la porte et prit la décision

de lui téléphoner plus tard, espérant que, d'ici le moment du dîner, il serait à même de trouver des paroles rassurantes et sensées à lui dire.

Pour l'heure, rien dans sa vie n'avait trop de sens.

Pour l'heure, il lui fallait se rendre dans le Vieux Detroit.

4

Le poste de police du Vieux Detroit évoquait plus un camp retranché qu'un commissariat. Des impacts de balles en piquetaient la façade de brique jusqu'au niveau du deuxième étage et la plupart des Turbopies alignées dans la rue pouvaient s'enorgueillir de chtars et d'éraflures par vingtaines. Murphy gara son vieux soiffard de break dans le parking de l'immeuble voisin, ramassa sur la banquette arrière son sac de sport et se dirigea vers la grande entrée du poste.

Il arrivait à sa hauteur lorsqu'un fourgon cellulaire pila le long du trottoir et dégurgita une demi-douzaine de crapules dont l'aspect constituait un défi ambulant à la théorie darwinienne de l'évolution des espèces.

Murphy sortit sa plaque de police et l'introduisit dans la fente qui jouxtait la double porte blindée. Un mécanisme bourdonna dans le montant et la fente recracha l'insigne codé tandis qu'un des panneaux de métal s'entrouvrait.

Murphy pénétra dans le poste. En comparaison, le Trou Noir de Calcutta aurait fait l'effet d'un intérieur accueillant. Des flics, traînant derrière

eux des prévenus qui donnaient tous l'impression d'être vêtus de papier tue-mouches, allaient et venaient d'un compartiment à l'autre sous le regard blasé d'une espèce de Viking d'environ la cinquantaine et bâti comme un taureau, le brigadier Reed. Repérant Murphy, l'officier quitta l'estrade surélevée où se trouvait son bureau et s'avança vers le nouveau venu. Avant qu'il ait pu faire trois pas, un compromis entre l'homme et la fouine vêtu d'un costard moiré vint s'accrocher à ses basques.

- C'est à propos de mon client. Ça ne tient pas debout de l'inculper de tentative de meurtre. Ce n'est pas comme s'il avait tué quelqu'un ou quelque chose de ce genre. Il s'agit là d'une violation flagrante de ses droits civils. J'en suis sûr.

Reed lui sourit d'un air affable. Seule la rougeur de son visage trahissait la réalité de ses sentiments.

- Écoutez, mon vieux. Que ce soit bien clair entre nous. Votre client est une ordure. Vous êtes une ordure. Et nous sommes soumis à un règlement ici. Les ordures passent devant le juge le lundi matin. Maintenant, débarrassez-moi le plancher. Votre client sera toujours là quand vous reviendrez.

L'avocat eut un piètre sourire et s'esquiva. Murphy ne put se retenir de rire. Reed le prit par l'épaule et le ramena vers son bureau.

Murphy fouilla dans son sac et en sortit une petite liasse de documents officiels qu'il tendit au brigadier.

- Je m'appelle Murphy et j'ai été transféré de Métro South.

Reed hocha la tête et posa le dossier de transfert sur un tas d'autres paperasses d'une égale inutilité.

- Beau poste. Si je ne m'abuse, là-bas, ils ont même des distributeurs de croissants dans leur vestiaire. Ici, toutefois, ce n'est pas pareil, il faut marner pour gagner sa croûte. Prenez votre armure et allez vous mettre en tenue.

- Oui, chef. (Murphy se tourna pour partir.) Et merci pour tout.

Reed le retint par le coude.

- Au fait, Murphy.

- Oui, chef?

- Bonne journée.

Murphy se fendit d'un sourire poli puis gagna le couloir qui s'enfonçait dans les entrailles du poste de police. Il franchit par deux fois des portes de métal et, sur l'une d'elles, il vit collée une vieille photo 20 x 25 de Rod Serling en travers de laquelle on avait griffonné : « Bienvenue dans la Quatrième Dimension. » Un ricanement lui échappa :

- Vous qui entrez ici, abandonnez tout bon sens.

Puis Murphy déboucha dans une salle où, sans gêne aucune, des policiers et des policières étaient occupés à se mettre en tenue.

- Je m'appelle Murphy, dit-il à l'un des flics.

- Je n'ai pas le temps, lui fut-il répondu.

- Je cherche mon armoire.

Le flic tendit la main vers la porte de celle qui se trouvait à sa gauche et, de sa glissière, tira une étiquette marquée DUFFY.

- Prends celle-là. Pour le moment, personne ne s'en sert.

Murphy jeta son sac dans l'armoire. Derrière lui, trois moniteurs vidéo encastrés dans le mur retransmettaient des informations recueillies dans les différents secteurs de la ville. L'air vibrait d'un incessant bourdonnement de données. Murphy se

laissa choir sur un banc qui faillit s’effondrer sous son poids.

- Faut pas trop s’asseoir là-dessus, lui dit un autre flic. C’est mauvais pour la santé.

Lentement, Murphy entreprit de revêtir son armure tout en prêtant l’oreille à ce que marmonnaient non loin trois de ses nouveaux collègues.

- Tu as des nouvelles de Frederickson ?

- Il est toujours aux cas critiques.

- Sa femme doit être dans tous ses états.

Murphy en était à placer les pièces de rembourrage sur sa combinaison. Il serra étroitement les manches. Sur chacune de ces dernières, il y avait un écusson. L’un portait les initiales DPD : Detroit Police Department. L’autre OCP : Omni-Consumer Products. Murphy resta le regard fixé sur l’écusson OCP comme s’il le voyait pour la première fois. Il était certes des plus rassurants d’être considéré comme un objet par quelqu’un dans une tour de verre.

Le flic qu’il avait à sa gauche remarqua son expression et sourit.

- Alors, qu’est-ce qui t’amène dans ce petit paradis ?

Murphy haussa les épaules.

- Transfert. L’OCP est en train de restructurer l’ensemble du service.

- Je m’appelle Manson.

- Moi, c’est Murphy.

Un autre tlic vint les rejoindre. La bande d’identité sur sa poche était brodée au nom de Starkweather.

- Restructurer le service ? L’Omnicon ? Mouais. Je crois plutôt que ce ramassis d’incapables va se débrouiller pour l’enterrer.

- Ils ont libéré dix gars dans l’East Side, dit

un flic nommé Ramierez. On les a simplement renvoyés chez eux. Le personnel du secteur était excédentaire, qu'ils ont dit. Excédentaire, mon cul. Nous, on serait trois fois plus nombreux qu'on n's'en plaindrait pas.

- Essaye un peu d'avoir du renfort lorsque t'es dans la merde, railla Starkweather.

- Mieux que ça, renchérit Manson. Essaye un peu de dénicher un Médivac lorsqu'on t'a réduit en bouillie. Frederickson avait tourné de l'œil depuis près d'une heure lorsque quelqu'un a daigné se montrer. C'est un vrai miracle qu'il ait encore eu quelques gouttes de sang dans le corps lorsque les trous du cul de l'Omnicon se sont pointés.

Alors que Murphy bouclait ses chaussures, un pesant silence emplit soudain la pièce. Il leva les yeux et vit que Reed venait d'entrer, un carton vide sous le bras, et gagnait l'armoire marquée au nom de Frederickson. Il resta un moment debout devant elle, les yeux fixés sur l'étiquette, puis il l'ouvrit et, avec lenteur, commença d'en transférer le contenu dans le carton.

Tous les regards étaient sur lui. Tous sauf celui de Starkweather qui lui tournait le dos et, inconscient de sa présence, avait repris ses discours enflammés.

- Moi je vais vous dire comment il nous faut agir avec ces connards de l'Omnicon. Nous devons faire grève. C'est le seul moyen de leur baiser la gueule et leur faire avaler leurs fiches de paye.

Murphy lui fit les gros yeux et, lentement, Starkweather se retourna... juste à temps pour voir Reed ranger dans le carton une photo représentant la femme et les gosses de Frederickson puis ôter l'étiquette de la porte et la poser au-

dessus du reste. Lorsque le brigadier pivota sur lui-même pour faire face à ses hommes, il paraissait pour le moins dix ans plus vieux.

- Les obsèques auront lieu demain, dit-il d'une voix monocorde. Le département demande à tous les agents qui ne sont pas de service d'y assister. Les dons pour la famille de Frederickson devront être remis à Cecil... comme d'habitude.

Tous les flics présents dans la pièce fixèrent obstinément le plancher. Reed ramassa le carton et se dirigea vers la sortie. Il marqua un temps d'arrêt devant Starkweather.

- Et je ne veux plus entendre un seul mot sur cette couillonnade de grève. Nous ne sommes pas des plombiers mais des policiers. La police ne fait jamais grève.

Puis il reprit son chemin vers la porte et disparut.

Murphy rangea dans son étui son arme de service, un Mateba 9 mm, prit son casque sous le bras et claqua la porte de son armoire pour la fermer. Puis il posa une main chaleureuse sur l'épaule de Starkweather.

- Faut pas trop t'en faire pour ce qu'il a dit. On est tous à bout de nerfs par les temps qui courent.

- Ouais. T'as raison.

Murphy retourna dans la grande salle du poste. Reed n'était pas à son bureau. Alors qu'il s'usait les yeux pour tenter de repérer le brigadier, il eut la surprise de voir un suspect - qui, tant par sa carrure que par sa méchante humeur, évoquait irrésistiblement quelque rhinocéros blessé - s'arracher du fauteuil où l'on était en train de l'interroger pour, menottes aux poignets, se ruer tête baissée vers la grande porte. À cet instant, un

flic - si petit que son visage, invisible sous la visière du casque, n'arrivait guère plus haut que le coude du forcené - bondit en l'air et décocha un violent coup de pied dans le bas-ventre du fuyard.

Le géant se plia en deux mais, ce faisant, projeta ses poings entravés vers le flic qui, déséquilibré, retomba lourdement à terre. Il se releva aussitôt et, saisissant une matraque, se jeta de nouveau sur le colosse dont il réduisit la tête en bouillie par une série de coups remarquablement vifs et bien appliqués.

Reed apparut aux côtés de Murphy et cria en direction du tumulte :

- Hé, Lewis. La prochaine fois que tu voudras t'amuser avec un prévenu, fais ça dans un endroit plus discret.

Le dénommé Lewis assena un dernier coup de matraque sur le crâne du géant qui s'écroula sur le sol, entraînant trois chaises dans sa chute. Puis le petit flic marcha droit sur Murphy tandis que Reed réintégrait son perchoir.

- Lewis, dit-il en se rasseyant derrière son bureau, c'est avec ce gars que tu vas faire équipe maintenant. (Le Tom Pouce assermenté hocha la tête et le brigadier se tourna vers Murphy.) Murphy, je vous présente Lewis... qui va tout de suite vous faire visiter le secteur.

Murphy tendit la main à son nouveau coéquipier qui ôta son casque, libérant une cascadante crinière de cheveux blonds. Alors que Murphy tentait de dissimuler son étonnement, Lewis lui saisit la main et commença de la malaxer comme si elle escomptait en tirer du lait.

- Enchantée de vous connaître, Murphy, dit-elle avec un charmant sourire.

Murphy réussit à dégager sa main... qui mit un certain temps à retrouver sa pâleur normale.

- Par ici, dit Lewis, et, sans l'attendre, elle se dirigea vers une petite porte sur le côté de la salle.

Interloqué, Murphy secoua la tête puis suivit. Du haut de son estrade, Reed gloussa.

- Je vous donne ma bénédiction, entonna-t-il d'une voix de basse. Vous faites un si beau couple.

C'était une plaisanterie débile mais les flics qui étaient le plus près du bureau d'enregistrement des gardes à vue n'en éclatèrent pas moins de rire. Tout ce qui pouvait détendre l'atmosphère était le bienvenu.

Lewis et Murphy pénétrèrent dans le garage. L'endroit puait l'essence et le monoxyde de carbone alors qu'une bonne cinquantaine de flics s'entassaient dans leurs Turbopies et en faisaient ronfler les moteurs en prévision de la ronde d'après-midi qui allait commencer. Lewis, sans cesser de tirer des bulles de son chewing-gum, entraîna Murphy vers l'un des véhicules de patrouille.

- Elle en jette, hein ? fit Lewis avec fierté. On a refait la carrosserie la semaine dernière. Tous les trous de balles ont été poncés puis rebouchés au mastic.

Murphy hocha la tête.

- Ouais, elle en jette.

Lewis passa sur le côté gauche de la voiture et ouvrit la porte.

- Mieux vaut que je conduise tant que vous ne connaissez pas le secteur.

Murphy se glissa derrière elle et s'installa au volant.

- J’ai l’habitude de eonduire lorsque j’ai à former un nouveau coéquipier.

Il referma la portière, laissant Lewis exhaler sa rage en furieuses bulles de chewing-gum. Puis il lança le moteur tandis que la femme flic faisait le tour de la voiture pour monter à ses côtés.

- N’allez pas me dire que vous conduisiez vous-même ces engins à Métro South, vous deviez avoir des chauffeurs, fit-elle, sarcastique.

En guise de réponse, Murphy écrasa l’accélérateur et, après un slalom entre les massifs piliers de béton, remonta la rampe à toute allure. Au niveau de la sortie sur la rue, deux voitures de police traînassaient à la même hauteur, leurs passagers échangeant par les vitres baissées les grands moments du cauchemar qu’ils avaient vécu lors de leur dernière ronde de nuit. Avec un sourire satanique, Murphy lança la Turbopie dans l’intervalle qui les séparait, ne manquant chacune des voitures que de quelques centimètres. Porté par l’élan jusqu’au ras du trottoir opposé, il fit un sauvage tête-à-queue et repartit en direction du nord.

Lewis poussa une bulle particulièrement énorme et la fit éclater.

- Pas mal pour un bleu, dit-elle.

La voiture dérapa pour s’engouffrer dans une rue latérale, laissant derrière elle l’étincelante ligne d’horizon des quartiers rénovés de Detroit qu’embrasait le soleil de l’après-midi. Alors qu’ils plongeaient entre les taudis de la Vieille Ville, Lewis montra du doigt la mégapole dans le rétroviseur.

- Dites au revoir à la civilisation, Murphy.

Il leva les yeux. Dans le petit miroir, la tour de l’Omnicon dressait ses cent cinquante et un

étages de verre et d’acier au-dessus du paysage urbain, flèche de lumière fichée au cœur de la cité.

- Je ne suis pas sûr d’appeler ça la civilisation, grogna-t-il.
- Tu piges vite, dit Lewis avec un grand sourire.

5

Morton et Johnson pénétrèrent dans l’ascenseur de l’OCP puis posèrent un regard placide sur Kinney qui, au bout du couloir, entamait un sprint pour les rejoindre. Morton, un jeune loup efflanqué, le benjamin des hauts cadres de l’Omnicon, était encore plus tendu que d’habitude. La réunion d’aujourd’hui allait revêtir une extrême importance. Il en avait la certitude. D’ailleurs, le Boss lui-même allait y assister.

Si Johnson était nerveux, il n’en laissait rien filtrer dans son expression. Être l’un des rares Noirs parvenus à cet échelon dans la compagnie l’enchaînait à elle à perpète et il n’allait pas avoir le trouillomètrc à zéro chaque fois que le Boss claquait des doigts. Le Conglomérat, pour sûr, allait toujours de l’avant, mais pas à pas, en bon dinosaure qu’il était. Que les choses pussent changer du tout au tout dans le courant d’une simple matinée ressortissait clairement au domaine de l’improbable.

Kinney bondit dans l’ascenseur, manquant de peu rester coincé entre les portes. Johnson soupira. Kinney était tout neuf dans la boîte. Ses cabrioles de jeune chien désireux de plaire jetaient régulièrement Johnson dans des états proches de la nausée.

Kinney regarda les portes se fermer puis éclata de rire.

- Wow ! Comme ça, le Boss va vraiment être là ? Eh ben ! Mais pourquoi sommes-nous conviés à cette réunion s'il doit y assister en personne ?

Johnson lui donna sa réponse sur un ton prudent.

- Tous les responsables de secteur seront présents avec leur état-major. C'est un gros truc. Je me demande si on ne va pas donner le feu vert à Delta City.

Il y avait là quelque chose qui chiffonnait Morton. Il se passa la main dans les cheveux qu'il portait plaqués en arrière et la retira poudrée de laque entre les doigts.

- Vous rigolez ou quoi ? fit-il, bourru. Ça ne leur arrive jamais de prendre de l'avance sur le programme. Non, c'est Jones. Tout est à parier que c'est Jones. Il est prêt à sortir les 209 et il va nous montrer le prototype.

Johnson sourit à son jeune et nerveux collègue.

- Pas de chance, Morton.

Kinney ouvrait de grands yeux devant les deux hommes. Il n'avait pas la moindre idée de ce dont ils parlaient.

L'ascenseur s'arrêta, ses portes s'écartèrent et Morton, Johnson et Kinney se joignirent au bruyant troupeau des autres cadres de l'Omnicon. Celui-ci s'ébranla et descendit un large couloir le long duquel une douzaine de moniteurs vidéo présentaient en images les divers aspects de l'empire OCP. Johnson ne leur accorda pas même un regard. Il était dans la compagnie depuis trop longtemps pour être impressionné. Il passa donc, imperturbable, devant les écrans où s'étalaient en plans choc les dernières réalisations de la Division

Prospective des Transports, de celle des Travaux Publics, de celle des Loisirs, de celle du Maintien de l'Ordre, et ainsi de suite à l'infini.

Kinney ne lâchait pas Johnson d'une semelle.

- Il y a quelque chose qui m'échappe. Pourquoi Morton est-il si... comment dire... si morose?

Johnson poussa un nouveau soupir et son regard se fixa sur Morton qui marchait devant eux, les mains rivées au fond des poches.

- Lorsque le projet GPR 209 a commencé à prendre un sérieux retard et à dépasser son budget, le Boss a demandé l'élaboration d'un contre-projet... vraisemblablement dans le seul but de pousser Jones au cul. C'est à Morton qu'on a confié cette tâche mais personne dans la Prospective du Maintien de l'Ordre n'a vraiment pris ça au sérieux. Hélas, Morton y a cru.

L'intéressé, entendant parler de lui, se laissa rattraper.

- Mon projet est bien meilleur que celui de Jones. Si j'en avais la possibilité, j'irais directement trouver le Boss et je saurais le convaincre.

Johnson se fendit d'un bon conseil :

- Ne cherchez pas des crosses à Jones, mec. Sinon il ne fera de vous qu'une bouchée.

Kinney hocha la tête. Il commençait à se sentir au parfum.

- Ouais, je me suis laissé dire que Jones était un vrai requin.

- On vous a demandé votre avis, crème d'andouille ?

Johnson posa une main conciliatrice sur le bras de Morton.

- Du calme.

Le troupeau de cadres atteignit les deux immenses portes dorées qui donnaient accès à la

grande salle de conférences de l'Omnicon. Johnson, Morton et Kinney prirent place le long du mur, les sièges entourant l'espèce de porte-avions qui faisait office de table étant réservés au super-gratin du Conglomérat.

- Vous avez vu ça ? s'étrangla presque Kinney.

Au centre de la table de conférences se dressait la gigantesque maquette d'un grand ensemble ultramoderne... un jaillissement de tours constellées de jardins suspendus et que reliaient passerelles et rampes en spirale.

- Mais c'est le Paradis ! s'exclama Kinney.

- Ouais, avec un sacré prix sur l'étiquette, ajouta Johnson.

Le Conseil d'Administration de l'Omnicon prit place de part et d'autre de la table. Au bout, un distingué personnage à cheveux blancs conversait avec un grand type sec au teint rougeaud et aux traits anguleux. Le Boss ne paraissait pas totalement d'accord avec ce que lui disait Dick. Jones, l'un des piliers de son empire industriel et financier. Jones semblait avoir d'extrêmes difficultés à garder son sang-froid. Il était réputé pour ses accès de colère qui lui avaient valu le surnom de Mister Punch dans les hautes sphères de l'Omnicon, non seulement parce qu'il avait tendance à faire le coup de poing lorsque les choses ou les gens ne se conformaient pas à ses désirs mais aussi en raison de la ressemblance que son débit verbal ainsi que sa haute et mince silhouette lui donnaient avec le personnage masculin du classique couple de marionnettes, Punch et Judy. lorsqu'il s'emportait... ce qui n'était pas rare.

Jones baissa la voix au point qu'il en devint presque inaudible et que le Boss fut dans l'obligation de se pencher plus avant vers lui.

- Qu'en est-il au juste de cette histoire de police ? demanda le grand manitou de l'Omnicon. Quel semble être le problème ?

- Le syndicat ne cesse de rouspéter depuis que nous avons pris en charge la sécurité de cette ville, expliqua Jones. Maintenant qu'ils ont un motif pour s'exprimer sur les médias, ils y mettent le paquet. Mais c'est toujours les mêmes absurdités. Nous retournerons la situation sans difficulté lorsque nous aborderons la deuxième phase, je vous en donne ma parole.

Le Boss s'astreignit à sourire.

- Fort bien.

Puis il se détourna de Jones qui comprit aussitôt et alla occuper le premier siège à gauche de la place d'honneur. Le Boss s'assit à son tour et promena un regard d'aigle sur ses collaborateurs.

- Parfait. Nous pouvons commencer. Comme pas un d'entre vous ne l'ignore, il est un rêve que je nourris depuis maintenant une décennie et que je vous ai demandé à tous de partager. Dans six mois, nous poserons la première pierre de Delta City, un vaste ensemble urbain qui se dressera sur l'emplacement du Vieux Detroit.

Tous les regards de la pièce convergèrent sur la spectaculaire maquette qui occupait le centre de la table. Les yeux rivés sur les spirales étincelantes, le Boss poursuivit :

- Un cancer frappe le Vieux Detroit et ce fléau qui menace de gagner la ville entière, c'est la criminalité. Nous devons l'éradiquer avant de pouvoir employer les deux millions de travailleurs auxquels cette ville pourra de nouveau assurer une existence décente. Nous devons être en mesure de garantir leur sécurité préalablement à tout accord avec les syndicats pour le début des

travaux. (Le Boss fit une pause pour ménager son effet. Les membres du conseil étaient de toute évidence suspendus à ses lèvres.) Quoique des aménagements dans le système fiscal aient créé les conditions économiques idéales pour l'expansion des entreprises, certains services publics - en l'occurrence le maintien de l'ordre - en ont pâti. Pour parler franc, la police n'est pas à la fête dans le Vieux Detroit. J'estime qu'il est grand temps de leur donner un coup de main. Plus tôt ils réussiront à retirer le Vieux Detroit de la une des journaux, plus vite nous pourrons démarrer ces grands travaux qui nous tiennent à cœur.

Le Boss se tourna vers Jones.

- Dick ? Veuillez faire le nécessaire pour informer nos amis.

Jones se leva tandis que l'éclairage diminuait dans la salle.

- Dick, grogna Morton, un chic nom pour un chic type.

D'un coup de coude, Johnson le fit taire.

Un pan de cloison glissa au-dessus de Jones, révélant une série de moniteurs. Des colonnes de chiffres commencèrent de défiler sur les écrans. Jones sourit à l'assistance.

- Un regard attentif sur la répartition du budget vous permettra de constater que nous avons bien souvent parié sur des marchés traditionnellement considérés comme « non rentables » tels que les hôpitaux, les prisons et les colonies spatiales.

» À mon sens, tout domaine peut être matière à bénéfices si l'on trouve la manière correcte de l'aborder ! Comme vous le savez, nous avons passé contrat avec la municipalité pour gérer les forces de sécurité locales. Mais nous autres, à la Prospective du Maintien de l'Ordre, nous estimons qu'une

police efficace ne représente qu'un aspect de la solution qu'il est nécessaire d'apporter au problème posé par la criminalité urbaine.

Morton promena son regard sur les visages des hauts responsables de l'Omnicon. Bon sang ! Jones était en train de gagner la partie. Ce dernier en avait d'ailleurs conscience et y allait à fond dans son numéro de charme.

- Ce qu'il nous faut, messieurs, c'est dépasser la traditionnelle conception du maintien de l'ordre. L'agent de police dont nous avons besoin doit être opérationnel vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il ne doit ni manger ni dormir. Ce doit être un flic doté d'un armement à la puissance inégalable et des réflexes indispensables pour s'en servir au mieux.

Jones gagna l'entrée de la salle et s'immobilisa devant les immenses portes dorées.

- Lumière, s'il vous plaît.

L'éclairage revint dans la pièce, révélant un Jones aux yeux démesurément écarquillés dans une expression théâtrale.

- Chers amis et dévoués serviteurs de notre grande maison, j'ai l'honneur de vous présenter l'avenir du maintien de l'ordre... GPR 209.

Et il ouvrit les portes.

Derrière se tenait un robot mesurant pour le moins deux mètres, une machine à tuer qui évoquait un géant bossu avec son torse arrondi incliné vers l'arrière et planté sur les deux puissants piliers de ses jambes. De part et d'autre de cet énorme tronc se trouvaient deux « bras » trapus sous les poignets desquels on distinguait la gueule mauvaise d'armes à feu. Jones retourna à sa place à la gauche du Boss tandis que le robot pénétrait dans la salle de conférences, dans le *kaa-thomp*

massif et régulier de ses pieds éléphantins sur le sol moquetté.

Les membres de l'Omnicon laissèrent échapper un grand *oooh* lorsque le flic artificiel se figea près de la table. Johnson se tourna vers Morton qui posait un regard noir sur la machine.

- On dirait une espèce de grand jouet en fer-blanc, l'entendit-il grommeler.

Kinney, en revanche, arborait un large sourire.

- Vous croyez... hasarda-t-il. Moi, je le trouve plutôt... sensass.

Morton foudroya le jeune homme.

- Où est-ce que vous avez été ramasser de pareils termes techniques ?

Un type rondouillard en blouse blanche et une escouade d'agents techniques en combinaison OCP déboulèrent dans la salle à la suite de GPR 209. Les techniciens poussaient devant eux une console de contrôle montée sur chariot. Jones, aux anges, promena un nouveau regard triomphant sur le gratin de l'Omnicon.

- Le Gardien de la Paix Robotisé, Série 209, est une unité urbaine de maintien de l'ordre programmée pour faire respecter la loi dans les mégapoles, dit-il d'une voix vibrante, mais ce n'est là qu'un début. Une fois qu'il aura brillamment accompli son service dans le Vieux Detroit et se sera ainsi fait la meilleure publicité possible, nous pouvons espérer que 209 deviendra le matériel militaire le plus demandé de la prochaine décennie.

Jones gonfla son étroite poitrine.

- Imaginez, messieurs, une armée entière constituée de robots capables de se battre vingt-quatre heures sur vingt-quatre, épargnant des vies humaines en livrant les guerres à la place des

soldats de chair et de sang. Des combattants que l'Omnicon produirait en masse.

Sur ce, des applaudissements nourris crépitèrent tout autour de la table. Souriant, Jones se tourna vers le Boss qui avait déjà le visage fendu jusqu'aux oreilles. On voyait pratiquement danser les S barrés des dollars au-dessus des têtes.

Jones s'adressa au savant rondouillard.

- Docteur MacNamara ?

MacNamara se tourna vers ses assistants et la petite équipe serra les rangs autour de la console. MacNamara tripota quelques instants les contrôles puis s'écarta du chariot pour venir se planter face au robot tandis que l'un des techniciens réglait un cadran.

Instantanément, les bras de GPR 209 s'animèrent. Ils se fléchirent comme si le robot singeait la posture d'un culturiste mettant ses muscles en valeur. Il y eut des sourires tout autour de la table et MacNamara, gloussant comme un gosse qui déballe ses cadeaux de Noël, fit face à l'assemblée.

- Maintenant, pour cette petite démonstration, nous allons avoir besoin d'un volontaire, fit-il d'un ton enjoué.

Jones scruta l'assistance.

- M. Kinney, auriez-vous l'obligeance de nous prêter assistance en jouant le rôle du suspect ?

Morton fronça les sourcils en voyant Kinney se dresser d'un bond et courir vers le robot, vivante image de l'enthousiasme.

- Oui, monsieur. Avec plaisir, monsieur. Tout à fait d'accord.

Jones se baissa et ramena sur la table un attaché-case qu'il ouvrit. Il en sortit un SC-357 Magnum que, sans un mot, il tendit à Kinney. Le tout

jeune cadre ravala bruyamment sa salive et son regard alla de l’arme à la massive silhouette de GPR 209. Il y réfléchissait à deux fois... et Morton n’en fut pas mécontent.

Jones passa un bras paternel autour des épaules du gamin perplexe.

- M. Kinney va nous aider à simuler l’arrestation d’un malfaiteur armé.

- Je vais faire ça ?

- Certainement. Et il vous suffira d’avoir un comportement menaçant... de braquer le pistolet sur GPR 209.

Kinney lança un coup d’œil vers la table autour de laquelle les dirigeants de l’Omnicon gloussaient comme des collégiennes. Le rouge de la gêne lui monta aux joues et, avec un haussement d’épaules, il résolut de se jeter à l’eau. Figeant ses traits dans une expression qui se voulait mauvaise mais ressemblait plus à un écureuil paniqué qu’à un vrai malandrin, il leva l’arme vers GPR 209.

Le robot réagit dans le quart de seconde. Il pivota sur lui-même et fit face au jeune homme.

Kinney commença de trembler. Contre toute attente, une voix d’une extrême douceur surgit de la machine :

- Veuillez lâcher votre arme. Vous avez vingt secondes pour obtempérer. Vos droits civils seront respectés. Vous avez maintenant quinze secondes pour obtempérer.

Autour de la table, ce fut un concert d’applaudissements. Kinney fixait le robot, un mélange de surprise et de frayeur sur ses traits. Jones lui sourit d’un air protecteur.

- À mon sens, monsieur Kinney, il serait préférable de faire ce qu’il dit.

Kinney laissa tomber le Magnum qui atterrit

presque sans bruit sur l'épaisse moquette. Puis, une fois de plus, il haussa les épaules.

GPR 209 poursuivit avec la même voix douce et détachée :

- Si vous n'êtes pas en mesure de payer un avocat, nous pouvons en désigner un d'office pour assurer votre défense.

À l'autre bout de la salle, Morton et Johnson remarquèrent tous deux l'ébahissement plein d'inquiétude qui se peignait sur le visage de MacNamara. Le savant interrogea du regard le technicien-chef et, dans un ensemble parfait, ils se précipitèrent vers la console de contrôle. GPR 209 reprit son antienne :

- Vous avez maintenant cinq secondes pour obtempérer.

Jones lança un regard angoissé vers la console. Kinney resta planté avec un sourire bête devant le robot bavard. Son sourire disparut lorsque ce dernier, avec lenteur, commença de lever son bras gauche.

- Trois... deux... poursuivit GPR 209.

Kinney se tourna vers le Boss. Le regard furibond de celui-ci se porta au-delà du jeune homme sur MacNamara et sur ses techniciens. Kinney jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et, voyant le robot s'obstiner dans son geste, tenta de fuir le long de la table de conférences.

De part et d'autre de cette dernière, un seul cri jaillit du gosier des cadres qui, renversant leurs fauteuils, s'aplatirent au sol pendant que GPR 209, tranquillement, suivait le déplacement de sa cible.

- Un, fit-il. Vous êtes en violation directe de l'article 1-13, section 9, du Code Pénal. Je suis donc autorisé à faire usage des moyens dont je dispose.

Le bras-canon du robot ouvrit le feu. Kinney fut touché dans le dos. Le devant de sa poitrine explosa dans un crachat de flammes et de sang. Soulevé par la violence de l'impact, son corps atterrit dans un grand fracas sur la fragile maquette de Delta City au milieu de la table.

Morton et Johnson s'étaient dressés d'un bond. Morton plongea vers un interphone en hurlant :

- Prospective Médicale ! Qu'on fasse tout de suite monter une équipe d'infirmiers au 151e étage !

Johnson fixait le corps affreusement déchiqueté de Kinney. Des ruisseaux de sang coulaient dans les rues délicatement reproduites à l'échelle de Delta City. GPR 209, satisfait d'avoir exécuté sa besogne, laissa retomber son bras. Les techniciens continuaient de tourner frénétiquement cadrans et boutons sur la console mobile. Sous la table, le gratin de l'Omnicon tremblait toujours.

Seul le Boss gardait un calme olympien. Il poussa un soupir, contempla le cadavre serti dans les ruines de la ville en réduction, puis se tourna vers Jones.

- Dick, je suis fort déçu.

Jones tenta de prendre les choses avec désinvolture et commença par ôter de son costume quelques petites particules de chair ensanglantée.

- Il ne s'agit, j'en suis sûr, que d'une petite anicroche, dit-il à son patron. D'un simple contretemps.

MacNamara s'approcha les yeux baissés.

- Ce n'est pas la faute de GPR. Il n'a pas entendu le pistolet tomber. Vous comprenez, la moquette est si épaisse... vous comprenez, n'est-ce pas ?

Le Boss ne prêta pas la moindre attention aux

balbutiements de l'homme en blouse blanche. Son regard était rivé sur Jones.

- Vous appelez ça une petite anicroche ? Tout est programmé pour que les travaux commencent dans quatre mois. Votre « contretemps » risque de nous coûter cinquante millions de dollars rien qu'en intérêts débiteurs.

- Enfin... objecta Jones.

Morton fut soudain là entre eux deux.

- Nous pouvons encore l'éviter, monsieur, dit-il avec enthousiasme. (Le Boss reporta son attention sur ce jeune cadre efflanqué apparemment surgi de nulle part. Morton sourit et continua :) Il se peut qu'on vous ait parlé du Projet Robocop[1] élaboré par moi-même à la Prospective du Maintien de l'Ordre, précisément en prévision d'une situation de ce genre ?

Une nette rougeur commençait d'envahir le visage de Jones.

- Nous vous remercions de votre sollicitude, monsieur Morton, dit-il. Mais je suis certain qu'il s'agit là d'une question que nous pourrions aborder dans mon bureau en un temps plus approprié.

Le Boss écarta Jones d'un geste.

- Une minute, Dick. Peut-être avons-nous justement besoin d'un point de vue neuf. (Jones fusilla Morton du regard alors que le vieil homme poursuivait :) Dites-m'en un peu plus sur votre projet, monsieur Morton. Par exemple, combien de temps cela prendra-t-il pour le mettre à exécution ?

Morton était si content qu'il s'était mis à danser d'un pied sur l'autre sans s'apercevoir que, ce faisant, il pataugeait dans le sang de Kinney.

1. *Cop*, équivalent anglo-saxon de flic. *(N.d.T.)*

- Nous n'attendons que le feu vert, monsieur. D'ores et déjà, en restructurant les services de police, nous avons tenu compte du facteur risque pour placer les meilleurs éléments dans les secteurs les plus dangereux. Avec les conditions qui prévalent dans le Vieux Detroit, j'ai bon espoir que nous puissions sortir un prototype opérationnel dans les trois mois.

Un large sourire fendit le visage buriné du Boss.

- Bien. Très bien. Rassemblez votre équipe, Morton. Je veux un exposé complet dans vingt minutes.

Puis le Boss tapota l'épaule de Morton et quitta la pièce, croisant le groupe d'infirmiers qui s'y précipitaient. Ceux-ci ne s'étaient vraiment pas attendus au spectacle qu'ils découvrirent sur la table de conférences.

- Putain, quelle boucherie ! s'exclama l'un d'eux.

- C'est une équipe de nettoyage qu'ils auraient dû demander.

Morton gambada jusqu'à l'autre bout de la pièce et prit Johnson par la main.

- J'ai réussi ! s'écria-t-il. J'ai réussi !

Par-dessus l'épaule de Morton, les yeux de Johnson se portèrent sur Jones qui les couvait tous deux d'un regard noir en allumant avec lenteur une cigarette.

Johnson entraîna Morton vers la sortie. Il secoua tristement la tête. Le pauvre gars ne se rendait même pas compte dans quel merdier il s'était fourré.

Tous deux pénétrèrent dans l'ascenseur. Ils y étaient seuls et Morton, sans retenue, se mit presque à battre des entrechats. Johnson ne l'avait jamais vu si survolté.

- Voyez-vous, Johnson, le tout est de savoir foncer lorsqu'on aperçoit une ouverture.

Au travers des cloisons de verre de la cabine, le regard de Johnson resta fixé sur les paliers qui montaient à leur rencontre.

- Peut-être, Bob. Mais je vous conseille de faire gaffe. Jones va essayer de vous avoir au tournant.

- Qu'il aille se faire foutre. Il a mal bloqué la balle et j'étais là pour la ramasser. But pour nous.

Le regard de Kinney, figé pour l'éternité dans une expression de surprise incrédule, traversa soudain l'esprit de Johnson.

- Pauvre Kinney, dit-il tout bas.

Morton fit un effort pour se calmer.

- Ouais, c'est ça la vie dans les grandes villes, dit-il en haussant vaguement les épaules.

L'ascenseur s'immobilisa. Les deux hommes en sortirent et s'engagèrent dans un couloir à l'éclairage tamisé.

- Pour Robocop, demanda Johnson, quand allons-nous démarrer la construction du prototype ?

Morton poussa un gigantesque soupir.

- Sitôt qu'un pauvre couillon se portera volontaire.

6

Adossé à la portière de la Turbopie, Murphy contemplait le panorama d'immeubles incendiés. À peine plus d'une décennie en arrière, une vie intense animait encore ce secteur... vie misérable, certes, mais grouillante des familles qui, depuis

des générations, avaient peuplé le Vieux Detroit.

Au-dessus de lui, la lune jouait à cache-cache avec de noirs et menaçants nuages.

Son regard tomba sur le seul fast-food encore en service de- tout le bloc d'habitations. Lewis, son casque sous le bras, était en train d'y régler deux cafés avec une carte de crédit. Murphy rectifia la position de son étui et commença de s'exercer à dégainer rapidement son revolver.

Alors que Lewis revenait vers la voiture avec les cafés, il fit virevolter par deux fois l'arme autour de son doigt façon western avant de la reglisser dans l'étui.

Lewis lui tendit le gobelet de plastique en souriant.

- Joli coup, Murphy.

Il lui rendit timidement son sourire.

- Il y a un feuilleton policier dont mon gosse ne rate jamais un épisode... *T.J. Lazer*. Et ce flic à la télé fait ça chaque fois qu'il vient de descendre une crapule.

- Et tu ne veux pas décevoir ton gosse, c'est ça ?

- Je crois qu'à cet âge, il est important d'avoir des modèles.

- Hum, hum, fit Lewis en sirotant son propre café.

Murphy haussa les épaules.

- Alors je m'entraîne pour être aussi bon.

Lewis leva les yeux sur son coéquipier.

- Marié ?

- Ouais.

- Heureux en ménage ?

Murphy réfléchit quelques instants.

- Ouais, je suppose.

- Comment, tu supposes ?

- Enfin, oui, je suis heureux. Et je peux même

aller jusqu'à dire que j'ai de la veine. Tu comprends, j'ai une famille à retrouver le soir à la fin de ma journée de travail. Ça doit aider à supporter les tensions. Mais, des fois, on est tellement crevé...

- Physiquement ou nerveusement ?

Murphy à son tour porta la tasse à ses lèvres.

- Même le matin, je me réveille crevé, Lewis. J'ai été flic toute ma vie. Je suis entré dans la police en m'imaginant que j'allais pouvoir sauver le monde.

- Rendre les rues sûres pour les braves gens, dit Lewis avec un hochement de tête.

- Ouais, un truc dans ce goût. Mais, vois-tu, plus tu y restes, plus ça te broie. Tu finis par faire ton boulot comme un somnambule avec deux espoirs : celui d'arriver entier à la fin de ta journée, et celui de n'avoir eu personne à descendre.

- Oui, je sais, dit Lewis. Je vois vraiment. Imagine ce que c'est lorsque en plus tu es célibataire. Moi, chaque soir quand je rentre, c'est pour retrouver un chat.

- Tu aimes les chats ?

- J'en ai horreur.

Murphy eut un petit rire.

- Alors, comme ça, t'es maso vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

- Ouais, fit Lewis en vidant sa tasse. J'imagine qu'on a dû m'inscrire sous cette qualification.

- À un moment, j'ai voulu prendre un chien. Ma femme était pas trop pour. Mon fils non plus. Personne ne voulait lui faire faire sa promenade. Alors on s'est rabattus sur un poisson rouge.

- C'est chouette, les poissons rouges, fit observer Lewis.

- Mouais. Tu as déjà essayé d'obtenir qu'un poisson te soit fidèle ?

- Et ça doit être un sacré merdier de leur apprendre à rapporter le journal.

Lewis sourit. Murphy en fit autant. Lewis avait un joli sourire.

Une pensée traversa l'esprit de Murphy.

- Attends, je reviens tout de suite. J'ai un coup de fil à donner à ma femme.

- Je ne crois pas, répliqua Lewis en se tournant vers la Turbopie dont le tableau de bord venait de s'illuminer en émettant une série de bips criards.

Elle se pencha et fourra sa tête à l'intérieur par la vitre baissée. Des informations commençaient de s'afficher et l'écran quadrillé s'éclaira, pistant le déplacement d'un petit point bleu.

Dans le haut-parleur, le Central se déchaîna :

- Appel à toute unité dans le voisinage. 211 en cours. Planche 107, sous-secteur 16. Camionnette blanche se dirigeant vers le nord.

Murphy ouvrit la portière dans l'intention de prendre le volant.

- C'est pour nous, collègue.

Lewis sourit, le contourna et s'y installa à sa place.

- O.K. Alors monte, collègue. Sinon je pars sans toi.

Grognant dans sa barbe, il fit le tour de la Turbopie, qui déjà ronflait impatiemment, et sauta de justesse sur le siège du passager au moment où Lewis enfonçait l'accélérateur. La voiture s'éloigna en trombe du fast-food, laissant derrière elle un sillage de poussière.

Murphy se pencha sur le micro.

- Central. Unité 154 répond à l'appel.

Il fixa le point bleu palpitant qui zigzaguait dans le quadrillage du secteur montré sur l’écran.

- Nous vous recevons, 154, reprit le type de service au Central d’une voix toute de calme et d’efficacité. Les suspects sont armés et considérés comme extrêmement dangereux. Usage d’explosifs à haute puissance en rapport avec le cambriolage de...

Murphy n’écoutait plus; ses pensées s’étaient mises à vagabonder. Il lui était soudainement venu à l’esprit qu’il aurait dû appeler Jan depuis maintenant des heures. Avec un *bof !* intérieur il ramena son attention sur le bavardage de la radio.

À plusieurs blocs de distance devant la Turbo-pie, une camionnette passablement délabrée, bourrée d’hommes, d’armes et de sacs débordants de billets noircis, vrombissait au maximum de sa vitesse dans les petites rues du Vieux Detroit.

À l’intérieur, Clarence Boddicker ruminait de sombres pensées et des rides creusaient son grand front. Son regard se porta sur le petit mec au profil de rongeur qui conduisait le véhicule et un soupir lui échappa. Emil ne serait jamais autre chose qu’un sous-être. Il contempla le restant de ses acolytes tassés dans la camionnette et n’en tira pas le moindre réconfort. Rien que des demeu-rés. Comment se faisait-il qu’un type comme lui, avec sa jugeote et son sens des affaires, fût en cheville avec un tel ramassis de crapules de bas étage? Était-ce là, se demanda-t-il, le prix qu’il fallait nécessairement payer pour être chef de gang ?

Outre Emil, ledit gang se composait ainsi : Leon, un grand échalas dégingandé qui, pour l’heure, était assis, les genoux repliés sous le menton; Joe, un jeune Noir coriace mais qui, ne

sachant comme à son habitude quelle contenance prendre, fixait obstinément ses chaussures; Chan, né à Hong-kong et dont le visage était un séisme permanent de tics, faisait de son mieux pour dissimuler sa trouille; venaient enfin Bobby, la montagne humaine, et Dougie le skin-head, qui ne cessaient d'échanger des regards nerveux.

L'odeur de papier brûlé chatouillait désagréablement les narines de Clarence. Tandis qu'Emil, sans mot dire, manœuvrait la camionnette de rue latérale en rue latérale, le chef sentit grossir en lui une fureur démesurée. À la fin, il explosa.

- Tu as cramé tout c'putain d'fric ! hurla-t-il en se retournant vers Bobby.

Ce dernier, dont le QI n'atteignait sans doute pas le tour de taille, ne se laissa pas démonter.

- Fallait bien faire sauter la porte du coffre, rétorqua-t-il en haussant les épaules. Faut savoir ce que tu veux !

Boddicker, se rendant bien compte que toute argumentation rationnelle était vouée à l'échec, reporta son regard noir sur la chaussée qui défilait devant le pare-brise.

- Maintenant, c'est comme s'ils y avaient foutu un tampon, sinistre connard. Il ne vaut plus rien. Tu m'entends, rien !

Et pour ponctuer sa phrase, il se pencha pour ramasser une poignée de billets qu'il jeta à la figure de Bobby. Celui-ci haussa une fois de plus ses larges épaules.

- Que veux-tu ? Y a des jours où tu bouffes l'ours et y a des jours où c'est lui qui t'bouffe.

Clarence n'eut pas le loisir d'atteindre un palier supérieur dans la colère. Derrière le volant, Emil s'était mis à trembler.

- Hé, Clarence ! On a une bagnole de flics au cul !

Boddicker lança un coup d'œil dans le rétroviseur extérieur. Il y avait effectivement une Turbopie qui gagnait du terrain sur la camionnette. Qui se rapprochait même très vite.

- Ah, c'est vraiment pas ma journée, grogna-t-il.

Il s'en fichait pas mal de tuer lorsque la chose était au programme mais un massacre au débotté, c'était vraiment la barbe ! Ça vous pompait une énergie susceptible d'être dirigée vers d'autres buts nettement plus lucratifs.

- Continue, Émil, soupira Clarence.

Derrière la camionnette, Lewis avait le pied au plancher. Les nuages avaient englouti la lune et la Turbopie fendait lès ténèbres.

- Plus vite ! ordonna Murphy.

Lewis enfonça une touche et, tout de suite, le paysage de taudis fut balayé par la lumière spasmodique des gyrophares de la voiture pie tandis que le silence de la nuit volait en éclats sous les stridences de sa sirène.

- Central, dit Murphy, penché sur le micro. Nous avons pris en chasse un véhicule correspondant au signalement des suspects 211. Demandons renforts.

- Compte là-dessus et bois de l'eau fraîche, grommela Lewis.

À bord de la camionnette, Boddicker s'introduisait barre sur barre de chewing-gum dans la bouche et mâchait avec rage.

- Ça commence à bien faire, fit-il à mi-voix.

Derrière lui, les membres de son gang étaient pour le moins nerveux. Dans tout le tas, se dit Clarence, il n'y en a pas un seul qui en ait. Quant à Emil, il claquait carrément des dents.

- On n’y arrivera pas, fit observer ce dernier entre deux solos de castagnettes. Cette caisse ne pourra jamais distancer une biturbo.

Clarence poussa un gros soupir. De toute évidence, dans le bled d’Emil, on encourageait les mariages entre cousins germains.

- Bon, fit Clarence. En ce cas, lâche un peu l’accélérateur.

Emil se tourna bouche bée vers son chef.

- Ça va pas, la tête ?

Clarence décocha au nabot un sourire de saurien.

- Emil. S’il te plaît. Tu la fermes et tu fais ce que je dis. Bobby, va te mettre derrière les portes.

La camionnette commença de ralentir.

Sur le siège du passager de la Turbopie, Murphy sentit ses cheveux qui, lentement, se hérissaient sur sa nuque. Quelque chose ne tournait pas rond. Il fit glisser son revolver hors de l’étui. Lewis continuait d’écraser le champignon.

- Ralentis un peu, lui dit Murphy.

- En quel honneur ? On est en train de les rattraper.

Murphy la regarda. Elle réagit comme s’il l’avait giflée.

À l’arrière de la camionnette, chacun des gangsters avait son fusil au creux des bras. Tout s’annonçait comme si, ce soir, ils allaient se dégommer deux flics de plus. Le canon de chaque arme était braqué vers les portes et Bobby, assis devant ces dernières, se tenait prêt à les ouvrir d’une seule détente de ses pieds à la monstrueuse pointure.

Clarence prit une inspiration profonde. Quatre. Trois. Deux. Un.

- Go ! beugla-t-il. Feu à volonté !

Bobby lança ses jambes, les portes s’ouvrirent

et les hommes de Boddicker tirèrent jusqu'à ce que leur chargeur fût vide. Une épaisse fumée emplit l'arrière du véhicule qui reprit de la vitesse comme poussé par la volée de projectiles qu'il crachait. Clarence cligna furieusement des yeux dans l'atmosphère obscurcie. Il n'entendait rien qui ressemblât au tintement d'un pare-brise fracassé, ni à un gémissement de pneus. Il ne sentait pas la proximité de la chair en bouillie.

Progressivement, la fumée se dissipa. Clarence et ses hommes écarquillèrent les yeux sur le sillage de la camionnette. Pas la moindre voiture de police. Rien que la rue. Des centaines de mètres de rue parfaitement vide. Leon n'eut pas l'air d'apprécier la blague et se tourna vers ÉmiL

- J'croyais t'avoir entendu dire qu'on était suivis par des flics ?

- Mais il y en avait, mec. J'ai vu leur bagnole.

Avant que Clarence ait pu en placer une, la Turbopie réapparut, jaillissant du trottoir de gauche pour passer en trombe devant l'arrière de la camionnette.

Lewis au volant serra les dents lorsque Murphy, près d'elle, ouvrit le feu sur le fourgon d'une blancheur spectrale. Par pur instinct, elle rentra la tête dans les épaules lorsque, en réponse, deux nouvelles salves de balles firent vibrer l'air tout autour. Aussitôt, elle mit une bonne distance entre eux et la camionnette.

- Ça va ? cria-t-elle à Murphy.

- Impec, lui répondit son coéquipier. J'crois même en avoir touché un.

C'était à présent la panique chez les hommes de Clarence. Bobby crispait les deux mains sur sa jambe en sang.

- Merde, putain de merde. I’ m’ont eu, mec, j’suis blessé.

Chan et Joe tirèrent deux balles de plus sur la Turbopie qui, de nouveau, disparut.

- C’est vraiment la chiasse, mec, grogna Joe.

Sans crier gare, la Turbopie chargea de nouveau, cette fois à partir du côté droit de la chaussée. Une volée de plomb s’abattit sur le flanc de la camionnette dont les occupants se plaquèrent comme un seul homme contre le tapis de sol bon marché, tandis que les balles crépitaient sur le métal sans causer plus de dommages.

- Ma jambe ! hurla Bobby. Ça pisse le sang.

Clarence se redressa, furibard.

- Ta gueule, Bobby. Tu m’empêches de penser.

Une balle siffla tout près du rétroviseur côté passager.

Sans réfléchir, Joe se redressa et déchargea son fusil par la vitre baissée, manquant d’emporter l’oreille de son chef.

- Putain de merde, Joseph, va te rasseoir.

Joe décocha un regard noir à Clarence mais s’exécuta.

- Et qu’on me referme ces portes, ordonna Boddicker.

Chan rampa jusqu’au fond et s’en occupa.

Emil s’acharnait à ramener la camionnette à sa vitesse initiale. Le visage de Clarence se fendit d’un mauvais sourire.

- Ça y est, j’ai une idée.

- Ils accélèrent de nouveau, annonça Murphy de son poste d’observation dans le véhicule chasseur.

- Ils ont la trouille, ricana Lewis. Ils se rendent bien compte qu’ils ne sont pas de taille.

Son pied pesa de nouveau sur l’accélérateur et

la Turbopie fit un bond en avant dans le hurlement de ses turbines couplées. Il y avait toutefois là-dedans quelque chose qui chiffonnait Murphy. En silence, il rechargea son arme, gardant un œil sur la masse blanche qui les précédait. Il s'apprêtait à faire part de ses appréhensions à Lewis lorsque celles-ci prirent corps... au sens littéral du terme.

L'arrière de la camionnette se rouvrit et la silhouette braillarde et gesticulante de Bobby Martin - voleur, assassin, toxicomane et violeur - en jaillit, projetée vers la Turbopie par ses anciens complices.

- Bordel de Dieu ! fit Lewis en voyant la montagne de chair fendre l'espace et venir à leur rencontre.

L'impact s'accompagna d'un bruit assourdissant. Le pare-brise vola en éclats et Murphy comme Lewis durent lever les bras pour s'abriter le visage. Du sang et des fragments de matière spongieuse pénétrèrent dans la voiture tandis que le corps maintenant inerte de Bobby poursuivait sa route par-dessus le toit. Lewis jeta un œil dans le rétroviseur et vit la gigantesque masse de la fripouille rouler sans fin derrière eux sur la chaussée.

La violence du choc avait eu néanmoins pour effet de faire momentanément perdre à Lewis le contrôle de la Turbopie en pleine accélération.

- Accroche-toi ! hurla-t-elle à son coéquipier alors qu'elle jouait désespérément sur les deux pédales - accélérateur et freins - pour tenter d'éviter le carambolage.

La voiture se déporta vers le trottoir et Murphy en eut presque les yeux qui lui sortaient du crâne. Ils fonçaient droit sur une rangée de parcmètres.

- Espérons qu'il s'agit là des nouveaux modèles en plastique, grogna-t-il en serrant les dents.

La Turbopie percuta l'un après l'autre les douze parcmètres de la rangée, les fauchant sous sa calandre au ras de leur socle de béton. Par miracle, le moteur n'en souffrit pas.

- J'ai bien l'impression que c'était du plastique, conclut Lewis.

Murphy se pencha sur le micro.

- Central. Nous sommes à la poursuite du véhicule suspect. Il y a eu un échange de coups de feu. L'un des suspects a été blessé. Demandons Médivac, croisement 9e et Century. Réitérons demande de renforts. Répétons, sommes à la poursuite du véhicule suspect.

Le Central resta muet.

- Merci, ajouta Murphy.

Lewis arrêta la voiture.

- Qu'est devenue la camionnette ? demanda-t-elle.

Murphy examina l'écran. Le point bleu en sortait, zigzaguant de ruelle en ruelle. Ces types avaient peut-être loupé leur cambriolage mais c'étaient des pro dès qu'il s'agissait de pratiquer la guérilla urbaine.

- Allez, dit Murphy. On s'y recolle.

Lewis relança les doubles turbines et les fit hurler dans la nuit. Murphy tendit la main vers le tableau de bord pour couper sirène et gyrophares. Il n'avait pas besoin de ça pour se sentir tendu. L'adrénaline roulait dans ses veines. La situation était du type Achab et la Grande Baleine Blanche. Si ces fumiers allaient jusqu'à sacrifier l'un d'eux à seule fin de ralentir une malheureuse voiture de police, ils étaient capables de tout.

Une fois de plus, il se pencha sur le micro.

- Central. Le véhicule suspect nous a échappé

mais sa piste est encore chaude. Il se dirige vers l'ouest, vers le pont de Webster Street.

Une fois de plus, il n'obtint d'autre réponse que le silence.

Il se surprit à grincer des dents. Sale habitude. Jan n'arrêtait pas de le houspiller à ce propos, prétendant que ça faisait des étincelles et qu'il allait bien finir une nuit par mettre le feu aux draps et les faire tous périr dans un incendie.

- Tourne à droite sur la 19e, dit-il à Lewis. C'est un raccourci.

- Comment tu le sais ?

- J'ai grandi dans le coin. Juste au bout de ce bloc. Dans le temps, c'était un chouette quartier.

Lewis hocha la tête et, déterminée à rattraper la camionnette, prit son virage à droite sur les chapeaux de roues.

Murphy leva les yeux vers le ciel. Les nuages s'y dispersaient, révélant une lune à son plein qui jetait sur la Turbopie de sinistres luisances. Murphy en ressentit un malaise indéfinissable.

- Même un homme au cœur pur et qui chaque soir fait sa prière... commença-t-il.

- Hein ?

- Rien. Juste une réplique d'un vieux film qui me revenait en mémoire... à propos de la pleine lune.

- Regarde, murmura Lewis, la camionnette.

De fait, à proximité d'un vaste entrepôt abandonné, le blanc véhicule était à l'arrêt, toutes portes ouvertes, apparemment vide et plus spectral que jamais dans la clarté bleuâtre dispensée par les cieux.

- Tu vas ralentir et passer devant au pas, conseilla Murphy.

Lewis amena la Turbopie à la hauteur de la camionnette puis la dépassa.

- Balpeau, dit-elle. Plus personne au bercail.
- Allons jeter un coup d'œil là-bas, suggéra Murphy.

Lewis, sans modifier son allure, alla ranger la voiture pie le long de l'entrepôt et coupa le moteur. Murphy pianota leurs coordonnées sur la carte informatisée reliée au Central. Un écran s'anima : TOUTES LES UNITÉS SONT EN COURS D'OPÉRATION. D.A.M. : 20 MINUTES.

Murphy haussa les épaules.

- Il suffit que tu aies besoin d'un flic pour être sûr de ne pas en trouver.

Tous deux mirent leur casque. Inutile de prendre des risques. Puis, après avoir activé le système de liaison radio inséré dans leur armure, ils descendirent de voiture.

Murphy montra du doigt la grande entrée de l'entrepôt. Lewis hocha la tête et, de la pointe de son arme, désigna l'escalier extérieur qui grimpait à l'étage. Murphy lui fit signe qu'il avait compris.

- Reste en contact, ajouta-t-il dans la radio.

Lewis hocha encore une fois la tête et fit une bulle de chewing-gum sous son casque.

- Je n'y manquerai pas.

Murphy disparut alors dans le rez-de-chaussée de l'entrepôt et Lewis reporta son attention sur les marches de métal rouillées. Espérons qu'elles tiendront, se dit-elle. Et, avec une grâce toute féline, elle commença de les gravir.

D'épaisses ténèbres régnaient à l'intérieur du vaste bâtiment. Immobile, retenant jusqu'à son souffle, Murphy s'efforça de les percer. Il finit par distinguer des rangées de conteneurs empilés, labyrinthe créé par l'homme en des temps plus prospères. L'endroit ne lui inspirait rien de bon

mais, merde, il était trop tard pour reculer. 11 s'engagea le long d'un mur de caisses et s'immobilisa soudain. Des voix. Toutes masculines. Une demi-douzaine environ. Il posa la main sur la crosse de son revolver, ralentit le pas et leva les yeux vers le plafond. Il espérait que, là-haut, tout allait bien pour Lewis. Quoiqu'elle fût de toute évidence du genre coriace, il n'en restait pas moins qu'elle était une femme. Soixante kilos à tout casser. Et pas moyen d'évaluer la force ni la taille des gorilles qui se planquaient dans ce cimetière de l'âge industriel. À pas de velours, il progressa dans les ruelles tortueuses, l'oreille tendue vers les voix.

Puis il prit un risque. Escaladant des caisses, il put, d'une hauteur d'environ trois mètres, scruter les alentours. À quatre piles de distance, il vit au ras du sol un petit point de lumière rouge. La braise d'une cigarette. Funeste erreur. Souplement, sans bruit, il sauta d'une pile de caisses à l'autre jusqu'à se trouver en surplomb du fumeur. Ils étaient deux, en fait. Et c'était un joint qu'ils se passaient. Il en reconnut un : l'avorton qu'il avait vu au volant de la camionnette. L'autre était un jeune type aux cheveux ras.

Murphy prit son élan pour fondre sur eux puis se figea, hésitant. Pour une raison ou une autre, la manœuvre ne lui paraissait pas judicieuse. Il battit en retraite au sommet des marchandises oubliées puis redescendit de l'autre côté du mur de caisses.

Plusieurs mètres au-dessus de lui, à l'étage, Lewis rampait le long d'une cloison. Ici, la chaleur était insupportable. Elle ôta son casque et le fixa sur le côté de son armure, ne gardant que le crochet du micro sous son menton. Puis elle

s'ébouriffa les cheveux. C'était mieux ainsi. Elle promena un regard autour d'elle et découvrit un paysage de caisses à demi remplies. Non loin, une porte s'ouvrit et elle se plaqua contre le mur. C'était l'une de ces nuits où elle regrettait de n'avoir pas fait carrière dans la chirurgie dentaire. Elle perçut un souffle rauque. Proche. Atrocement proche. Puis elle entendit une fermeture éclair se baisser. L'âcre douceur de l'urine frappait ses narines. Quelqu'un pissait juste derrière l'angle que formait la cloison. Des gouttes de sueur lui roulèrent sur le visage lorsqu'elle vit le ruisseau jaunâtre qui coulait vers ses pieds. Ouais... dentiste, pour l'heure, semblait être un métier de rêve.

Elle attendit la satisfaction totale du besoin naturel et vit alors un jeune Noir se diriger vers la porte ouverte d'un monte-charge. Profitant de cette opportunité, elle contourna une montagne de cartons vides pour aller se placer derrière l'appareil vers lequel le voyou, dont l'entrejambe s'ornait encore d'une tache humide, s'avançait d'un pas tranquille en bataillant avec sa fermeture éclair. En un clin d'œil, Lewis fut près de lui et lui braqua un calibre sur la tempe.

- Pas un geste, dit-elle d'une voix calme et monocorde.

Le Noir se figea devant le monte-charge sans avoir eu le temps de refermer sa braguette. Il lança un rapide regard sur la jeune femme flic. La situation était des plus gênantes.

- Bon. Maintenant, montre-moi tes mains, poursuivit Lewis sans hausser le ton. Et pas de blagues.

D'une main, Joe continua de tripoter ostensiblement sa braguette.

- Pour sûr, ma poulette, pas de blagues. Mais

tu verrais un inconvénient à ce que je remonte ce putain de truc ?

- Allez, vas-y.

Il attendit quelques instants pour être certain que l'attention de la policière se centrait sur sa fourche puis, insensiblement, son autre main se déplaça vers sa poche-revolver dont il sortit une matraque. Lewis poussa un soupir d'impatience. Elle ne vit pas venir le coup.

Joe ricana lorsque l'arme courtaude s'abattit en travers du visage de Lewis qui bascula en arrière vers le puits béant du monte-charge. Ses mains battaient l'air tandis qu'elle cherchait à se raccrocher à quelque chose, n'importe quoi de solide. Elle sentit le sol se dérober sous ses pieds et tomba à la renverse dans le vide. Bien qu'étourdie, elle eut la présence d'esprit de se redresser d'un coup de reins au cours de sa chute afin d'amortir le choc en se recevant sur les pieds. L'atterrissage n'en fut pas moins très rude. Une douleur déchirante lui remonta jusqu'au front. Elle s'affala dans une mare d'eau stagnante et noire de graisse. Alors que s'amenuisait sa conscience, elle entendit un rat détaler à proximité. Bientôt, tout ne fut plus que ténèbres.

Joe se pencha sur le puits. Si la flic n'était pas trop dans les vapes, il allait peut-être pouvoir s'amuser un peu avec elle avant de la descendre. Souriant à cette perspective, il ramassa son fusil et se dirigea vers l'escalier qui reliait les deux niveaux de l'entrepôt.

Au rez-de-chaussée, Emil et Dougie continuaient de se passer le joint. Si Dougie prenait un évident plaisir à la fumctte, il n'en était pas de même pour Emil qui avait des problèmes. La fatigue le rendait parano. Chaque fois qu'il était

crevé, il voyait bouger des ombres, entendait des bruits, se sentait observé. Comme maintenant, par exemple.

Il fixa la silhouette du flic qui, pistolet au poing, se tenait à moins de deux mètres de lui, puis baissa les yeux sur le pétard entre ses doigts. Elle était sacrément forte, cette herbe. Il tendit le joint à Dougie qui, lui aussi, paraissait avoir la même hallucination. Puis l'hallucination parla.

- Salut les gars, dit Murphy.

Dougie esquissa un geste en direction de son arme. Il n'alla pas loin. Murphy lui expédia une balle en pleine poitrine. Dougie s'écroula sur le sol en se tordant de douleur. Emil secoua la tête pour s'éclaircir les idées. À sa connaissance, lorsqu'une hallucination tirait, la chose n'était jamais suivie d'effet. Il jeta un coup d'œil sur son propre fusil posé contre une caisse à portée de sa main.

Murphy haussa les épaules.

- Mort ou vif... de toute façon, je t'embarque.

Emil laissa l'arme où elle était. Murphy s'avança et l'écarta du pied. Puis, de sa main libre, il alla chercher la paire de menottes accrochée dans son dos. Ce faisant, il fit de son mieux pour dissimuler le fait que ses mains tremblaient. Il était au regret d'avoir dû tirer, trahissant ainsi sa présence. Ses lèvres s'abaissèrent vers le micro.

- Lewis. Ici, j'ai la situation en main. Hé, nana ? Tu m'entends ?

Les yeux écarquillés d'Emil ne cessaient de darder de tous côtés sur les ténèbres. Murphy reprit dans un grondement sourd :

- O.K., fripouille, tu connais le scénario ? Alors qu'est-ce que t'attends ? Les mains sur la tête.

Il s'approcha pour passer les bracelets au nabot. Quelque chose dans son dos fit un *ka-tchonk* hélas

trop familier. Murphy tourna sa tête casquée pour découvrir Chan qui lui braquait une carabine automatique droit sur le front. Puis, sur sa droite, il vit surgir de l'ombre une silhouette longiligne.

- Et si tu nous laissais nous occuper de tout à partir de maintenant, Emil ? fit Leon avant d'enfoncer le court canon de son arme dans la taille de Murphy et d'ajouter à l'intention de ce dernier : Et toi, flic, si tu lâchais ton revolver?

Murphy grinça des dents tandis que Leon faisait remonter le fusil jusqu'à son cou. Il baissa lentement la main qui tenait le Mateba puis laissa tomber l'arme par terre. Emil se rua sur lui.

- J'aurai ta peau, sale flic !

Le petit homme à face de rat se figea net lorsque émana des ténèbres une voix suave et tranquille :

- Non, pas tout de suite. Pas le premier.

Clarence Boddicker essuya d'un revers de main la sueur qui perlait sur son front démesuré puis sourit.

- Ôte-lui son casque. J'aimerais contempler notre héros dans les yeux.

Emil obéit, reportant toute sa rage sur son geste. Murphy foudroya Clarence du regard.

- Charmé de vous connaître, dit ce dernier en toute sincérité.

À l'arrière-plan de sa conscience, Murphy s'inquiétait pour Lewis. Il espérait qu'elle avait pu s'échapper. Espérait qu'elle avait redemandé du secours par radio. Espérait...

Le canon d'un fusil lui remonta violemment le menton. Il partit à la renverse et s'écroula groggy contre un mur de caisses.

- Que la fête commence ! dit Boddicker avec un large sourire.

À dix mètres de là, au fond du puits d'un monte-charge, Lewis revenait à elle en percevant des voix étouffées. Elle ne remua d'abord qu'avec une extrême lenteur, chaque articulation lui expédiant dans tout le corps des torrents d'aiguilles. Rien de cassé, toutefois. Tant bien que mal, elle finit par se relever... pour découvrir que le rez-de-chaussée de l'entrepôt la dominait d'environ trois mètres.

- Merde, fit-elle entre ses dents.

Un rat lui frôla les jambes en détalant. Ça n'était décidément pas un endroit où s'attarder. Elle prit son élan, bondit et s'accrocha aux câbles maculés de graisse. Puis, lentement, elle se mit à grimper, les jambes enroulées autour des torons de métal. Ses mains commencèrent de glisser, la graisse de lui ruisseler sur les poignets. Brusquement, elle se retrouva au fond du puits. Elle regarda ses paumes et ne vit que deux plaies à vif.

- Bon Dieu de merde ! jura-t-elle. (Puis elle réitéra sa tentative.) Murphy, grogna-t-elle entre ses dents. Où es-tu lorsque j'ai besoin de toi ?

Le coup de pied de Clarence atteignit cette fois la joue de Murphy et lui ouvrit une large entaille sous l'œil droit. Le chef de gang tournait avec désinvolture autour du policier à terre, son fusil négligemment jeté par-dessus l'épaule. De temps à autre, il tâtait du bout pointu de sa chaussure une partie du corps étendu sur le ventre, tel un boucher examinant un quartier de bœuf aux abattoirs.

- Êtes-vous un bon flic... (Clarence se pencha pour lire le nom inscrit sur la plaque d'identité.)... agent Murphy ?

Murphy garda le silence et se contenta de river les yeux sur l'expression perverse de Clarence.

- Pour sûr, reprit celui-ci. Vous devez être un super-crack de la police pour vous être aventuré tout seul jusqu'ici.

Puis, avec un large sourire, il parut attendre la réponse... mais fit soudain basculer son arme et en abattit la crosse dans le flanc de Murphy qui se recroquevilla. Le flic lutta désespérément pour endiguer les larmes que l'atroce douleur lui faisait monter aux yeux. S'il devait mourir, il ne voulait pas donner à cette canaille la satisfaction de le voir se traîner à ses pieds.

Il sursauta. Oui, il risquait bien d'y rester. Sa mort lui avait toujours paru quelque chose d'abstrait, un événement à venir auquel il avait bien le temps de songer. À présent, la possibilité qu'elle fût imminente le frappait de plein fouet. Il pensa à Jan et à Jimmy. Se maudit de ne pas leur avoir téléphoné.

Clarence se pencha sur lui et le regarda dans les yeux.

- Où est votre coéquipier, agent Murphy ?

- L'autre était là-haut, dit Joe en rejoignant d'un pas nonchalant ses complices. Je lui ai réglé son compte.

Murphy esquissa le geste de se rasseoir. Pas très malin. Clarence lui posa le pied sur la poitrine et le réexpédia au sol.

- J'ai bien l'impression que tout ça commence à vous faire vraiment chier, n'est-ce pas ? lui dit Clarence. Vous ne devez pas me considérer comme un mec très chouette.

- Exact, répondit Murphy. Plutôt comme une franche ordure.

- De l'humour ! s'exclama Clarence en partant d'un grand rire. (Derrière lui, ses hommes en profitèrent pour oser ricaner.) Une pointe d'humour. Quelle bouffée d'air pur !

Son autre pied s’abattit sur le bras droit de Murphy, le plaquant en extension sur le béton.

- Je vais vous exposer mon problème, Murphy. Vous ne m’aimez pas... et je n’en suis guère surpris. Voyez-vous, les flics ne m’aiment pas. (Avec une lenteur délibérée, il abaissa le fusil jusqu’à ce que sa gueule reposât directement sur le poignet droit du policier.) Il est donc bien naturel... que moi je n’aime pas les flics.

Le visage fendu d’un sourire chaleureux, Clarence pressa la détente. Un vertige emporta Murphy alors que des torrents de souffrance déferlaient dans tout son côté droit. Il tourna juste à temps la tête pour voir sa main se détacher du bras. Il repoussa le pied de Clarence, saisit son moignon et le serra. Le sang continuait de jaillir du poignet en giclées régulières. Il voulut parler mais n’y parvint pas. Ses cordes vocales semblaient s’être soudées l’une à l’autre. La douleur qui rayonnait de son bras le jetait dans un état de choc.

Lentement, il se releva et regarda Clarence en clignant furieusement des yeux. C’étaient eux les tueurs de flics. La pire racaille qui infestât le Vieux Detroit. Clarence lui tourna le dos, reprit son fusil sur l’épaule et s’éloigna en sifflotant. Il marqua toutefois un temps d’arrêt pour se tourner vers ses hommes.

- Allez-y. Maintenant, il est à vous.

Chancelant, Murphy vit s’approcher les autres. Emil, la petite crapule au visage de fouine, ramassa son arme et tira. La violence de l’impact souleva Murphy et, pendant qu’il était en l’air, il baissa les yeux et constata que sa poitrine n’était plus protégée par l’armure.

Il se retrouva en position assise à quelque trois

mètres des gangsters. Il vit ses jambes secouées de spasmes et se sentit comme une marionnette dont on eût tranché les fils un par un. Sa vision se brouillait. Le décor basculait dans un sens, dans l'autre. Il nota que Chan et Joe ramassaient leur fusil. Ils en pressèrent la détente. L'air parut exploser autour de lui.

Tout un côté de son armure vola en éclats puis, comme emporté par quelque tornade, s'évanouit dans la nuit. Murphy lutta pour conserver sur les choses un regard critique. Tout semblait sortir d'un rêve d'ivresse. Les images défilaient conjointement au ralenti et en accéléré.

Il faillit éclater de rire lorsque l'Asiatique marcha droit sur lui, lui colla le canon de son fusil sur l'épaule et tira. Le bras entier se détacha du tronc et partit en tournoyant sur lui-même. Surprenant, se dit Murphy. Il était au-delà de toute souffrance à présent. Son bras sectionné lui faisait irrésistiblement penser à l'une de ces grandes flèches de loterie dans les jeux télévisés. Tentez votre chance ! Perdez votre bras !

L'un des tueurs le recoiffa de son casque qu'un autre fit sauter d'une balle, lui emportant du même coup toute une mèche de cheveux. Deux autres détonations retentirent, lui donnant l'occasion d'assister à l'explosion de ses jambes.

Le corps de Murphy parut saisi d'un rythme étrange et sauvage... quelque chose de totalement neuf... de presque surnaturel. U se surprit à tenter de se dresser sur ses membres en bouillie. Puis il se sentit partir à la renverse.

Un coup de tonnerre lui déchira le crâne. L'arrière de sa tête venait de percuter le béton. Ses yeux se fixèrent droit devant lui. L'entrepôt avait disparu, du moins dans ses détails. Seule paraissait

en subsister l’essence, flottant au-dessus de lui. Un à-plat violet sombre. Un autre bleu acier. Une ou deux caisses représentées par des taches de brun.

Puis il y eut les visages. Clarence avec son grand front, arlequin-génie du crime. Emil, plus rat qu’humain, avec ses petits yeux qui clignaient, frénétiques, au fond de leurs orbites. Leon l’échalas, un bouseux aux instincts de tueur. Joe, relax, impassible, des gouttes du sang de Murphy ruisselant sur ses noires pommettes. Chan, ivoire jaune au rire silencieux. <

Murphy tourna légèrement la tête et les vit tous flotter devant lui. Joe baissa son fusil et haussa les épaules.

- Toutes mes munitions y ont passé.

Clarence s’avança et tira de sa ceinture un calibre 44 de l’armée israélienne. Il visa d’un geste nonchalant la tête de Murphy et fit feu. Le flic sentit la balle se frayer un chemin dans sa tempe gauche. Il sentit aussi toute une part de son crâne qui commençait à se vider goutte à goutte. Clarence replaça le pistolet dans sa ceinture. Il ne le fit pas tourner autour de son doigt à la manière de T.J. Lazer. Murphy en aurait souri s’il avait eu le contrôle de ses muscles. Le chef de cette bande de canailles manquait décidément de classe.

Clarence fit signe à ses complices.

- O.K. Finie la rigolade. On s’taille, maintenant.

Les silhouettes des hommes se fondirent dans l’ombre. Murphy revit soudain l’expression de son père, des années auparavant, lorsque celui-ci avait attendu, baignant dans son sang, que la balle perdue qui venait de le frapper dans son propre salon achevât son fatal office. Il appréciait main-

tenant toute l’ironie de ce terme : balle perdue. Perdue pour le tireur, peut-être, mais certainement pas pour la victime. Il soupira. Tout son corps était secoué de longues convulsions qui semblaient lui tordre les os et les faire voler en esquilles.

Quelle stupide façon de mourir. Ridicule... vraiment.

Sous lui, le sol parut frémir et gronder. Des pas. Il battit des paupières et tenta désespérément de ramener un peu de netteté dans son champ de vision. Lewis s’y inscrivit, achevant une glissade et s’immobilisant à moins d’un mètre cinquante de ce qu’il était devenu. Il soupira de nouveau. L’heure du vrai supplice avait fini par sonner.

- Ohhh, Murphy, murmura Lewis.

Dehors, une camionnette se ranima et son rugissement s’éloigna dans la nuit.

Lewis s’agenouilla près de Murphy. Elle voulut lui soulever la tête pour la tenir au creux de ses bras mais, découvrant l’état de cette dernière, elle y renonça, ne sachant par où la prendre.

- Agent grièvement blessé, hoqueta-t-elle dans son micro. Je répète. Agent dans un état grave. J’ai tout de suite besoin d’un Médivac... ils ont criblé de balles mon coéquipier.

Murphy sourit en pensée. Il s’était trompé sur Lewis. Elle était solide. Elle saurait survivre. Qu’elle fût une femme n’avait pas la moindre importance. Bien des hommes auraient vomi tripes et boyaux devant le spectacle qu’il offrait, alors qu’elle était là, s’occupant de lui, appelant du secours, prenant les choses en main. Il aurait voulu la serrer contre lui. Mais il n’avait qu’un bras.

Il entendit vaguement la réponse du Central :

- Calmez-vous. Les secours sont en route.

Lewis n'apprécia pas du tout le détachement du type à l'autre bout de la ligne.

- Que je me calme, espèce de connard planqué derrière un standard ? Pas question ! Et tu vas m'expédier ce Médivac en quatrième vitesse sinon je te garantis que c'est toi qui en auras besoin. Compris ?

- Compris.

Elle s'assit en tailleur au chevet du corps parcouru de soubresauts. Elle posa les yeux sur son visage et lui sourit. Une grosse larme solitaire roula sur sa joue. Murphy la regarda. Ses traits oscillaient entre les extrêmes du flou et du net. L'espace de quelques secondes, elle fut chacune des femmes qui avaient compté dans sa vie. Un petit rire gronda au fond de sa poitrine puis monta jusqu'à sa gorge et la franchit sous forme d'un chuintement ralenti.

Ses yeux plongèrent dans ceux de Lewis et ce qui lui restait de lèvres se tordit en un sourire. Puis il contraignit ses cordes vocales à reprendre leur fonction. Il voulait expliquer à Lewis ce qui se passait. Il voulait lui décrire ce que c'était que d'avoir la vie extirpée de vous à coups d'explosions, que de perdre le contact avec son propre corps, que d'assister à l'effacement du monde dans une succession de formes abstraites.

Il posa sur elle un regard lourd de sens.

- Saloperie, dit-il, et rien d'autre.

7

Il y avait une femme qui pleurait quelque part. Il entendait ses sanglots sans vraiment pouvoir définir d'où ils venaient. Il laissa légèrement choir sa tête sur le côté. Ah, Lewis. Oui, elle s'appelait Lewis. Il savait ça. Sans vraiment pouvoir toutefois se remettre ce visage. Il laissa le poids de sa tête emporter celle-ci un peu plus loin. Il y avait une machine à quelque distance. Un truc avec de longs battoirs au-dessus qui tournaient. Des battoirs. Un battoir à œufs. Un hélicoptère. Il se souvenait de ça. Bien. Oui, très bien.

Un battement sourd et régulier. Ce devait être son cœur. Un peu comme un rythme de base sur un tambour. Très bien. Il se souvenait de ça. Et le déferlement régulier qui se répercutait dans ses oreilles? Son sang. La course du sang dans les artères. Dans, ses artères. Ça lui était resté en mémoire. Très bien.

On le soulevait. À moins qu'il ne volât? Non, il y avait des mains autour de lui qui le soulevaient dans une civière-coquille. Quelqu'un lui attachait sa bonne main le long du corps pour qu'il ne lui arrivât rien. Ne lui arrivât rien. Il faisait son métier pour qu'il n'arrivât rien aux gens. C'était une bonne chose. Tout pouvait arriver à son autre bras. On ne pouvait pas le lui attacher le long du corps. Son autre bras était ailleurs... quelque part. Son regard se leva pour fixer les pales de l'hélicoptère.

Un homme en blanc lui braqua le faisceau d'une torche en plein visage.

- Seigneur, je crois que ce type est encore vivant !

Il sentit la civière prendre un mouvement de bascule et vit les étoiles se rapprocher. Là, cette fois, il volait. Il volait très haut, très loin, vers un pays où les enfants n'étaient pas obligés de grandir, d'aller à l'école et de se comporter en adultes. Les enfants. Les petites personnes. Jimmy. C'était le nom de la petite personne. Jimmy. C'était un chouette nom. Il allait bien avec le sourire de la petite personne. Jimmy. Jimmy qui sourit.

Theup-theup-theup-theup-theup. Ce n'était pas son cœur cette fois mais les pales de l'hélicoptère en vol. Il sentait ses yeux qui roulaient librement dans leurs orbites, rebondissaient dans un sens, dans l'autre. Ils étaient en train d'échapper à son contrôle. Aucune importance. À ce stade, il n'y avait plus grand-chose à voir. Quelqu'un essuya le sang qu'il avait sur la figure. C'était gentil. Mais pareillement dénué d'importance. Après tout, le sang tenait chaud. C'était bon d'avoir chaud. Son bras droit lui donnait une sensation de froid. Où que fût ce bras. Il parvint à ralentir le vagabondage de ses globes oculaires et laissa rouler sa tête sur le côté. Il y avait des lumières partout. Brillantes, bienveillantes lumières. Lumières sur le verre et sur le métal de l'hélicoptère. Lumières de la ville en contrebas. Grande ville. Pleine de maisons. Maisons. Là où vivaient les gens. Des gens comme Jan et comme Jimmy. De chouettes gens. Des étrangers pour l'heure.

Theup-theup-theup-theup-theup. Ce ne pouvait être l'hélicoptère... plus maintenant. Il était à l'intérieur d'un bâtiment. Les voix se répercutaient sur des surfaces solides. Theup-theup-theup. Il ne pouvait s'agir que de son cœur. Il savait ça. Très bien. Des murs verts. Des lumières jaunes. Des visages soucieux. Des conversations chuchotées,

tendues. Un hôpital. Voilà, il se trouvait dans un hôpital. D'avoir découvert ça tout seul lui donna un sentiment de fierté. Des gens s'occupaient toujours de lui. Il continuait de se déplacer.

Des portes coulissantes s'ouvrent et se referment brutalement. On lui enfonce des tuyaux partout. Des tentacules. Il s'est transformé en pieuvre. Ça glougloute et ça gargouille à proximité. Oup-là. Voilà qu'il est sous l'eau. Il nage comme un forcené pour regagner la surface. Maman l'y attend. « Garde bien la tête au-dessus de l'eau et ça ira tout seul. »

Il n'y a pas été par quatre chemins. II? Oui, il? Son nom lui échappe mais ça lui reviendra tout à l'heure. Il en est sûr. Il s'est donc retourné puis il a flanqué son poing dans la gueule de la terreur des cours de récréation. La petite fille l'a embrassé sur la joue. Il la connaît. C'est Jan. Une petite personne. Voilà Jan qui réapparaît. Plus âgée. Qu'elle est belle dans sa robe blanche. Mari et femme. C'est sa femme. Mais qui c'est, lui?

Une voix tonitruante traversa les épaisseurs de brume. Les rêves volèrent en éclats.

- Vite, le chariot ! 10 cl d'adrénaline. Dégagez, nom d'un chien !

Il sentit de la graisse froide sur sa poitrine. Une décharge d'électricité déferla dans ses muscles. Le malfrat au visage de fouine était là.

- Encore une fois ! hurla quelqu'un.

Une nouvelle secousse fit surgir le visage du tueur asiatique. Une autre, le garçon de ferme. Une autre, le jeune Noir. Puis une autre encore, le clown au front démesuré qui lui faisait sauter la main. Ses assassins. Il leur dit adieu à tous. Sa vie, maintenant, n'était plus qu'un trou noir. Un vide absolu.

- Ça y est. Il est mort, entendit-il quelqu'un dire depuis une autre planète.

- Parfait. Branchez-le. Rendez-le présentable. Je passe le coup de fil.

Les voix se turent. Tout fut silence. Tout fut repos. Plus de theup-theup-theup. Tout disparut.

Pour un temps.

Puis la conscience revint.

Les ténèbres l'enveloppaient toujours. Quelque chose fusait, loin, très loin. Comme un chuchotement régulier. La vie refourmillait en lui. Une sorte de vie. Il ne sentait plus le sang courir dans ses veines. Il tenta d'ouvrir les yeux. Il ne sentait plus ses paupières. Il flottait. Oui, voilà. Il flottait.

Un éclair de blancheur fit se contracter ses muscles. Il avait toujours un corps sous lui. Mentalement, il s'efforça de faire le point sur ses fonctions. En vain.

Des lignes vertes. Un quadrillage. Une grille de système informatique. Où était l'écran ? Tout contre son visage ? Non. Ces lignes, il ne les voyait pas. Il les sentait. De l'intérieur. Intérieur aussi le couinement suraigu qui, en lui-même, le fit se rétracter. Des barres de couleur, du genre de celles qui apparaissent sur l'écran d'un téléviseur à quatre heures du matin après la diffusion de *La Bannière étoilée*, envahirent son existence. Les couleurs se fondirent, passèrent d'une nuance à l'autre. Elles bondirent, zigzaguèrent autour de lui, se firent tourbillon. Puis elles disparurent. Et elles lui manquèrent.

Clac.

Noir.

- Merde, fit quelqu'un à mi-voix.

Clac. Il n'était plus dans le noir maintenant. Des formes humaines évoluaient au-dessus de lui.

Plus loin, tout un décor d'appareils hautement sophistiqués. Hôpital ? Paradis pour techniciens supérieurs ? Minute. Quelque chose clochait. Tout était en noir et blanc. Il devait avoir des visions. Un vertige roulait au fond de son crâne. Il avait envie de rire. Peut-être était-il pris dans un vieux film. Un truc expressionniste des années 30. Il essaya de sourire. Il n'était plus trop sûr d'avoir une bouche. Il ne sentit rien. Pas bien, ça.

- Sommes-nous bloqués en position ? demanda l'un des blancs visages.

Le blanc visage se teinta brusquement de rose. D'un rose qui fonça et se fit rouge vif. De nouveau un *clac*. De nouveau les ténèbres. Le murmure au second plan l'enveloppa, le baigna dans son aura de calme et de sereine détente. Il dormit tout en restant pleinement conscient. Le murmure lui tint compagnie.

Un brouillard l'enveloppa. Des nuées de pensées tourbillonnantes.

Il vit une belle femme et un petit garçon. Ni l'un ni l'autre n'avaient de visage. Tous deux, très vite, s'estompèrent. Comment s'appelaient-ils ? Avaient-ils un nom ? Le nom de qui ? Il était incapable de s'en souvenir. Que se passait-il ? Le temps entrait en suspens.

Clic. Clic. Clic.

Le chuchotement se fit murmure, se fit bourdonnement. De plus en plus fort. Pas menaçant. Simplement dominant. Omniprésent. La salle d'hôpital, de laboratoire, fut de retour. Tridimensionnelle. En couleurs. Un jeune type tout en os et en nerfs n'arrêtait pas de bondir sur la pointe des pieds au-dessus de lui. À ses côtés, il y avait un Noir en costume trois-pièces. Ils remuaient leurs lèvres. Du son en émanait. Comment ça

s’appelait, ça ? Qu’est-ce qu’ils étaient en train de faire ? Ils parlaient. S’en souvenait-il ? La parole. Oui. Bien. Très bien.

Il y avait aussi une blouse blanche qui parlait aux deux hommes.

- Monsieur Morton, monsieur Johnson, je suis content que vous soyez là. Nous sommes en mesure de sauver son bras.

Bras ?

Le type aux nerfs en pelote n’eut pas l’air de bien accueillir cette nouvelle.

- Quoi ? Je croyais que nous nous étions mis d’accord pour une prothèse totale. Pas la peine de garder ce bras. (Le regard de celui qui parlait tomba sur lui.) Est-ce qu’il comprend ce que je dis ?

Derrière, une voix répondit :

- Aucune importance. Nous allons effacer sa mémoire.

Mémoire ? Se souvenait-il de ça ?

Morton se tourna vers son associé.

- N’est-ce pas, Johnson, qu’est-ce que vous en pensez ? Autant laisser tomber ce bras.

Johnson haussa les épaules.

- Il a signé une décharge lorsqu’il est entré dans la police, non ? Et, légalement, il est mort. Alors on peut faire pratiquement ce qu’on veut.

Morton s’éloigna de sa démarche dansante.

- Parfait. On renonce à ce bras.

Autre voix :

- D’accord. On l’éteint et on le prépare pour passer en chirurgie.

Clic. Ténèbres.

- Vous pourriez rebrancher le système un instant ? J’ai quelque chose à vérifier.

Les mots se brouillèrent. Les voix se fondirent

dans le bourdonnement perpétuel. Il se détendit et se laissa porter par cette étrange sensation qui l'avait pris en charge... quand? Cette sensation qui était celle de la vie... de l'existence... non?

Clic. Une fois de plus, le labo se substitua au néant. Morton. Johnson. Deux blouses blanches. Deux autres costumes noirs.

Les costumes noirs s'envoyaient des mots. Les blouses blanches émettaient des bruits. Des salves et des salves de sons, de mots avec lesquels il avait des difficultés. Il n'arrivait pas à les comprendre bien qu'il eût conscience de leur étroite relation avec lui et son existence.

- Nos études nous ont montré l'importance du facteur d'identification à l'humanité dans la reconnaissance de l'autorité, fit observer l'un des costumes sombres.

- Merci. Je suis d'avis que nous testions les connexions neurales avant d'achever les jointures, dit une tache blanche.

- D'un point de vue légal, intervint une tache noire, nous sommes sur un terrain glissant. Je ne sais trop quelle serait notre position si le défunt venait à être reconnu par l'un de ses anciens collègues.

Morton régla la question.

- Écoutez, c'est un produit destiné à maintenir l'ordre. Il doit avoir l'air d'un dur à cuire.

Un peu plus loin, il y avait une tache de lumière : deux blouses blanches en train de converser.

- Bon sang, où est mon laser ? Si je dois faire cette intervention, j'ai besoin de mon laser.

- Prends donc le mien. Il me semble qu'hier le plombier qui est venu réparer l'air conditionné s'est servi du tien.

- Bordel de merde ! Comme si c'était le genre de truc qui pousse sur les arbres ! Hé, Arnie, mets le jus. 4 ampères.

- Gaffe à sa tête. Ouais, comme ça. Tu la penches. Doucement. Oui, là.

- Ne t'inquiète pas pour cette série d'agrafes. C'est un rafistolage temporaire.

Mots. Psalmodie de bruits. Qui se mêlaient. Se muaient en mélodie. Sans rime ni raison. Mmmm... Éclair. Une main mécanique apparut devant lui. Des doigts d'acier qui fléchirent. En avant. En arrière. Qui se fermèrent et s'ouvrirent. Une main mécanique. Comme un jouet. Un jouet ? Était-ce un souvenir, ça ? Non, sans doute pas.

Noir. Puis lignes. Grilles. Cibles. Nombres. D'autres nombres. Toujours plus. Plans de rues. Articles de Code civil. Mmm... Voilà qu'il y prenait presque plaisir. Quel spectacle ! Quel extraordinaire et grandiose spectacle ! Et comment ces hallucinations accédaient-elles à sa conscience ? Il ne voyait pas tout ça. Pourtant, il l'enregistrait. Il l'ingérait. Tout. Toutes ces choses merveilleuses. Il soupira, presque oublieux de ces formes psalmodiantes noires ou blanches qui, autour de lui, se lançaient des mots dénués de sens.

Fracas. Quoi ? Une voix haut perchée :

- Allez. Soyez choux. Allumez-le pour voir.

Voix féminine. Féminine. Une femme. Différente d'un homme et cependant pareille. Se souvenait-il de ça? Il n'en savait rien. Tout était nouveau. Tout était bizarre. Il aurait dû céder à la panique. Mais qu'est-ce que c'était, la panique ? Quelque chose qu'il avait dû connaître jadis mais qui, maintenant, n'était plus qu'un mot creux. Dénué de sens. Creux. Vide. Voilà. Il était vide.

Secousse. Une forme blanche flotta au-dessus de lui . De longs cheveux. De hideuses raies bleues autour des yeux. Des lèvres barbouillées de rouge vif. Une haleine... des nombres et des mots défilèrent en surimpression sur la forme... substance alcoolique, titre : 90°, importée de Russie. Vodka. Femme. En état d'ivresse. Taux d'alcool dans le sang supérieur au maximum légalement autorisé pour conduire un véhicule. Comment savait-il ça ? Était-ce un souvenir ?

Derrière la femme, d'autres formes blanches et titubantes. Un visage d'homme, soudain, juste en face du sien.

- Hé, venez voir ! Il nous regarde !

Des formes blanches tout autour de lui. Des verres pleins de liquide qu'on levait pour porter un toast. Des tubes de métal dans lesquels on soufflait. Des mirlitons. Se rappelait-il ces choses ? La femme se pencha sur lui, lèvres entrouvertes, et il sentit ces lèvres se poser sur sa... peau? Surprenante sensation. Une femme et un enfant qui s'estompaient à l'arrière-plan de sa conscience. Sans noms. Sans visages. Sans place dans son existence. Tourbillon d'explosions sensorielles autour de lui. Haleine empuantie par l'alcool. Parfum vulgaire. Courants électriques. Une voix. Un rire juste au-dessus de lui.

- Bonne année, Robocop !

C'était donc ça.

Il était flic.

Et bon flic.

S'agissait-il d'un souvenir ? Bien. Très très bien.

Clic.

Noir.

Le danger du passé fut que les hommes y tombaient dans l'esclavage. Le danger de l'avenir est qu'ils risquent d'y devenir des robots.

Henry David THOREAU (1817-1862)

8

À présent, il en était arrivé à bien connaître la voix de Morton. En dépit de sa nervosité, celle-ci se caractérisait par une certaine autorité doublée d'une indéniable intelligence. Il y avait également dans cette voix quelque chose de vil : l'expression d'une insensibilité foncière. C'était là une conclusion parfaitement objective à laquelle lui avait permis d'aboutir la mise en balance de l'inflexion, du débit et des fluctuations tant dans la hauteur des sons que dans le souffle qui les véhiculait. De sa part, en fait, il ne s'agissait nullement de perspicacité mais d'un aspect de ses fonctions, celui que régissait l'Analyseur de Stress Vocal.

Il savait aussi à quel moment on le mettait en marche et à quel moment on le fermait. Il en était venu à prévoir avec une marge d'erreur infime le retour des *clic* autorisant tous ses systèmes à prendre en charge la forme qu'ils ani-

maient. Lorsqu'il n'était pas en service, les ténèbres l'entouraient, et le constant murmure de son cœur. Pour l'heure, il était allumé. Debout dans un couloir devant les panneaux dorés d'une grande porte à deux battants. Le Pr Roosevelt - un homme affable et sans épaisseur qu'il n'avait pratiquement jamais cessé de voir dans le labo - se tenait à ses côtés, sifflotant en sourdine. Son regard s'abaissa vers Roosevelt. Le savant avait au sommet du crâne un début de calvitie qu'il tentait de dissimuler en se rabattant les cheveux en avant pour les peigner en volute sur l'échantillon de peau rose. Était-il possible que cet homme de science qui n'avait rien d'un imbécile crût vraiment donner le change par un tel artifice ?

Il écarta cette pensée.

- Dans ce marbre sont sculptés les rêves, dit avec emphase un Roosevelt au sourire rayonnant.

Rêve. Nom masculin. Suite de phénomènes psychiques se produisant pendant le sommeil (images, représentations, pensées); constructions de l'imagination à l'état de veille; visions; aspirations. Cette série de définitions le fit réfléchir. Il n'avait pas de rêves, lui. Il n'était pas programmé pour ça.

Il inclina la tête et se concentra, augmentant ce faisant l'ampérage de son insert auditif. Il put ainsi percevoir nettement ce que disait Morton de l'autre côté des portes.

La voix de ce dernier suintait l'orgueil :

- Nous avons obtenu ce qui se fait de mieux à l'Est comme à l'Ouest. Les réflexes les plus rapides que la technologie moderne puisse offrir, une mémoire assistée par ordinateur interne avec pour programme une vie entière de maintien de l'ordre sur le tas. Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter... Robocop.

Les portes s'ouvrirent. Il pénétra dans la pièce et la soumit à un premier examen. Des données défilèrent devant ses yeux au-dessus et au-dessous du niveau où se centrait son attention. La salle mesurait douze mètres sur six. La table qui en occupait le centre, quatre cinquante sur un cinquante. Il y avait vingt personnes assises autour. Rien que des hommes. Des Directeurs de Division d'Omni Consumers Products. Trente autres cadres de la même compagnie avaient pris place le long des murs.

Il fit quatre pas sur la moquette. Le poil faisait sept centimètres d'épaisseur. Morton se tenait en bout de table près d'un homme à cheveux blancs qui souriait et de deux généraux de l'Armée. Johnson, le collègue de Morton, avait les yeux rivés au-delà de Robocop. Celui-ci se retourna et se trouva face à face avec un homme à l'air sombre qui occupait l'autre extrémité de la table.

Richard Jones. Cinquante et un ans. Responsable d'Opérations à la Prospective du Maintien de l'Ordre.

Robocop se mit au garde-à-vous devant l'assistance. Une à une, les personnes présentes dans la pièce se levèrent et commencèrent à taper dans leurs mains avec de larges sourires d'enfants qui leur barraient le visage. *Clap. Clap. Clap.* Applaudissements. Il savait que c'était en son honneur. Il ignorait totalement pourquoi.

Le Pr Roosevelt hocha la tête et Robocop pivota sur lui-même pour gagner la sortie. En chemin, il passa devant un grand miroir qui allait du sol au plafond. Ses enjambées ne connurent pas la moindre rupture mais la vision s'enregistra dans ses banques mémorielles.

Il était grand. Capitonné. Large d'épaules. Il

portait une armure impressionnante, faite de plaques articulées... l'exagération d'un uniforme de policier. Ses mains avaient quelque chose de titanesque, presque disproportionnées qu'elles étaient aux bras qu'elles prolongeaient. Il compulsa l'ensemble de ses données sur l'histoire du costume à la recherche d'analogies et parvint à définir ce qu'il portait comme un croisement entre l'armure des chevaliers du Moyen Âge et la tenue des joueurs de football américain.

Il était coiffé d'un casque qui lui enveloppait le crâne et lui descendait jusque sous le menton. Son regard se dardait sur le monde extérieur au travers d'une large fente ménagée dans la partie supérieure de cet ovoïde bleu clair. Il y avait une autre ouverture entre la ligne des mâchoires et le nez par où il entrevoyait une bouche au pli sévère. Une bouche. Bordée de rose. On devinait aussi les pommettes. Saillantes, royales. Il y réfléchit un instant. Un corps humain. De la chair. Des battements de cœur. Du sang qui circulait dans des artères et dans des veines. Avait-il le souvenir de ces choses? Non. Il ne s'agissait probablement que de fragments d'informations glanés dans ses bandes de biologie.

Il écarta ses découvertes comme dénuées d'importance.

9

Une demi-douzaine de gosses des rues traquaient des chats devant le poste de police du Vieux Detroit lorsque le cortège de véhicules s'immobilisa juste en face au milieu de la chaussée.

Le soleil couchant baignait d’une étrange lumière orangée les trois breaks blancs et le camion pareillement immaculé qu’ils escortaient. Les six gamins restèrent bouche bée devant la propreté de l’apparition. Ils étaient impressionnés. À tel point qu’ils en laissèrent filer leurs souffre-douleur.

Les breaks vomirent une petite armée de techniciens en combinaison bleue qui se ruèrent vers le camion.

- Quoi c’est, ça ? fit l’un des pré-ados. Une invasion ?

- On dirait pourtant pas des Martiens, fit un autre.

- Ça non ! Y r’ssemblent plutôt à des plombards.

Les gamins s’approchèrent du camion. À l’arrière les techniciens s’affairaient autour d’un grand objet dont ils ôtaient soigneusement les bâches de protection. Les yeux des gosses s’écarquillèrent lorsqu’ils virent ce que c’était. Puis ils prirent leurs jambes à leur cou et s’éparpillèrent dans un concert d’exclamations syncopées.

Une limousine noire vint se ranger le long du trottoir. Morton et Johnson en descendirent.

À l’intérieur du poste, le brigadier Reed se morfondait sur son estrade. La soirée s’annonçait passablement assommante. Toutefois, il ne fallait pas désespérer : elle n’en était qu’à son début et, après dix heures comme toujours, on allait pouvoir s’attendre au pire. Sitôt les gosses au lit, les grands se retrouvaient libres de foutre la merde. D’ici là, pour s’occuper, il avait toute la racaille ramassée dans la journée à flanquer en cabane.

Son regard tomba sur le vaurien qu’interrogeait sans passion le policier occupant le bureau juste en contrebas du sien. Le type avait tout du bellâtre

sud-américain des années 30, bien en chair, avec une petite moustache et des cheveux gominés. Il avait également un problème de contenance. Ce n’était pas l’envie qui manquait à Reed de lui en trouver une mais, hélas, il y avait des lois contre les voies de fait... auxquelles même les flics étaient soumis.

- Je suis ce que vous appelez dans vot’jargon un récidiviste, pigé ? J’préfère vous le dire, je récidiverai. Voyez-vous, mes ordres viennent des sphères supérieures.

Du haut de son perchoir, Reed foudroya l’homme du regard.

- Ta gueule, connard. Ici, l’autorité supérieure c’est moi.

Puis le brigadier resta bouche bée devant ce qui se passait à la porte de son domaine. Morton et Johnson venaient de pénétrer dans le poste, suivis par une demi-douzaine de techniciens qui portaient de gros cartons. Le Pr Roosevelt - qui paraissait plus las que d’habitude - leur fit signe d’avancer.

Reed ne trouvait pas ça drôle. Ces mecs se comportaient comme s’ils étaient les propriétaires des lieux.

- Dites donc, là, vous avez une concession en bonne et due forme pour coloniser ainsi mon commissariat ?

Il venait de remarquer le sigle de l’Omnicon sur les cartons.

Morton ne lui prêta pas la moindre attention et se tourna vers Roosevelt.

- Il y a une cellule de garde à vue à ce niveau, lui dit-il.

Le savant feuilleta les documents agrafés sur sa planchette, s’arrêta sur un plan et hocha la tête.

- Ça me semble convenir à merveille.

Sans se presser, Reed descendit de son estrade et s'avança vers les envahisseurs de l'OCP. Parurent alors quatre autres techniciens chargés d'une espèce d'énorme trône hérissé d'un câblage électronique. Il leur fallut quelque temps pour franchir la porte avec leur encombrant fardeau.

- Excusez-moi, monsieur... commença Reed.

- Morton.

- Monsieur Morton. Vous m'avez l'air d'être un homme très comme il faut.

- Merci.

- Puis-je alors me permettre de vous poser une question très comme il faut ?

- Faites donc.

- Bordel de merde, qu'est-ce qui se passe ici ?

Le visage de Reed évoquait à présent un océan de lave. Morton fit comme s'il n'existait pas et se tourna vers Johnson.

- Qui c'est, ce type ?

Johnson compulsa un dossier.

- Le brigadier John Reed.

Morton se planta devant l'officier furieux.

- Omnicon. Prospective du Maintien de l'Ordre. Allez vous faire voir.

Puis Morton et Roosevelt se dirigèrent vers la cellule de garde à vue au fond de la salle, Morton sans cesser de jacasser. Johnson adressa au brigadier un haussement d'épaules signifiant : « Que voulez-vous que je vous dise ? » et, sur ce, Reed vit encore débouler une demi-douzaine de techniciens porteurs cette fois d'une bonne tonne de matériel.

- C'est à croire qu'ils ont organisé un safari, grogna-t-il.

Il retourna en trombe jusqu'à son bureau,

décrocha le téléphone et commença de composer un numéro en marmonnant :

- Non mais qu'est-ce que c'est que cette connerie ? Je n'ai d'ordres à recevoir que de mes supérieurs flics, et certainement pas de m'as-tu-vu en costard qui...

Ses yeux faillirent lui sortir des orbites. La salle entière tomba dans le silence. Toutes les personnes présentes - flics et prévenus, avocats, indics et cautions - tournaient un échantillonnage d'expressions ahuries vers la porte d'entrée que deux hommes en combinaison bleue maintenaient grande ouverte.

Robo pénétra dans le poste de police du Vieux Detroit.

Un grand dur à cuire de suspect au visage barré d'une cicatrice en pissa dans son froc.

- Bon Dieu de merde ! Qu'est-ce que c'est que ce machin ?

Le flic à côté de lui secoua la tête.

- Du diable si je le sais.

Reed laissa son numéro en suspens. L'espèce de montagne de métal qui s'encadrait sur le seuil avait une silhouette vaguement humaine et il se demanda si c'était un homme équipé d'une tenue hautement technicisée ou une réalisation de haute technicité affublée d'un pantalon d'homme. Il ignorait pourquoi, mais il avait la nette sensation que ce truc était synonyme d'ennuis pour le secteur dont il avait la charge. Et s'il était synonyme d'ennuis pour le secteur du Vieux Detroit, il ne pouvait qu'en être un pour la police tout entière.

Robo fit trois pas de géant dans la pièce, s'immobilisa pour l'examiner, enregistra le rapport numérique entre flics et suspects, puis reprit sa marche titanesque.

Lewis, qui sortait des toilettes, fixa un regard incrédule sur l'énorme masse en mouvement.

- Pourquoi cette moissonneuse-batteuse porte-t-elle un uniforme de flic ? demanda-t-elle à Starkweather paralysé derrière son bureau.

- Je n'en sais rien, lui répondit-il. Mais je peux te dire que, sur moi, le mien ne m'a jamais paru aussi chouette.

- C'est sans doute qu'on ne te l'a jamais soudé directement sur le corps.

Avec lenteur, Starkweather s'extirpa de son fauteuil.

- Tu veux qu'on aille voir ça de plus près ?

- Une petite minute, dit Lewis. Je vais d'abord me prendre un café.

Starkweather suivit du regard la blonde femme flic qui s'éloignait vers le distributeur. Il en fallait visiblement plus pour l'épater. Ce qui n'était pas le cas de tous les autres flics qui regardaient Robo traverser la salle en direction de la cellule avec un mélange de respect craintif et d'émerveillement. Cette *chose* portait un uniforme de policier. L'armure en était plus massive, plus solide, plus brillante - et de loin plus impressionnante - mais, dans sa conception, elle ne différait pas de celle de n'importe quel flic de quartier.

Tout le poste s'était maintenant regroupé autour de la petite fenêtre qui donnait sur la cellule de garde à vue.

Robo fut conduit par ses deux techniciens jusque dans le grand fauteuil auquel d'autres hommes de Roosevelt achevaient de raccorder une batterie d'appareils. Pendant que le savant regardait l'imprimante à laser cracher son premier mètre de papier, Robo se renversa dans son siège. Plusieurs lumières s'allumèrent dans la partie du trône qui

se trouvait au-dessus de sa tête. Roosevelt fit signe d'avancer à son assistant, un barbu nommé Tyler.

Tyler vint se placer juste en face de Robo.

- Chaque fois que vous serez au repos, vous vous assoirez dans ce fauteuil. D'accord ?

Robo hocha la tête :

- Oui, j'ai compris.

Les flics derrière la vitre échangèrent des regards stupéfaits. C'était une voix humaine.

Roosevelt sortit de sa poche un petit rectangle de plastique, une ordicartc, qu'il mit sous les yeux de Morton.

- Il est possible à tout moment de le localiser grâce à ce genre de carte. Vous voyez, pour l'heure, il est ici.

Morton se pencha sur la carte. Un petit point brillait au centre du quadrillage représentant le Vieux Detroit.

- Euh... comment se nourrit-il ? demanda Morton.

Les yeux de Roosevelt se posèrent brièvement sur le gigantesque flic automatisé puis retournèrent à Morton.

- Son appareil digestif est on ne peut plus simple, dit-il avant de montrer du doigt une petite machine qui ressemblait à un distributeur de cigarettes. Cette unité de traitement fabrique une pâte destinée à sustenter ses systèmes organiques.

Morton, curieux, s'approcha de la machine et tendit un doigt vers le bouton qu'il y voyait. Puis il se retourna vers Roosevelt et l'interrogea du regard. Le savant hocha la tête. Morton pressa le bouton. Une pâte brune vint remplir le gobelet de Morton qui était apparu dans la cavité au bas de l'appareil. Morton y trempa le doigt et en

déposa un soupçon sur le bout de sa langue. Ses sourcils se froncèrent.

- On dirait... ce qu'il y a dans les petits pots pour bébés.

- Ma foi, dit Roosevelt avec un grand sourire, c'est pour ainsi dire un enfant.

- Tu parles d'un chiard ! railla Johnson dans le dos de Morton.

Sur ces entrefaites, Reed déboula dans la cellule.

- O.K., d'accord. J'ai reçu des consignes. Je suis tenu de jouer les hôtes pour... pour cette espèce de boîte de conserve. Mais rien ni personne ne m'oblige à dire que ça me plaît.

Morton et Johnson échangèrent un regard. Il allait falloir calmer le chef de poste.

- Brigadier Reed, dit Morton. Je vous donne l'assurance que Robo va surpasser en efficacité tous les flics de cette ville. En fin de compte, il épargnera un grand nombre de vies humaines, vous verrez.

- J'en doute, grogna Reed.

- Voulez-vous assister à une démonstration de ses compétences ?

Pour toute réponse, Reed fusilla Morton du regard. Celui-ci haussa les épaules.

- Si, si. J'insiste. Je tiens à vous montrer ça.

Reed et Morton quittèrent la cellule. Johnson se tourna vers Robo :

- Allez, viens, fiston. C'est le moment de marquer des points pour papa contre le gentil brigadier.

Le Pr Roosevelt se rembrunit.

- Ce n'est pas un jouet, monsieur Johnson.

- Gardez vos conneries pour vous, lui lança Johnson avant de sortir à son tour de la cellule.

Robo lui emboîta le pas.

Il suivit une enfilade de couloirs. Quoique cet endroit fût pour lui un environnement neuf, il s'y sentait en sécurité. Rien ne pouvait lui arriver. Lui arriver. Attaché pour que rien ne lui arrivât. Son regard se porta sur les murs. Ils étaient d'un vert pisseux. La peinture s'écaillait. Toutefois, en dépit de leur esthétique déplorable, ces locaux donnaient l'impression d'être un endroit où l'on était bien.

Du fond du couloir montait le fracas du tonnerre. De derrière la quatrième porte sur la droite. Il s'amplifia encore lorsque Morton et Reed ouvrirent cette dernière et pénétrèrent dans le stand. Johnson, Roosevelt, Tyler et Robo les y suivirent.

Il y avait quatre flics sur le pas de tir, tous coiffés d'un casque antibruit. Robo consulta sa liste du personnel. C'étaient les agents Lewis, Starkweather, Ramierez et Manson. Il les regarda décharger leur arme sur la silhouette en carton qui tournait au fond de chaque travée, surplombée d'un écran où s'affichait leur score. Ils étaient bons. Pas parfaits, mais très bons. Il calcula que Lewis, la meilleure, allait terminer avec un score de 87. Un tir des plus efficaces.

Morton lui tendit un pistolet.

- Allez-y.

Robo rejoignit les autres sur la ligne.

Lewis continuait de tirer, enveloppée par le bruit de tonnerre. Peu à peu, elle prit conscience qu'une série de détonations se distinguait des autres tant par sa puissance que par sa régularité. Wham. Wham. Wham. Wham. Pas la moindre hésitation.

Au bout de quelques secondes, elle s'aperçut qu'il n'y avait plus d'autres coups de feu que les

siens... hormis ceux, réguliers, presque hypnotiques, de la nouvelle recrue.

Elle quitta sa travée pour gagner le coin où Starkweather, Ramierez et Manson s'étaient postés comme simples spectateurs en compagnie d'une douzaine d'autres flics.

Starkweather lui fit un signe.

- Vise un peu Super-Flic.

Lewis contempla le monumental androïde.

- Vise un peu son calibre, se contenta-t-elle de dire.

Robo, entouré de savants et de techniciens équipés d'un casque antibruit, tenait à bout de bras un Auto-9, une arme de poing capable de transpercer un tronc d'arbre à vingt mètres. Morton, tout sourire et les doigts dans les oreilles, interrogea Reed du regard. Celui-ci, malgré qu'il en eût, était impressionné. Robo, les deux mains nouées autour de la crosse du pistolet, tirait balle sur balle. Il épuisa un chargeur, en mit un autre en place dans les trois secondes qui suivirent, et reprit le tir avec une précision toute militaire.

Ramierez émit un sifflement admiratif.

- J'aime beaucoup le style de ce mec.

- C'est pas un mec, fit observer Manson. C'est une machine.

- Je me demande pourquoi il est là, s'interrogea Lewis à voix haute.

- Peut-être bien qu'ils songent à nous remplacer, suggéra Manson.

Les mâchoires de Starkweather se crispèrent.

- Pas question que je me laisse remplacer par une putain de machine.

- Te fais pas d'bile, lui dit Lewis en le poussant du coude. T'es bien plus mignon que lui.

Robo continuait de tirer balle sur balle. Chacune

d'elles s'enfonçait dans la poitrine de la mouvante silhouette de carton. Chaque chargeur découpait dans le « cœur » de la cible un cercle parfait de petits trous ronds. Avec une surprise croissante, les flics virent Robo vider chargeur sur chargeur sans paraître altérer la régularité de son tir lorsqu'il en changeait. Au huitième, la cible s'affaissa tout bonnement sur elle-même, déchiquetée par ce torrent de plomb au débit constant.

Lewis leva les yeux vers l'écran dominant le fond de la travée. Score parfait. 100.

Son attention se reporta sur Robocop. Celui-ci regarda tomber la cible, lut le score... puis fit tourner le A-9 sur son doigt et, dans le même mouvement, le glissa dans son étui. Lewis resta bouche bée devant l'olympienne créature mécanique. Elle avait déjà vu quelqu'un faire ça. Une fois seulement dans sa vie. Elle plissa les yeux et s'efforça de distinguer le visage sous le casque.

Franchissant l'obstacle d'une véritable basse-cour de techniciens excités, elle s'approcha de Robo. Celui-ci, toutefois, passa près d'elle sans la voir, sur les pas de Morton, son mentor.

Un long moment, elle suivit du regard la haute silhouette aux larges épaules qui s'enfonçait dans le couloir. Puis elle secoua la tête et rit de sa sottise. Qu'est-ce qu'elle était allée s'imaginer ? Il n'existait pas la plus petite ressemblance.

10

Dans la cellule de garde à vue, Robo regardait Tyler, Roosevelt et les techniciens s'activer autour de lui. Tous étaient munis d'une liste de contrôle agrafée sur leur inévitable planchette. Il se rendait bien compte que cette agitation fébrile dont il était la cause s'effectuait sans qu'ils eussent le moins du monde conscience de sa présence. Une pensée flotta soudain dans son esprit. Il était rassurant d'être considéré comme une *chose*. Était-ce un souvenir ? Non. Pas vraiment. Morton faisait les cent pas devant lui. En sueur, comme d'habitude. De bonne humeur, ce qui était une première.

Tyler se tourna vers les techniciens.

- Contrôle de la grille de visée.

L'assistant de Roosevelt désigna de la pointe de son stylo divers objets dans la pièce. La cuvette des W.-C. Une caisse. La jambe de Morton. Robo y porta tour à tour son attention. Ce faisant, il vit une petite série de lignes vertes se superposer à chacun d'eux. Chaque fois, ces lignes se concentrèrent pour prendre la forme circulaire d'une cible.

- Correct, dit l'un des techniciens.

Robo écouta Tyler aboyer ordres et questions. Invariablement, les techniciens répondirent par « Correct ».

Lignes vertes et diagrammes se succédaient dans son cerveau. Il ne comprenait pas vraiment à quoi correspondaient ces dessins mais un raisonnement logique l'amena bien vite à conclure qu'ils faisaient partie de ses fonctions. Au bout d'un certain temps, Tyler se tourna vers Morton.

- Il est en ordre de marche.

Morton fit un si large sourire qu'il dut en avoir mal aux lèvres.

- Magnifique. Pouvons-nous rester seuls, lui et moi ?

Tyler, Roosevelt et les autres s'éclipsèrent. Morton se pencha sur Robo et celui-ci vit tout à la fois le visage de l'homme et le défilement du curriculum vitæ correspondant. Morton lui posa sur l'épaule une main paternelle.

- Robocop, commença-t-il d'une voix vibrante et solennelle. Quelles sont vos Directives de Base ?

Des phrases s'inscrivirent en lettres lumineuses en travers de son champ de vision. Consciencieusement, il les récita au fur et à mesure qu'elles émanaient de ses centres cérébraux.

- Directive numéro un : Être au service du bien public. Directive numéro deux : Faire respecter la loi. Directive numéro trois : Protéger l'innocent. Directive numéro quatre... (Il eut un temps d'hésitation.) La Directive Quatre est *top secret.*

Morton ôta sa main.

- Très bien. Très très bien.

Robo battit des paupières. Était-ce un souvenir, ça? Non, rien qu'une expression courante.

Morton lui fit signe de se lever et de l'accompagner.

Il l'entraîna jusque dans la grande salle du poste où ils s'immobilisèrent au pied de l'estrade du brigadier Reed. Robo savait qu'un petit groupe de techniciens s'accrochait à ses pas. Il avait également conscience d'être le point de mire de la salle. À coup sûr, il était très populaire.

Reed, toutefois, fit semblant de ne pas le voir jusqu'à ce que Morton prît la parole :

- Il lui faut une voiture.

Le chef de poste ne daigna pas même lever la tête. Il leur lança un trousseau de clés qui eût atterri violemment sur le front de Morton si, d'un geste vif, Robo ne l'avait intercepté au vol.

- Je vous remercie, brigadier Reed, dit-il poliment.

Reed, gêné, posa brièvement les yeux sur le géant de métal.

- Quand vous voudrez, dit-il, puis il se replongea dans ses dossiers.

Morton montra la porte à Robo.

- Allez, gars, ramène-les-nous.

Robo hocha la tête, traversa la salle et sortit du poste. Une Turbopie l'attendait le long du trottoir. Il resta un moment à l'examiner. Un véhicule primitif, exposé aux pannes et dont la tenue de route était des plus précaires à grande vitesse. Il n'en demeurait pas moins nettement plus séduisant que les autres voitures de patrouille garées devant le poste et donnait même l'impression d'être flambant neuf. Dans le clair de lune qui le baignait, pas la moindre bosse ne semblait rompre l'impeccable poli de sa carrosserie.

Robo s'installa au volant, mit le contact, fit rugir les moteurs et s'enfonça dans la nuit, son attention rivée aux écrans qui clignotaient sur le tableau de bord. Il guida la Turbopie de rue sombre en rue sombre, constatant que l'essentiel du secteur était dans un état d'abandon, voire de ruine, avancé. Il se demanda ce qui avait provoqué cette décadence... et pourquoi personne ne s'était encore décidé à raser ces taudis pour les remplacer par un ensemble architectural moderne. Quelque chose qui fût plus agréable à l'œil.

Il élargit son champ de vision, se dotant de la

capacité de conjointement surveiller la route et enregistrer les diverses données relayées sur les écrans de la voiture. Il aborda un croisement sur lequel débouchait une rue où plusieurs commerces étaient encore en activité. Un jeune homme aux cheveux crépus la remontait, zigzaguant d'un trottoir à l'autre, son pardessus vilainement taché. Robo prit mentalement note du fait. Perte d'équilibre. Il zooma sur l'individu pour l'examiner de plus près. Pupilles dilatées. Réaction liée à l'absorption de drogues. Mucosités sèches autour des narines. Lèvres crevassées. Poids probable : 55 kilos. Quinze de moins que la normale chez un sujet masculin de cette taille. Conclusion : état provoqué par l'abus de substances médicamenteuses appartenant au groupe dont l'usage est réprimé par la loi. Nature probable de la substance en cause : cocaïne, éventuellement héroïne.

Robo bascula le volant et s'engagea dans la rue.

Tony Alvarez, soixante ans, était assis derrière le comptoir de sa petite boutique, les yeux rivés sur la télé. Il adorait cette série de Bixby Snyder, *C'est pas mon problème !* Quel rigolo, ce type. À chaque sketch, il devait bien se prendre une bonne douzaine de tartes à la crème en pleine poire. Bixby fit une remarque à propos des gens qui avaient un long tarin et Tony s'esclaffa bruyamment.

Elvira, sa femme, se détourna de la caisse enregistreuse et posa un regard consterné sur son mari. À son âge, se comporter toujours comme un gamin ! Elle haussa les épaules. Les hommes étaient tous les mêmes; au fond, ils restaient des petits garçons.

Dès qu'Elvira eut le dos tourné, Petey Davidson, dix ans, passa à l'action. Sa main se tendit

et, sans bruit, rafla un Snickers sur le présentoir. Il l’avait déjà enfoui dans sa poche de blouson lorsque, de nouveau, la patronne lui fit face.

- Tu as trouvé ton bonheur, Petey ?

Petey s’absorba dans la contemplation du présentoir à confiseries.

- Non, m’dame. Pas encore.

- On va bientôt fermer, Petey. Dépêche-toi de choisir.

- Oui, m’dame.

Il lui décocha un large sourire. La conne. Elle avait des poils qui lui sortaient du blair.

Elvira sourit aussi, mais au jeune homme en pardessus qui, d’un pas mal assuré, venait d’entrer dans sa boutique. Il avait l’air complètement dans les vapes. Décidément, se dit-elle, ce quartier n’est plus ce qu’il était. Le nouveau client alla se planter devant les revues pornos et riva ses orbites creuses sur les couvertures sauvagement cornées. Elvira se répéta qu’elle n’aimait pas son allure. Il tremblait et des gouttes de sueur ruisselaient sur son front.

Petey tourna la tête, jeta un coup d’œil sur le gars et ricana. Un junkie. Ces adultes... pas un pour racheter l’autre ! Toutefois, peut-être le mec allait-il faire du grabuge... et lui permettre ainsi de chiper un deuxième Snickers. Plein d’espoir, il guetta les mouvements du camé.

Elvira lança un regard vers son mari. Tony avait déjà le sien rivé sur l’inconnu. Celui-ci arracha du présentoir un numéro de *Lesbiennes sodomites en chaleur*, se rua vers la caisse et plaqua violemment le magazine sur le comptoir. Petey leva la tête. Le tordu avait pratiquement des tourbillons dans les yeux.

Elvira semblait s’être juré de sourire envers et contre tout.

- Vous désirez autre chose ?

Le junkie parut réfléchir.

- Ouais, dit-il calmement. Que tu vides ta caisse et que tu mettes l’argent dans un sac.

- Je vous demande pardon ? fit Elvira, tombant des nues.

Le jeune homme sortit de sous son pardessus un AR-56 chinois au canon scié. En voyant briller l’arme, Petey fit discrètement un pas en arrière. Soudain, les Snickers ne le tentaient plus.

Le camé ajusta une baïonnette sur le canon raccourci et agita l’ensemble sous le nez d’Elvira. Tony restait pétrifié, le dos tourné au téléviseur qui continuait de brailler.

- Aboulé le fric, répéta le cinglé en termes plus clairs. Tout ce que t’as. Et t’avise pas d’traîner. (Il se tourna vers Tony.) Toi, l’vieux, tu m’dis où est l’coffre.

Les lèvres de Tony se mirent à trembler.

- Nous... nous n’en avons pas.

Elvira commença de transvaser les pièces dans un sac en papier. Ce faisant, comme le type avait son regard braqué sur Tony, elle pressa au fond du tiroir de la caisse enregistreuse un petit bouton qui déclenchait une alarme silencieuse. Puis elle pria pour le succès de sa manœuvre. Depuis cinq ans qu’il était installé, le dispositif n’avait jamais servi.

Brusquement, le junkie pivota sur lui-même et attrapa Petey par le cou. Les yeux du gosse s’écarquillèrent lorsqu’il sentit la pointe de la baïonnette flotter au-dessus de son oreille gauche.

- Ouvre-moi ce coffre en vitesse, pépé, ou t’auras plus qu’à ramasser à la petite cuillère la cervelle du gamin sur ton présentoir à bonbons.

Petey ferma les yeux. Jésusmariejoseph. S’il

s’en sortait, il jurait bien de ne plus jamais dérober le moindre Snickers. Tony parut d’un seul coup dix ans de plus.

- Ne faites pas de mal au petit, gémit-il. Je vais vous ouvrir le coffre.

Il se leva et gagna l’endroit où, du haut de son cadre suspendu au mur, Jésus paraisait bénir la caisse. Il décrocha l’image pieuse - un de ces chromos en tri-D qui poussaient le réalisme jusqu’à cligner de l’œil et transpirer - puis commença de se battre avec la serrure à combinaison du coffre encastré dans le mur. Il était vieux. Angoissé. Il avait les doigts raides. Et peur à tout moment d’entendre Petey hurler dans son dos.

- Qu’est-ce que tu fous, pépé ? Tu cherches à gagner du temps ? Je te donne jusqu’à trois pour m’ouvrir ce coffre. Un. Deux...

Il poussa Petey jusque devant le présentoir à bonbons. Elvira laissa échapper un cri. Le cinglé ramenait en arrière la culasse de son arme et en pointait la gueule sur le crâne du gamin.

Elvira poussa un autre cri.

Mais cette fois, le braqueur n’était plus le centre de son attention.

Celui-ci, voyant le regard d’Elvira rivé par-delà son épaule, pivota sur lui-même et découvrit Robo planté sur le seuil de la boutique.

Il se figea.

- Bordel de merde! hoqueta-t-il. Qu’est-ce que?...

C’était un flic. Mais sans en être un. C’était une machine. Mais faite comme un homme.

Le junkie braqua sa carabine sur Robo.

Robo n’eut pas l’air d’en être impressionné.

- Nous avons le choix entre deux manières de régler ça, annonça-t-il d’une voix affable. En douceur ou avec de la casse.

Elvira et Tony se plaquèrent au sol alors que le taré pressait par trois fois la détente de son arme en beuglant :

- Va te faire foutre, sale flic !

Les balles ricochèrent sur la poitrine de Robo et partirent dans toutes les directions. Petey vit une bouteille de détergent tomber à terre, mortellement blessée, cependant qu'au fond du magasin une ampoule électrique volait en éclats. Le troisième projectile fut probablement responsable du fait que la télé, spontanément, changea six fois de chaîne.

Robo haussa les épaules.

- Bon. Ce sera donc avec de la casse.

Il marcha droit sur la fripouille qui, terrifiée, ouvrit de nouveau le feu jusqu'à ce que son arme fût vide. Elvira et Tony se prirent par la main tandis qu'à moins d'un mètre cinquante au-dessus de leur tête explosaient les bouteilles de gin. La progression de Robo n'en fut pas même ralentie.

- Aaarrrggghhh ! hurla le junkie en chargeant son adversaire à la baïonnette. Celle-ci s'enfonça tout entière dans le bas-ventre mais, lorsqu'il la retira, elle ressemblait à s'y méprendre à un tout petit concertina.

Robo saisit l'arme du voleur dans sa gigantesque poigne et en broya le canon.

- À mon tour, maintenant.

La carabine devint entre ses mains une batte de base-bail qui se mit à tournoyer et sa crosse, lorsqu'elle percuta la mâchoire du malfrat, souleva celui-ci de terre et l'expédia vers le fond de la boutique. Sur la trajectoire de ce projectile humain qui ne tarda pas à atteindre une vélocité de trente km/h, divers présentoirs basculèrent, répandant leur contenu sur le sol. Puis ce fut l'impact, la

tête la première, au travers de la porte vitrée d'un grand congélateur mural. Ce qui restait de la tête en question ne valait guère la peine qu'on en parlât.

Centimètre par centimètre, on vit reparaître les visages d'Elvira et de Tony au-dessus du comptoir.

Petey, lui, se releva d'un bond, et son regard se riva sur le casque du super-flic, tentant d'en percer le mystère.

- Whaou ! s'exclama-t-il.

Robo parla dans son micro.

- Central. Demandons fourgon cellulaire... (11 jeta un œil vers le fond du magasin. Le voleur remuait encore. Faiblement.) Ainsi qu'un Médi-vac. 174 South Pine Street. Reçu?

- Reçu, éructa le Central.

Robo se tourna vers les deux petits commerçants.

- Je ne crois pas qu'il vous cause à l'avenir d'autres problèmes.

Tony regarda la silhouette informe encastrée dans la porte du congélateur.

- Je ne crois pas qu'il cause à l'avenir de problèmes à quiconque.

Robo porta deux doigts d'acier à son casque en un salut bon enfant, puis il pivota sur lui-même et quitta la boutique. Petey le regarda partir, les yeux ronds comme des billes de loto.

Se tournant vers Elvira, il sortit le Snickers de sa poche de blouson.

- Euh... combien je vous dois pour ça, madame ?

Tony prit sa femme par la taille.

- C'est sur le compte de la maison, Petey, lui dit-il.

- Ça alors! Ben... j'vous r'mercie, m'sieur Alvarez.

Et il sortit en courant, juste à temps pour voir la Turbopie disparaître au coin de la rue.

- Ce type est encore plus fort que T.J. Lazer ! s'exclama-t-il.

Au volant de la Turbopie, Robo poursuivait à présent sa ronde dans la débauche de lumières et de couleurs criardes des rues du quartier chaud. Des prostitués des deux sexes, outrageusement maquillés, y arpentaient d'un pas traînant le bord du trottoir sous la clarté des lampadaires et, dans l'ombre des porches, des groupes de voyous se retournaient sur son passage pour lui adresser des gestes obscènes. Une enseigne au néon portant les mots : NUS! NUS! NUS! se reflétait obstinément sur sa visière.

Son attention restait tout à la fois rivée sur la racaille alentour et sur le tableau de bord de son véhicule. Soudain, un point de lumière bleue se mit à clignoter devant lui sur le planécran à quatre blocs d'habitations de sa position. Sans même réfléchir, il enfonça toutes les touches du tableau. La sirène hurla. Les gyrophares éclaboussèrent le décor de rouge et de bleu. Puis il écrasa le champignon. Les turbomoteurs rugirent. Là-bas, sur remplacement correspondant au point bleu, on se livrait à un acte répréhensible et, conformément aux Directives Un et Deux, ce n'était pas quelque chose que Robo pouvait tolérer sur son secteur.

Dans une petite rue sombre, à quatre blocs de distance, une jeune femme au chemisier déchiré s'égosillait à crier au secours, poursuivie par deux loubards. Le plus maigre, plus rapide que son copain, fut sur elle en un instant. Il la saisit par-derrière et referma ses mains sur les seins à demi dénudés. Elle lâcha son sac et commença de se débattre pour tenter de lui échapper. Les yeux

rivés sur la poitrine de la fille, le jeune voyou la laissa faire. Elle se retourna, prête à fuir, et se retrouva dans les bras de l’autre.

- T’affole pas, ma poulette, lui susurra la brute. On veut pas t’faire mal... au contraire...

Un tremblement tordit les lèvres de la jeune femme. Le visage du loubard n’était qu’à quelques centimètres du sien. Son haleine empestait la sardine et la tequila. Elle se sentit la tête brusquement tirée en arrière. Le premier l’avait attrapée par les cheveux.

Il bavait pratiquement dessus... et un couteau à cran d’arrêt était apparu dans sa main.

- Moi j’trouve qu’elle en a trop, dit-il. J’préfère les filles aux ch’veux courts.

La crapule qui la tenait par-devant resserra sa prise.

- Ouais, moi aussi. Si on lui offrait une coupe avant de devenir... plus intimes?

Celui qui était derrière fit jaillir sa lame et trancha une grosse mèche au ras du cuir chevelu. Dans le clair de lune, des larmes scintillèrent sur les joues de la jeune femme. Des larmes de rage, de terreur et d’humiliation. Avant même de comprendre ce qu’elle faisait, elle expédia son coude dans le bas-ventre du salopard derrière elle. Puis elle tenta de lancer un genou au même endroit chez celui qui la tenait aux épaules.

Il s’écarta de justesse et, furieux, la secoua comme un prunier tandis que son collègue braillait sa souffrance.

- Attention, mignonne, tu m’cherches. (Il exhiba son propre couteau et l’approcha de la gorge de la fille.) Et j’te conseille pas... car tu vas m’trouver.

Sur ce, il éclata de rire en voyant redoubler

sur les traits de sa victime le miroitant torrent des larmes. Puis il cligna des yeux incrédules. Le miroitement avait cessé. En fait, le clair de lune qui baignait le visage de la fille s'était vu occulté... occulté par une ombre immense.

Une voix de tonnerre emplit la ruelle.

- Lâchez cette femme ! Vous êtes en état d'arrestation !

- De quoi tu t... commença la crapule qui, sans lâcher la fille, se retourna... et découvrit, marchant droit sur lui, le flic le plus démentiel qu'il eût jamais vu dans sa vie de délinquance pourtant riche d'expériences dans ce domaine.

Car, s'il s'agissait sans conteste d'un policier - il en avait le casque et l'uniforme -, son pas cadencé ressemblait plutôt à celui d'un... soldat, ou de quelque chose du genre. Et ses mains étaient aussi grosses que... que son pistolet. Lequel n'avait strictement rien d'un joujou pour dame.

Les deux loubards se blottirent l'un contre l'autre en se faisant un rempart de la fille.

Robo comprit que le temps n'était plus aux discours. Il passa du mode Interpellation au mode Séquence de Visée puis leva son arme. La fripouille qui tenait la jeune femme s'accroupit derrière elle sans modifier la position du couteau sur sa gorge. Robo analysa la situation. Il mit en traitement les données du quadrillage à la recherche d'un tir qui lui permettrait d'atteindre l'agresseur de la fille en évitant cette dernière.

Réponse de l'ordinateur : il n'en existait pas.

Son pistolet resta braqué sur la cible impossible mais il abandonna la Visée simple pour passer à celle où ses microprocesseurs recomposaient la scène en vue plongeante. Des lignes vertes et des chiffres lui défilèrent dans le cerveau, calculant

la trajectoire optimale de la balle et l'angle de tir qui allait la permettre.

Le type qui tenait la fille était à cent lieues d'imaginer quel processus mental occupait les pensées de son adversaire. Pourquoi ce flic ne cédait-il pas ? La survie d'un otage lui était-elle indifférente ?

- Continue à te foutre de moi, trou du cul, et cette pute se retrouve avec un grand sourire mal placé d'une oreille à l'autre.

Robo ne daigna pas répondre. Son corps pivota insensiblement et il tira une balle - une seule - dans le mur bornant la ruelle sur sa gauche. Il l'entendit ricocher, puis percuter le mur de droite très haut, redescendre. L'otage poussa un cri lorsque la balle atteignit son agresseur, lui faisant proprement sauter l'arrière du crâne.

Le gars s'écroula mort et son couteau, désormais inoffensif, claqua sur le pavé. La jeune femme se précipita d'un côté de la ruelle et se plaqua contre le mur. Le survivant de cette tentative de viol ratée resta planté seul au milieu de l'étroite chaussée, son couteau à la main, bouche bée devant le flic.

- C'est à vous de jouer, je crois, lui dit Robo.

Le jeune loubard lâcha son cran d'arrêt puis, avec lenteur, leva les mains vers la lune. Robo s'approcha d'un pas tranquille et lui colla sur la tempe la gueule monstrueuse de son automatique avant d'aller chercher de sa main libre la paire de menottes accrochée dans son dos. Il referma l'un des bracelets sur le poignet droit de l'adolescent qu'il traîna ensuite jusqu'à un panneau de signalisation pour lui entortiller les bras autour du poteau de métal. Alors seulement il referma l'autre menotte sur le poignet gauche.

- Voilà, dit-il quand ce fut terminé.

La femme s'arracha du mur et, en larmes, courut jusqu'à Robo pour se suspendre à son cou. Il la regarda, déclencha son Analyseur de Stress Vocal, et releva chez elle de la colère, du soulagement, de la crainte, de l'affection.

De l'affection ?

- ô mon Dieu ! sanglotait la jeune femme. Ô mon Dieu, j'ai eu si peur ! Comment pourrai-je jamais vous témoigner suffisamment ma gratitude, monsieur l'agent.

Avec douceur, Robo la repoussa.

- Vous venez de subir un grave choc émotif, mademoiselle, et il est de la plus haute importance que vous soyez entourée de gens qui vous inspirent confiance. Si vous le désirez, je puis vous communiquer l'adresse d'un centre d'aide psychologique aux victimes d'agressions sexuelles.

Lewis et Starkweather engagèrent leur véhicule dans la ruelle et le faisceau de leur projecteur enveloppa Robo et la jeune femme. Lewis, au volant, secoua la tête, admirative.

- Il se bouffe peut-être des piles au petit déjeuner, dit-elle, mais comme flic il se pose là. Deux arrestations en moins d'une demi-heure, c'est un joli score.

- Il n'est pas plus flic que mon mixer, grogna Starkweather. Allez, on n'a rien à faire ici. Tirons-nous.

Lewis fit ressortir la Turbopie en marche arrière. Elle n'était pas vraiment sûre de ses sentiments quant à la présence d'un cyborg dans la police mais il y avait une chose dont elle était certaine. Sitôt que les rumeurs concernant Robo commenceraient à se répandre par les rues, le visage du Vieux Detroit en serait changé.

11

Robo était assis dans le noir avec pour seul compagnon le murmure de son cœur. Dehors, tout un monde continuait de vivre sans lui. Robo, de toute façon, n’en avait pas conscience. Des enfants naissaient. Des vieillards mouraient. De jeunes couples s’aimaient. Robo, de toute manière, cessait d’exister lorsqu’il n’était pas en service.

Clic.

Il se trouvait dans la cellule de garde à vue. Le Pr Roosevelt se tenait debout devant lui.

- C’est l’heure d’y aller, Robo.

Robo hocha la tête et se leva de son fauteuil. Il passa devant les trois techniciens penchés sur les consoles et gagna la grande salle du poste. Les flics ne lui prêtaient plus guère attention maintenant. Cela faisait une semaine qu’il était des leurs et ils semblaient avoir accepté sa présence quoiqu’il se sût considéré plus comme un accessoire que comme un camarade. Ça lui était égal. Il n’était pas doté dans son programme des sentiments qui lui auraient fait attacher de l’importance au regard que les autres portaient sur lui. Certains lui faisaient la gueule. D’autres l’admiraient. Il n’y accordait pas même une pensée. Seules lui importaient les directives qu’il avait à suivre.

Un mince voile de brume s’accrochait au trottoir qu’il remontait pour rejoindre sa voiture. Juste avant d’atteindre cette dernière, il dépassa un petit groupe de gosses.

- Hé, m’sieur l’agent ! fit l’un d’eux.

Il se retourna et analysa la voix. Admiration. Respect. Surexcitation.

Le gamin, qui n’avait peut-être pas huit ans, leva son poing.

- Bonne chasse, m’sieur.

Robo hocha la tête. Sans faire passer sa réponse par l’ordinateur, lui aussi leva le poing. Les gosses l’acclamèrent alors qu’il s’installait au volant et démarrait dans la nuit.

Une étrange chose s’était produite durant la dernière semaine. La population du Vieux Detroit s’était mise à guetter son passage au cours de ses quotidiennes rondes de nuit. Lorsqu’on le voyait apparaître, on l’acclamait. Surtout les enfants. Les enfants. Les petites personnes. Son regard se fixait tout à la fois sur les écrans du tableau de bord et sur la rue. Soudain, il eut comme une vision fugitive, une image qui ne dura pas plus d’une microseconde. Celle d’un petit garçon et d’une femme souriante. Une petite anicroche dans ses banques de données, sans doute. Il allait devoir signaler ça au Pr Roosevelt pour que ce fût réparé avant sa prochaine ronde.

Un signal sonore ramena toute son attention sur le tableau de bord qui flamboyait sous le coup d’une alerte générale. La Traque faisait déferler sur l’écran des plans de Detroit qui, tous, comportaient un point bleu clignotant au-dessus de l’Hôtel de Ville.

La voix du type de permanence au Central gargouilla dans les haut-parleurs :

- Appel à toutes les unités. Code 3 en cours à l’Hôtel de Ville. Le suspect est armé. Il détient des otages. Toutes les unités patrouillant dans le secteur sont priées de répondre...

Robo enfonça un jeu de touches. La Turbopie sortit de son faux sommeil de félin, sirène hurlante et gyrophares éclaboussant de lumière crue le défilement vertigineux des immeubles autour d'elle.

- 1.44 répond à l'appel, dit-il dans son micro.

Lorsqu'il parvint à l'Hôtel de Ville, une petite escadre de Turbopies et un minicar des Commandos d'intervention étaient déjà garés en ordre dispersé devant l'édifice. Robo descendit lentement de son véhicule et promena son regard sur la scène. Une demi-douzaine de flics et douze types des Commandos étaient accroupis derrière les portières ouvertes des voitures, fusil ou revolver pointé sur une fenêtre au deuxième étage, la seule de l'immeuble qui fût encore éclairée de l'intérieur et non par les énormes projecteurs qui balayaient la façade.

Robo se retourna et vit, à moins d'un bloc de distance, plusieurs centaines de curieux et une bonne cinquantaine de journalistes derrière un cordon de barrières. Starkweather et Ramierez avaient été postés là pour contenir la foule. Ni l'un ni l'autre ne semblaient être à la fête.

- Voilà Supercop, dit Ramierez. On va bientôt pouvoir aller se coucher.

Les mâchoires de Starkweather se crispèrent.

- Cette espèce de sac à boulons... Je suis en train de déposer une plainte au syndicat.

- Pourquoi ? Parce qu'il est trop bon ?

- Ouais, répondit Starkweather. Quelque chose dans le genre.

Robo gagna directement l'arrière des forces de l'ordre. Le chef de la section d'assaut - un type trop jeune pour avoir besoin de se raser plus d'une fois par semaine - y discutait ferme avec

un capitaine de la police assez âgé pour être son père. Sur la plaque d'identité du militaire, on pouvait lire : Lt. Hedgecock. Le capitaine, lui, s'appelait Corman.

Hedgecock n'en démordait pas :

- Il ne faudra pas plus de dix minutes à mes gars pour maîtriser la situation. On y va d'abord aux lacrymos, puis on le noie sous le feu. Et on a de bonnes chances de pouvoir sauver le maire.

Corman n'était pas le moins du monde impressionné.

- Il a déjà descendu un adjoint. Si vous vous pointez là-dedans comme vous dites, fiston, c'est d'ici jusqu'à Chicago qu'on va pouvoir ramasser des morceaux de grosse légume.

Hedgecock le prit assez mal. Des gouttes de sueur perlèrent en abondance sur sa lèvre supérieure.

- Ouais, seulement je vous garantis que ça va faire du vilain si ce tordu fait sauter la cervelle au maire pendant qu'on est là en train de se livrer à des considérations sur ce qui pourrait arriver...

Robo fit peser une main de fer sur l'épaule du jeune chef de section.

- Faites en sorte que le forcené n'arrête pas de parler.

Corman leva les yeux sur le gigantesque flic.

- Mais...

Une rafale de mitraillette jaillit de la fenêtre du deuxième étage. Hedgecock et Corman se plaquèrent au sol tandis qu'autour d'eux l'asphalte entrait en éruption. Robo contempla un instant la ligne de petits volcans qui se formait à ses pieds puis sortit son automatique et se dirigea vers la grande entrée de l'Hôtel de Ville.

Hedgecock se releva et le fixa bouche bée.

- Mais, bon sang de merde, qui c'est çui-là ?

- Votre question est mal posée. Il faut dire : « Mais, bon sang de merde, qu'est-ce que c'est que ça ? » lui fit remarquer Corman en se relevant à son tour. (Puis il haussa les épaules et prit son mégaphone :) C'est entendu, Miller. Vous ne faites pas de mal au maire et nous vous accordons tout ce que vous voulez.

Pendant que Corman aboyait dans son instrument, Robo gravissait tranquillement les marches du perron et pénétrait dans l'édifice au deuxième étage duquel Miller, le forcené, hurlait de sa fenêtre :

- Primo, pas d'entourloupe. Je n'ai rien à perdre !

- O.K., Miller. On a compris, lui répondit Corman.

Toujours sans se presser, Robo emprunta l'escalier qui montait au deuxième étage. Il déboucha dans un vaste couloir somptueusement décoré qu'il remonta. Ce qui n'était d'abord qu'un brouhaha de voix se fit de plus en plus net. Il atteignit une grande porte dotée d'une plaque sur laquelle se lisaient ces mots : MONSIEUR LE MAIRE. Fixant son regard sur elle, il activa l'une de ses fonctions para visuelles, le Thermographe. De vagues contours lui apparurent mais la porte était trop épaisse pour qu'il fût possible d'obtenir une image précise.

Robo reprit sa progression dans le couloir vers la porte suivante.

Dans le bureau du maire, Ron Miller, ex-conseiller municipal au cerveau résolument brouillé, se tenait adossé au montant de la fenêtre, une Mini-Uzi braquée sur ses trois otages. Son complet de bureau avait définitivement perdu sa

fraîcheur, récoltant en échange un bel assortiment de taches. Cela faisait des jours qu'il n'avait pas dormi et, chaque fois qu'il mordait dans son Twinkie, un tic se déclenchait dans l'une de ses paupières. Il tapait nerveusement du pied, faisant crisser sous sa chaussure des emballages de plastique. Trois douzaines pour le moins jonchaient le sol. Des emballages vides. Des emballages de Twinkie.

Le maire Waldo Gibson était assis par terre dans un coin de la pièce en compagnie des deux adjoints qui lui restaient. Son troisième adjoint, Eddie, un tout jeune homme au visage enfantin, était toujours étendu à l'endroit où il s'était écroulé une heure auparavant, ses organes internes devenus externes grâce à la meurtrière petite merveille qui prolongeait le bras de Miller. Gibson, l'une des rares personnalités politiques noires que comptât encore Detroit, regarda Miller ne faire pratiquement qu'une bouchée du Twinkie. Gibson se sentait la bouche atrocement sèche. Voir dégringoler des miettes de gâteau sur le plancher ne faisait que porter à son comble la pénible sensation.

- J'aimerais bien avoir du lait, grogna Miller. Hé, Corman, vous êtes toujours là ?

- Ouais, Miller. Qu'y a-t-il?

- La deuxième chose que je demande. Je veux qu'on m'apporte du lait. Du lait froid. Pigé ? Et pas du demi-écrémé. J'ai horreur de ça. Je veux du lait homogénéisé normal. Cette saleté de demi-écrémé me donne toujours l'impression de boire de la flotte.

- Pas de problème. On vous trouvera du vrai lait.

- Tertio : je veux qu'on refasse un dépouillement

du scrutin. Et quel qu'en soit le résultat, je veux qu'on me réintègre à mon poste. Et je veux un bureau plus grand. Avec un frigo. Et pas un de ces modèles riquiqui pour kitchenette. Un gros. Assez gros pour contenir une bonne réserve de lait. Et de crème glacée. Et puis je veux une nouvelle voiture. Et je veux que ce soit la municipalité qui paye pour tout ça.

La voix de Corman monta des ténèbres.

- Quel type de voiture, Miller ?

Miller se mit à réfléchir.

- Une minute, s'il vous plaît. (Il se tourna vers Gibson.) Vous vous y connaissez question voitures ?

Gibson fit non de la tête.

Miller haussa les épaules.

- Moi non plus. Jamais pu m'en payer une neuve. Toujours eu que des vieilles caisses pourries.

Il refit face à la fenêtre.

- Ça y est. J'en veux une qui ait des sièges inclinables en cuir et qui aille vraiment vite sans pratiquement rien consommer comme essence. Quelque chose de gros, qui ait de la gueule.

Corman chercha ce qui pouvait correspondre à ce profil.

- Qu'est-ce que vous diriez d'une SUX 6000 ?

- Ouais, ça ira. Mais il faudra que ce soit la municipalité qui paye mon essence et tous les réglages.

Robo s'introduisit silencieusement dans le bureau voisin. Il examina la pièce. Les cloisons avaient l'air solides mais dataient d'une redistribution des locaux dans les années 80... avec tout ce qu'on pouvait en déduire quand on connaissait les habitudes des entrepreneurs de l'époque. Maté-

riaux bon marché facturés au prix fort. Il fit tournoyer son arme et la reglissa dans l'étui. Selon toute vraisemblance, il n'allait pas avoir à s'en servir. S'approchant du mur qui séparait les deux bureaux, il passa la main sur la surface. Dehors, il entendait Corman faire de réels efforts de diplomatie.

- Pas de problème, Miller. Vous laissez sortir le maire et on y rajoute même des options. Conduite assistée, pneus à flanc blanc, jeux vidéo, chaîne laser... bref, tout ce que vous voudrez, mon vieux.

À la fenêtre du bureau voisin, Miller tendit la main pour prendre un autre Twinkie. Il ne lui en restait plus.

- Vous avez fini de vous foutre de moi, capitaine ? beugla-t-il brusquement. Les gens qui se foutent de moi, je les tue. Vous voulez voir ?

Il traversa la pièce, saisit le maire par le bras, l'obligeant à se mettre debout, puis le traîna jusqu'à la fenêtre, le poussant devant l'ouverture tandis que lui-même restait abrité derrière le montant, son Uzi maintenant prête à devenir l'instrument d'une exécution capitale.

- Personne ne me prend jamais au sérieux ! hurla-t-il d'une voix qui s'étrangla dans les aigus. Tant pis, vous allez bien finir par comprendre que je ne plaisante pas.

De l'autre côté de la cloison, Robo régla son Thermographe. L'image était à présent beaucoup plus nette. La reconstitution par ordinateur lui révélait, toute proche, la silhouette gesticulante de Miller. Dans ses moindres détails, y compris le doigt qui commençait de se replier vers la détente de l'Uzi.

- Allez, bande de lèche-cul, vous pouvez dire adieu à votre maire !

Robo ramena son bras droit en arrière et le lança contre la cloison qui explosa sous le choc. En voyant apparaître le gigantesque poing, Miller esquissa le mouvement de se retourner. Robo l'attrapa sous la gorge et le tira vers le trou. Le doigt de Miller acheva de se refermer sur la détente. Une rafale de balles décrivit un arc de cercle dans le bureau du maire. Gibson et ses adjoints plongèrent pour se mettre à couvert tandis que la giclée de plombs écornait les meubles et faisait sauter des éclats de plâtre.

La traction de Robo s'accentua. Hurlant comme un diable et décochant des coups de pied dans toutes les directions, Miller se vit transféré d'un bureau à l'autre au travers de la cloison. Comme il continuait de tirer, ses balles firent pleuvoir du plafond une averse de plâtre. À force de se débattre, il parvint à se retourner et balança le canon de son arme dans le menton du policier. Ce fut à peine si Robo sentit quelque chose.

Il posa sur le forcené un regard où se lisait plutôt de la curiosité puis referma son poing gauche et l'expédia dans le plexus solaire de l'homme. Miller se plia en deux... mais n'en resta pas là. Sous la violence du coup, l'ex-conseiller municipal décolla de terre et s'envola vers la fenêtre du bureau.

Dans une explosion de verre et d'obscénités, Miller jaillit du deuxième étage de l'Hôtel de Ville, poursuivit quelques instants sa trajectoire horizontale puis tomba vers la mort qui l'attendait en contrebas.

Robo emprunta la percée qu'il venait d'ouvrir entre les deux pièces et son regard tomba sur un Waldo Gibson qui chancelait encore, adossé au mur à proximité de son bureau. Il vérifia d'un

coup d’œil que les autres otages n’étaient pas blessés.

- Je suis content que vous soyez tous sains et saufs, déclara-t-il. Je vous prie de m’excuser pour les dégâts matériels que j’ai provoqués en appréhendant le suspect. (Puis il hocha la tête et gagna la porte.) Bonne nuit, dit-il avant de la refermer en douceur derrière lui.

Le maire Gibson fixa un moment la porte close puis son regard se déplaça vers le trou dans le mur.

- C’est ce qu’on appelle un flic coriace, dit-il en se dirigeant vers ses adjoints pour les aider à se remettre debout, faisant en chemin crisser sous ses pas les emballages de Twinkie vides qui jonchaient le sol.

En sortant de l’Hôtel de Ville, Robo regagna tranquillement sa voiture. Alors qu’il mettait le contact, son regard se porta sur la foule que contenaient à grand-peine les barrières et les deux malheureux flics assignés à ce poste. Elle était en délire, applaudissant à tout rompre et poussant des vivats. C’était lui qu’elle acclamait.

Il aurait dû s’en sentir fier et le cœur au chaud alors qu’il démarrait et s’enfonçait dans la nuit... mais il ne savait pas comment s’y prendre pour éprouver ce genre de sensation.

12

Jan Murphy rangea dans le carton les dernières affaires de son défunt mari puis s’assit sur le lit et contempla fixement le résultat de la pénible tâche dont elle venait de s’acquitter. Dix cartons

en tout. Douze années de mariage et la vie entière d'un homme dans ce qui avait jadis contenu des bouteilles d'eau minérale et des boîtes de conserve.

Elle sourit. Murphy aurait apprécié l'humour de la chose. Elle écarta l'un des cartons et quitta la chambre. Depuis la mort de son époux, elle dormait dans le salon. Elle n'aurait pu supporter de coucher seule dans ce lit où elle avait tant d'années senti sa présence à ses côtés.

Sa colère contre l'injustice de cette mort était passée. Le chagrin, le déchirement du cœur, ne s'était pas encore vraiment abattu sur elle. Elle traversait un temps d'absence, d'engourdissement. C'était surtout pour Jimmy qu'elle se faisait du souci. Il réagissait plutôt mal.

Elle ne savait comment s'y prendre. L'envelopper dans du coton, le traiter comme une porcelaine fragile et précieuse n'eût fait que rendre l'enfant plus sensible à la perte qu'il Venait de subir. Tenter de vivre avec lui au quotidien comme si de rien n'était aurait amené le garçon à penser qu'elle se fichait de ce qui était arrivé, que son papa était mort pour rien. Déchirée, elle suivait une ligne hésitante entre ces deux modes de comportement.

Elle avait pratiquement terminé d'empaqueter leurs affaires. Demain, ils allaient quitter la maison. Après-demain, ils seraient en route pour la colonie lunaire. L'Omnicon s'en était mêlée. La demande d'émigration de J an était passée en priorité : Murphy était mort en service commandé, et tout et tout. On lui avait épargné la paperasserie. Les gens derrière les bureaux lui avaient souri et lui avaient dit des choses sur un ton compréhensif.

Perdue dans ses pensées, elle remontait un couloir aux murs nus lorsque Jimmy l'appela :

- Hé, maman. Arrive un peu et vise ça !

Elle s'arrêta net, surprise. Elle n'avait pas entendu Jimmy avec un tel enthousiasme dans la voix depuis l'accident.

Courant presque, elle gagna le salon quasiment vide. Jimmy était assis en tailleur devant la télé. Il regardait les informations.

- Attends un peu, tu vas voir, dit-il, radieux.

Jan s'agenouilla près de lui. Jess Perkins, sa blonde chevelure comme plastifiée lançant des étincelles sous les spots, était assise, l'air grave, devant l'écran sur lequel apparaissait un reportage concernant un événement vieux d'une semaine. Jan resta bouche bée quand le corps du conseiller municipal Ron Miller jaillit d'une fenêtre au deuxième étage et plongea vers le sol.

- C'est chouette, hein ? fit Jimmy. Mais c'est rien à côté de la suite.

- Jimmy, tu ne crois pas que c'est un petit peu trop violent ?

- Attends.

Jess fixa la caméra, son fard à paupières exactement du même bleu que ses yeux.

- Tout a commencé il y a une semaine avec l'héroïque sauvetage du maire Gibson et de deux de ses adjoints par un policier seul dont l'identité restait un secret bien gardé.

Sur l'écran apparut le décor d'une conférence de presse. Deux cadres supérieurs de l'Omnicon, un certain M. Morton et un certain M. Johnson, encadraient un flic gigantesque, un guerrier en armure bâti comme un arrière de football.

- Hier, poursuivit Jess, l'OCP a mis un terme aux conjectures en dévoilant l'existence d'un programme expérimental de lutte contre la criminalité. Ce programme porte un nom : Robocop.

Aujourd'hui, les enfants de l'école primaire Lee lacoca ont pu rencontrer personnellement ce dont leurs parents n'ont jamais eu connaissance autrement que par les bandes dessinées... un authentique super-héros.

La salle où se déroulait la conférence de presse se dissipa pour céder la place à une cour d'école bondée où le titanesque personnage en armure se frayait un chemin au travers d'une foule de gamins surexcités et de reporters. Jan vit le large sourire que Jimmy rivait sur le géant et secoua tristement la tête. Murphy n'aurait jamais supporté un tel tapage médiatique autour de lui. Il n'avait jamais été le genre de flic à en rajouter. Il faisait son boulot. Il le faisait bien. Mais il ne s'en vantait pas. Pas plus qu'il ne s'en plaignait.

Un reporter hors d'haleine projeta un micro vers le visage casqué du titan.

- Excusez-moi, Robo. Avez-vous un message particulier à transmettre à tous les enfants qui sont chez eux à vous regarder ?

La gigantesque silhouette braqua son regard sur la caméra.

- Ne cherchez pas les ennuis, dit-elle simplement.

Les gosses hurlèrent de joie et, sur ce, une publicité pour la série de Bixby Snyder, *C'est pas mon problème !* explosa sur l'écran.

Jan n'en continua pas moins de le fixer. Dans les yeux du flic robotisé, elle avait surpris quelque chose qui la turlupinait. Quelque chose de presque humain. Quelque chose de familier.

Jimmy se coula contre elle.

- Il est génial, hein ? Encore plus fort que T.J. Lazer. Et il existe pour de vrai. Tu crois

que, sur la Lune, on continuera à nous donner des informations sur lui ?

- Oui, je suis sûre qu'on en aura, répondit-elle alors que ces yeux continuaient de se fixer droit sur elle, comme s'ils la sondaient.

Elle se reprit et balaya la pénible impression. Elle ne devait pas encore être tout à fait remise du choc de l'accident quoiqu'il se fût écoulé deux mois depuis les funérailles. L'Omnicon n'avait lésiné sur rien. Les cornemuses avaient joué *Amazing Grâce* pendant que la moitié du poste en grand uniforme venait s'incliner sur un cercueil de première classe. Un cercueil fermé. On lui avait dit que Murphy n'était pas joli joli à voir.

Elle ravala un sanglot. Jimmy la regarda d'une drôle de manière.

- Ça va, maman ? Est-ce que j'ai dit quelque chose de mal ?

- Non, lui répondit-elle avec un piètre sourire. Non. C'est simplement que cette bonne vieille maison va me manquer.

Jimmy lui passa le bras autour de la taille.

- Lui aussi me manque.

Les informations reprirent et Jimmy se remit à guetter l'apparition du dernier héros qu'il s'était trouvé. Hélas pour lui, ce ne fut pas Robo, mais Casey Wong, son sourire de crocodile bien en place, qui vint occuper l'écran et se superposer à une série d'images sur maquette décrivant le grand ensemble futuriste de Delta City.

- Toujours pas de date officielle pour le démarrage du Projet Delta City de l'OCP, annonça-t-il en se donnant un mal de chien pour ne pas avoir le ton geignard qui correspondait à sa vraie nature. Les organisations syndicales refusent de donner leur accord pour le début des travaux tant que

l’OCP ne peut garantir la sécurité personnelle des ouvriers dans le Vieux Detroit. À ce propos, Robert Morton, Vice-Président responsable du Programme Robocop, a une communication à nous faire.

L’homme mince et nerveux que l’on avait entrevu quelques instants plus tôt lors de la conférence de presse aux côtés de Robocop était à présent parfaitement détendu dans le cadre d’un somptueux bureau.

- À proprement parler, commença-t-il, je ne puis rien dire sur Delta City puisque ce projet ne concerne pas mon département. Mais à la Prospective du Maintieri de l’Ordre, nous comptons voir la criminalité disparaître du Vieux Detroit dans les quarante jours. Un nouveau personnage est apparu dans notre ville pour en modifier profondément l’aspect. Il s’appelle... Robocop.

La caméra pivota lentement sur la droite. Le super-flic était installé dans un autre fauteuil du bureau en compagnie du Vice-Président Morton. Robo planta son regard droit dans l’objectif.

- Je suis ici dans un but précis et je n’en ai pas d’autre. Ce but, c’est de rendre les rues sîires pour les honnêtes citoyens et de mettre les crapules là où elles doivent être : derrière les barreaux ou à six pieds sous terre.

- Whaou ! Sensass ! fit Jimmy alors que Wong reprenait possession de l’écran avec une histoire de menace nucléaire dans un pays dont Jan n’avait jamais entendu parler.

D’ailleurs, elle n’écouta pas un mot de ce que disait Wong. Elle pensait toujours à ces yeux. Froids et pourtant passionnés. Sans expression et pourtant déterminés. Et, sous la visière bleue,

elle avait quand même eu l'impression qu'ils étaient bleus. D'un bleu intense.

13

Morton, aux anges, regardait Robo fendre une fois de plus une foule d'écoliers enthousiastes. Johnson, lui, assistait comme d'habitude avec curiosité au spectacle de ces gosses qui tendaient la main pour serrer celle du policier. La popularité du modèle expérimental continuait de le surprendre. Le printemps à Detroit n'avait rien d'une belle saison. Même son caban de laine épaisse ne l'empêchait pas de se geler divers organes vitaux... et ces gamins bravaient le froid pour voir leur héros sans songer une seule seconde à se plaindre. Ouais, le Vieux Detroit changeait à toute vitesse.

Il regarda Morton, celui-ci aussi avait changé dans les dernières semaines. Sa coupe de cheveux sentait le grand coiffeur. Il avait renouvelé sa garde-robe... pas chez n'importe qui non plus. Il avait même changé de lunettes. Le gars grimpait manifestement l'échelle sociale quatre à quatre. Toutefois, Johnson restait dubitatif à ce propos.

Il y avait Jones à ne pas oublier.

On ne marchait pas sur les plates-bandes d'un type comme Jones en toute impunité.

Il haussa les épaules. Après tout, c'était Morton que ça regardait. Morton, qui pour l'heure exultait de voir Robo prendre son bain de foule.

- Croyez-moi, Johnson. Il ne faudra pas même un mois pour que le nom de Robocop devienne synonyme de lutte moderne contre la criminalité.

Depuis cette conférence de presse, pas moyen de laisser les téléphones raccrochés plus de trente secondes à l'OCP. Les entreprises n'ont plus qu'une idée : tout vendre avec Robo. Jouets Robo, poupées Robo, vêtements Robo, draps Robo, magazines, B.D., armes, jouets... même une émission de télé le samedi matin. Vous vous rendez compte, le fric que ça va ramener dans les caisses de la compagnie ? Non seulement il va être la plus efficace prévention du crime qui soit au monde, mais il est en passe de devenir la plus grande des superstars.

- Mouais, fit Johnson.

- C'est qu'il a une sacrée personnalité, poursuivit Morton. Enfin, peut-être pas vraiment de la personnalité. Fondamentalement, je pense que c'est un gros balourd quand il s'agit d'improviser mais il n'est pas dénué d'une certaine... comment dire... virilité à laquelle les gens semblent sensibles. Il n'est ni faible ni indécis. Il dit ce qu'il a en tête et il le dit clairement. Cette phrase qu'il a sortie aux infos : « ...derrière les barreaux ou six pieds sous terre. » Eh bien, j'ai failli pisser dans mon froc quand il a dit ça. Vous auriez vu la réaction des gens de la télé. Ils ont adoré. Les types ont trouvé que c'étaient là les paroles d'un mec qui en a vraiment dans le ventre. Et les filles ? Elles en étaient toutes choses. On les aurait crues en train d'interviewer John Wayne. Si Robo était un être humain, il ferait des ravages chez les femmes. Je vous le dis. Il a du sex-appeal.

- C'est un humain, fit remarquer Johnson.

- À moitié, rétorqua Morton. Et tant que nous contrôlerons son cerveau, on pourra aussi bien le classer dans la catégorie des agrafeuses.

- Mouais, grogna Johnson.

Robo baissa les yeux sur les petites personnes.

- Dis, Robo ? Quand je serai grand, je pourrai devenir flic comme toi ? lui demanda un gamin haut comme trois pommes avec deux dents qui manquaient sur le devant.

- Les jeunes gars courageux ne seront jamais de trop dans la police, lui répondit Robo. (Puis, remarquant sur sa gauche la brutale déception d'un visage encadré de nattes, il s'empressa d'ajouter :) Les jeunes filles non plus.

La fillette eut un sourire radieux.

Un vieil instituteur qui évoquait une momie égyptienne s'avança dans la foule.

- Bon. Maintenant, les enfants, nous ne devons pas détourner plus longtemps M. Robo de sa tâche. Il lui faut partir attraper les méchants et vous, vous devez retourner en classe.

Les gosses poussèrent un *oh !* de frustration unanime puis, à contrecœur et en traînant les pieds, s'éloignèrent vers les bâtiments de leur école. Un petit de cinq ans au visage constellé de taches de rousseur se retourna pour agiter une dernière fois la main.

- Au revoir, Robo.

Il avait une poupée à la main. Un policier miniature. Une étiquette pendait du bras gauche de la poupée. *T.J. Lazer*, y lisait-on. Robo contempla fixement le gosse qui pressait le pas pour rejoindre ses camarades.

- Jimmy? fit Robo.

Un vent glacé balayait la cour de récréation. Bientôt, l'endroit fut désert. Robo entendit Morton et Johnson l'appeler. Il continua de fixer l'endroit où s'était tenu le petit garçon.

- Jimmy? répéta-t-il.

Il n'y avait personne pour lui répondre. Où

avait-il été chercher ce nom ? S'agissait-il d'un souvenir ? Apparemment non. Rien de tel n'était mentionné dans l'une ou l'autre de ses banques de données.

- Robo ? appela de nouveau Morton. Rentrons. On se les caille ici.

Robo hocha la tête.

- J'arrive.

À pas lents, il retourna jusqu'à la camionnette de l'OCP. Deux techniciens lui en ouvrirent les portes. Il s'installa tranquillement sur la banquette du fond. Le Pr Roosevelt l'enveloppa d'un regard où se lisait la fierté d'un père.

- Vous avez de nombreux admirateurs, Robo.

Robo hocha la tête. Il ne répondit pas. Quelque chose se produisait en lui. Quelque chose qu'il ne comprenait pas.

14

Dans un couloir de la Tour Omnicon, Robert Morton marchait avec assurance, d'un pas bondissant, comme porté par les ailes du succès. À lui seul, il allait faire de l'OCP tout à la fois la coqueluche du monde des affaires et celle de la grande presse. Il répondit par un petit signe de tête aux larges sourires qu'une demi-douzaine de cadres tournaient vers lui en le voyant passer.

Bizarre la vitesse à laquelle les choses pouvaient changer. Deux mois auparavant, il n'était rien. Et de la pire manière : rien sans avoir jamais été. Puis Jones avait raté son coup. L'avait raté dans les grandes largeurs. Le souvenir fugitif du cadavre

de Kinney étalé en travers de la maquette de Delta City lui traversa l'esprit.

Et puis merde. Ce gosse n'avait jamais été qu'un crétin. De toute façon, il était mort pour une grande cause.

Un jeune cadre au visage poupin qui se nommait Walker courut derrière lui pour le rattraper.

- Hé, Bobby. Monsieur le Vice-Président. Félicitations. Vous venez au handball, mardi soir?

Morton posa sur le petit gars le sourire d'un père.

- J'aimerais bien, Bill... mais pour cette date je suis pris. J'ai deux mannequins qui doivent venir passer la soirée chez moi.

- Bigre ! Besoin de compagnie ?

- Pourquoi ? Vous connaissez un troisième mannequin susceptible de faire un saut ?

Morton s'arrêta devant une porte marquée TOILETTES DU PERSONNEL DE DIRECTION. Il Sortit de sa poche une carte magnétique dorée qu'il glissa dans la fente prévue à cet effet. La porte s'ouvrit et il pénétra dans ces locaux hautement réservés. Walker lui emboîta le pas.

À l'intérieur, Morton s'adressa un sourire satisfait en promenant un regard circulaire sur le luxueux décor. Sur plusieurs niveaux, un sol de céramique étincelante occupait une superficie presque équivalente à un bloc d'immeubles. De petits panneaux couleur d'or montraient les directions à suivre pour gagner les douches, le sauna, le gymnase, les courts de tennis... C'était là le rêve matérialisé de tout cadre engagé sur la voie ascendante.

Dans les toilettes proprement dites, il n'y avait personne, hormis quelqu'un qui occupait l'un des cabinets. Walker et Morton marchèrent de concert

vers les urinoirs et Walker reprit l'initiative de la conversation tout en ouvrant sa braguette.

- Vous êtes en train de vous faire un sacré nom dans la Prospective du Maintien de l'Ordre avec Robocop, Bobby.

Morton se contenta de hocher la tête.

- Toutefois, poursuivit Walker, je dois être franc avec vous. J'ai ouï dire que Jones en a gros sur la patate.

- Ouais, ouais, je sais, répliqua Morton en visant le fond de son urinoir. Et je sais aussi que ce type s'est bâti la réputation d'être dangereux. Mais en fin de compte, c'est de la frime. Un rideau de fumée derrière lequel il se cache. Regardons les choses en face : le requin n'a plus une seule dent. Ce type n'est qu'un branleur.

Les yeux de Walker lui sortirent des orbites. Morton marchait au bord d'un précipice.

- Parlons-nous bien du même Jones ? Dick Jones ?

Morton eut un petit sourire condescendant. Il était temps d'apprendre au jeunot quelle était la nouvelle hiérarchie occulte dans la tour.

- Walker, réfléchissez un peu. Jones est vieux. Nous sommes jeunes. L'existence est ainsi faite. C'est le mieux adapté qui survit, O.K. ? Simple darwinisme appliqué au monde de l'entreprise.

- Peut-être, mais...

- Non... Ce type a voulu pisser trop haut et ça lui est retombé sur la gueule.

Walker ne répondit pas. Son regard s'était fixé dans la glace qui lui faisait face. Derrière eux, la porte du cabinet s'était ouverte et Dick Jones en sortait pour gagner lentement les lavabos et commencer de se laver les mains. Walker ne savait plus où se mettre. Avec un contrôle sur ses muscles

digne d'un samouraï, il cessa d'uriner, referma sa braguette et se dirigea vers la porte.

- Bon sang, grommela-t-il. C'est vrai qu'il y a cette réunion à laquelle je dois assister. À plus tard.

Morton poursuivit seul la tâche qu'il s'était fixée en pénétrant dans les lieux... mais avec une nervosité toute nouvelle. Du coin de l'œil, il observa Jones qui, toujours aussi lentement, prenait une serviette en papier pour se sécher les mains puis la froissait d'un geste autoritaire, intentionnel, et la faisait disparaître dans l'orifice prévu à cet effet. Puis Jones se retourna et marcha droit sur Morton pour venir s'immobiliser derrière lui. Si près que le jeune cadre sentit sur son cou le souffle chaud de son redoutable aîné.

- Félicitations pour votre promotion, Bob, dit Jones, son nez de rapace pratiquement dans l'oreille de Morton.

- Euh... merci, Dick, répondit platement Morton.

Par l'intermédiaire de la glace, Jones riva ses yeux dans ceux de Morton. Alors que ce dernier remontait d'un geste rageur la fermeture éclair de sa braguette, Jones reprit :

- J'ai souvenir du temps où, jeune cadre dans cette compagnie, je m'ingéniais à trouver des surnoms comiques pour le Boss. Fesses en Fonte. Père La Bourde. Une fois même, il m'est arrivé de parler de lui en le traitant de trou du cul.

Morton s'esquiva jusqu'aux lavabos où, avec fureur, il entreprit de se récurer les mains. D'un pas nonchalant, Jones l'y rejoignit.

- Mais - et c'est là le point sur lequel je voudrais attirer votre attention - cela n'excluait nullement le respect. Je n'ai jamais perdu de vue la limite

à ne pas dépasser. (Morton tendit la main vers le distributeur de serviettes en papier et Jones lui saisit le poignet.) Or, cette limite, mon petit gars, vous venez de la franchir. Vous m'avez insulté, comme vous avez insulté cette compagnie avec votre odieuse créature.

Morton regarda Jones bouche bée. Jones ne criait pas. En fait, il n'avait pas même élevé la voix. C'était le ton de cette voix qui, en soi, était un cri. Non, plus qu'un cri, le hurlement suraigu d'un dément. Les yeux de Jones semblaient s'être agrandis jusqu'à la taille de deux pamplemousses.

- J'avais une commande en bonne et due forme de l'Armée pour GPR 209. Un programme d'actualisation. Des pièces de rechange pour vingt-cinq ans ! Personne ne s'est soucié de savoir si le défaut avait été réparé, s'il était au point ou non. Vous m'entendez, Bobby ? Personne.

Morton tenta d'imaginer une ruse pour se sortir de ce pétrin. Il tenta aussi de dégager son poignet de l'étreinte de Jones. Ni l'une ni l'autre de ces tentatives ne fut couronnée de succès.

- C'est-à-dire.', commença-t-il ... que le Boss jugeait important de régler au plus vite le problème du Vieux Detroit.

Jones lâcha le poignet de Morton. Sa voix retrouva un ton calme.

- Vous savez, Bobby, c'est un vieillard délicieux et ses décisions sont toujours guidées par les meilleures intentions. Mais il faut voir les choses en face. Il n'est pas éternel. Et ici, le numéro deux c'est moi, Bobby. Maintenant, je ne crois pas que ça réclame un niveau exceptionnel en maths : Lorsqu'un n'est plus là, on passe à deux.

Sur ce, et en y prenant un plaisir extrême, Jones cracha au visage de Morton.

- En fait, Bob, vous n’avez simplement pas misé sur le bon numéro. (Il sourit.) Et vous pouvez prier le bon Dieu que votre Robocop ne fasse pas le moindre faux pas. Car si ça devait arriver, soyez certain que je ne vous louperais pas, ni lui ni vous.

Et il sortit des toilettes en sifflotant.

Morton prit une serviette et s’essuya la figure. Puis il se traîna vers la porte. Les ailes du succès avaient manifestement cessé de le porter.

15

Robo était assis dans la cellule. Il avait les yeux fermés. Il était en sommeil. Juste à l’extérieur, affalés sur un banc, deux techniciens se contentaient de jeter de temps à autre un coup d’œil sur les appareils de télémesure qui contrôlaient ses systèmes.

De toute évidence, les techniciens s’ennuyaient ferme. Au début, jouer les baby-sitters pour un cyborg leur avait fait l’effet d’une tâche exaltante. Elle les sortait du labo. Mais rester jour après jour, nuit après nuit, à se tourner les pouces dans le décor miteux d’un poste de police n’était pas vraiment non plus le paradis.

- Dis, fit l’un des techniciens en remarquant un truc bizarre sur l’une des sorties. Qu’est-ce que c’est, ça ?

L’autre décocha un coup de pied dans la plus grosse console.

- Quelle merde, ce matos japonais !

Ils retournèrent à leur conversation. Dans la

cellule de garde à vue, Robo était assis. Obscurité. Palpitation bourdonnante. Calme absolu. Pas de pensées. Pas de courant. Soudain, friture. Un éblouissant trait d'électricité statique galvanisa ses sens. Une silhouette noire passa comme une flèche. Qu'est-ce que c'était ? Se rappelait-il ça ? Non. Il n'avait pas de souvenirs. Attente. Voix. Rire. *Ka-tchonk.* Qu'est-ce que c'était, ce bruit ? Un fusil que l'on armait. Se souvenait-il de ça ? Oui. Très bien. Mais d'où?

Friture. Tourbillon de lumière blanche. Vision fugitive sur une vaste salle. Formes quadrangulaires. Boîtes. Caisses. Des hommes au-dessus de lui. Autour de lui. Des fusils pointés sur son... *corps ?*

Puis un rugissement.

Et la sensation de la chair qui se déchire.

Robo s'éveilla en sursaut. Il avait la mâchoire tout endolorie d'avoir grincé des dents. Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées tandis que, sur son fauteuil, des séries de voyants revenaient à la vie dans des clignotements frénétiques. Puis il se leva sous le regard plutôt amusé des deux techniciens.

- Hé, vise un peu ça, s'esclaffa l'un d'eux. Tas de quincaille est à nouveau sur la brèche.

L'autre fronça les sourcils.

- Il ne devrait pas y être. C'est toi qui l'as mis en marche ?

Le premier technicien refusa de se laisser démonter.

- Encore un coup de ce matériel japonais. Probablement une histoire de surintensité ou quelque chose de ce genre. Y a qu'à y aller et...

Trop tard. Robo quittait déjà la cellule.

- Mais c'est dingue ! s'écria le premier techni-

cien. Il n’a matériellement pas la possibilité de faire ça.

Voyant craquer son camarade, le deuxième prit le relais de la lutte antipanique.

- Ah bon. Et tu comptes le lui expliquer ?

L’autre haussa les épaules.

- Ça va pas la tête ?

Dans la grande salle du poste, le Pr Roosevelt était fort occupé à baratiner une jeune recrue féminine de la police lorsque Robo fit son entrée.

- Certes, je suis un homme de science, mais je n’en fais pas moins de la gymnastique à raison de trois séances par semaine. (Il eut un sourire charmeur.) Et... qu’est-ce que c’est que ce bordel ?

- C’est pour moi que vous dites ça ? s’enquit sèchement la policière.

- Non. Pour LUI !

Robo traversait maintenant la salle et se dirigeait vers la sortie. Roosevelt consulta sa montre et reçut confirmation de la nette avance du cyborg sur son programme. Il se rua vers la cellule de garde à vue où les deux techniciens épluchaient les sorties d’imprimante.

- Comment ça a pu se produire ? s’étrangla Roosevelt. Qu’est-ce que c’est que cette merde ?

- Euh, répondit le premier technicien. C’est précisément la question que nous nous posions.

Robo ouvrit en grand les portes du poste de police du Vieux Detroit et les laissa se refermer en claquant derrière lui. Sur les marches, il croisa les agents Lewis et Starkweather qui escortaient un malfrat menottes aux poignets. Lewis se retourna et le regarda s’éloigner d’un pas décidé vers une Turbopie. Elle poussa le prisonnier vers Starkweather.

- Tu t’occupes de prendre sa déposition et de

lui faire signer sa garde à vue. Je te rejoins dans un petit moment.

Robo marcha droit sur l'une des voitures pie en stationnement devant le poste et en ouvrit la portière côté conducteur, ses traits crispés dans une détermination austère. Il se passait quelque chose. Quelque chose bouillonnait en lui. Quelque chose de radicalement autre. Quelque chose de bien réel. Il sentit une présence dans son dos. Il pivota sur lui-même et se retrouva les yeux rivés sur une femme agent.

- Euh... bonsoir, dit-elle. Je n'ai jamais eu l'occasion de me présenter depuis que vous êtes là. Je m'appelle Anne Lewis.

Robo fit un pas vers la femme. Lewis ne bougea pas et continua de fixer avec une certaine nervosité l'homme en armure. Robo battit des paupières. Grilles et affichages de données lui brouillaient la vue. À peine pouvait-il distinguer le visage de la policière. L'espace d'un instant, elle fut chacune des femmes qui avaient compté dans sa vie. Il battit de nouveau des paupières. Les Directives de Base s'inscrivirent dans son cerveau. Directive Un : Être au service du bien public. Directive Deux : Faire respecter la loi. Directive Trois : Protéger l'innocent. Directive Quatre : Top secret.

- Vous avez un nom ? demanda Lewis.

Il battit de nouveau des paupières. Quadrillages et directives avaient disparu. Lewis était toujours debout devant lui.

- Puis-je vous être utile de quelque manière, agent Lewis? s'enquit Robo, sans plus d'incertitude .

il n'en allait pas de même pour Lewis.

- Ben, mince ! Je... enfin, ce n'est pas vraiment

ce que je voulais dire. Je vous demandais si vous aviez un nom.

Robo la regarda. De quoi parlait-elle ? Lewis fronça les sourcils.

- Allez, Murphy. C'est bien toi là-dessous ?

Robo fit un pas en arrière, méfiant.

Murphy ?

Lewis continua de le fixer, droit dans ses yeux bleus.

- Vraiment ? Tu ne te souviens pas de moi ?

Robo se glissa au volant de la Turbopie.

- Non. Excusez-moi, maintenant. J'ai à faire. Quelque part, on est en train de commettre un acte criminel.

Il lança les moteurs et s'enfonça dans la nuit. Quelques secondes plus tard, un Pr Roosevelt au visage décomposé jaillit du poste et courut jusqu'au bord de trottoir où Lewis, abasourdie, rongée par le doute, se tenait toujours. Tyler ne tarda pas à les y rejoindre, hors d'haleine, avec une liasse de sorties d'imprimante à la main.

- Qu'est-ce que vous lui disiez, mademoiselle ?

Avant que Lewis ait pu répondre, une limousine pila devant eux dans un horrible crissement de pneus. Morton en bondit.

- Bon sang, qu'est-ce qui se passe ici ?

- Elle était en train de lui parler, l'informa Roosevelt sur le ton d'un écolier mouchardant le voisin qui l'embête.

- De quoi ? reprit Morton, s'adressant à Lewis.

- De trucs, dit-elle avec un haussement d'épaules.

- Quelle sorte de trucs? cracha Morton.

- Des trucs de flics, lui répondit Lewis avec un « tra-la-lère » implicite.

- C'est un flic, non ? rugit la voix du brigadier

Reed dans le dos de Morton. Pourquoi il n'aurait pas le droit de tailler une bavette avec un collègue ?

Le jeune cadre supérieur pivota sur lui-même et fit face au vieux flic.

- Je croyais vous avoir clairement fait comprendre que vous et vos gens n'aviez pas à vous mêler de ce projet !

- Tant que ce projet est un flic en service dans mon secteur, il sera libre de parler à qui lui plaît ! fulmina Reed.

Morton se tourna vers Tyler.

- Mais qu'est-ce qui s'est passé, nom de Dieu ?

Tyler resta les yeux rivés sur ses feuillets.

- C'est-à-dire qu'il est difficile d'avoir une certitude à cent pour cent. Vous comprenez, ce système n'a jamais été conçu pour fonctionner en Réponse Somatique Détaillée.

- C'est comme si Robo avait fait un rêve, monsieur Morton, expliqua Roosevelt.

- Trêve de conneries. (Morton se tourna de nouveau vers Lewis.) De quoi lui parliez-vous?

- Je lui ai demandé s'il avait un nom. Il n'en savait rien.

Les yeux de Morton s'écarquillèrent démesurément. Il oscilla quelques instants au bord de la crise.

- Bon. Parfait. Alors, que ce soit clair une fois pour toutes dans votre tête, ma petite demoiselle. Ce n'est pas un nom qu'il a, c'est un programme. Compris ?

Lewis haussa les épaules.

- O.K.

Pour Roosevelt, le problème n'était pas réglé.

- À mon sens, il faut le ramener au labo. Faire une révision complète de ses systèmes. Tout le bataclan, quoi.

Morton ferma les yeux. Devant lui, sa carrière, sa position sociale, près de trois millions de dollars de contrats et sa photo en couverture de *Time* étaient en train de disparaître dans le maelstrôm d'une immense cuvette de W.-C. ultramoderne.

- Le mettre sur la touche parce qu'il a fait un petit rêve ? Vous vous foutez de moi, Roosevelt ?

- Euh... fit le savant, réponse assurément peu scientifique.

Morton n'avait pas fini son numéro. Il se tourna de nouveau vers le vieux chef de poste et le fusilla du regard.

- Vous êtes dans la merde jusqu'au cou, Reed. Cette histoire restera consignée sur votre dossier. Les flics n'ont rien à voir avec ce projet. Il est top secret. Du seul ressort de l'OCP. Pas plus tard que demain matin, vous aurez sur votre bureau un blâme en bonne et due forme. C'est à vous qu'il appartient de maintenir la discipline parmi vos agents.

Question regard noir, Reed ne fut pas en reste.

- Moi, je trouve qu'elle mérite une médaille pour avoir adressé la parole à cette espèce de sac à boulons. Votre Robo a autant de personnalité qu'un... qu'un vice-président de l'Omnicon.

Le visage de Morton s'assombrit d'un coup.

- Bon. Il continue de faire ses rondes, dit-il à Roosevelt sur un ton qui ne souffrait pas de discussion. On ne change rien au programme. Je ne peux plus me permettre le moindre contre-temps. Et vous allez me faire voir tous les listings.

Morton, Tyler et Roosevelt repartirent aussi vite qu'ils étaient venus. Lewis le regarda s'engouffrer dans le poste puis haussa les épaules et tourna vers Reed un sourire confus.

- Désolée, chef. J'ai foutu la merde.

- N’y pense plus, mon petit. Ce Morton est un sacré connard. (Le vieux policier fixa la rue déserte dans la direction prise par Robo au volant de la Turbopie.) En fait, je crois que j’admire Gros Bidon d’avoir, pour une fois, suivi sa propre idée. Jamais auparavant je n’avais vu dans sa démarche une telle... détermination. Comme s’il avait eu un endroit où il était vraiment très pressé d’aller.

Lewis hocha la tête.

- Ouais, c’est ça. Mais où ?

16

Mickey Radford, dix-sept ans, voulait être astronaute; et pas seulement l’un de ces types qui faisaient la navette entre la Terre et la Lune et qui, à ses yeux, n’étaient guère plus que des espèces d’hôtesses de l’espace. Non, il voulait être astronaute pour de vrai. Il voulait piloter un vaisseau. Il avait d’ailleurs un plan pour y parvenir. S’il décrochait une place à Rockwell, l’école préparatoire pour la Norcross Academy, il pourrait se considérer comme sorti du Vieux Detroit et lancé à fond de train sur la voie de l’espace.

En revanche, s’il ratait la semaine prochaine l’examen d’entrée à Rockwell, il n’aurait plus qu’à tirer un trait sur ses projets d’avenir et à tenter de prendre avec philosophie la perspective de travailler jusqu’à la fin de ses jours dans cette station-service. Non que ce boulot fût des plus astreignants. Surtout en service de nuit. À pareille heure, la plupart des gens crevaient de trouille à

l'idée de s'aventurer dans le Vieux Detroit et Mickey faisait plus office de gardien que de pompiste. L'endroit se révélait de ce fait idéal pour étudier en toute tranquillité.

Isolé de l'extérieur par les parois vitrées de la cabine et concentré comme il l'était sur son manuel de géométrie analytique, il ne remarqua pas la motocyclette grise et maculée de boue qui pénétrait dans la station. Il fallut que le conducteur de l'engin vînt frapper au carreau pour qu'enfin Mickey levât le nez de son livre.

Encore que le motocycliste à face de rat ne l'en eût pas outre mesure distrait s'il n'avait introduit dans la fente du guichet le méchant canon d'un Mac-IO.

- Fissa, rat de bibliothèque, aboulé ton fric, ou je te fais sauter ta grosse cervelle de surdoué, ricana Emil.

Mickey resta bouche bée devant la gueule de l'arme. Seigneur, était-ce réel ? Il avait bien vu des reportages aux infos sur les attaques à main armée de stations-service mais comment imaginer qu'ici, dans l'un des coins les plus perdus de la ville, par un soir de semaine... et alors qu'il lui restait moins d'une semaine avant ses examens...

Le ricanement se fit grondement :

- Allez, boutonneux. R'mue-toi.

Mickey se dépêcha de vider le tiroir de la caisse dans le tourniquet qu'il fit pivoter vers Emil. Celui-ci regarda le petit tas d'argent. Deux cents dollars à tout casser.

- Ça ne se bouscule pas, cette nuit, expliqua Mickey.

L'arme d'Emil resta braquée sur l'adolescent tremblant.

- Maintenant, tu me fais le plein sur la Numéro Sept.

Mickey commença de pianoter sur son clavier des instructions pour la Sept tandis qu'Emil s'éloignait à reculons vers sa bécane. Sur le compteur de la pompe automatique, les chiffres retournèrent en un clin d'œil au zéro, puis un bras robot salement rouillé introduisit le pistolet dans le réservoir de la moto et, consciencieusement, se mit à le remplir. Emil ne quittait pas des yeux le gamin dans la cabine de verre.

- J'tire sacrément bien, minable, se vanta-t-il. Alors t'as pas intérêt à faire une connerie sinon, d'ici, j't'ouvre une troisième narine.

Puis, gardant le revolver braqué sur sa cible, il sortit une cigarette du paquet qui dépassait de sa poche de chemise et, de sa main libre, l'alluma.

Tout à sa jouissance de faire flipper le pompiste, Emil n'entendit pas le murmure étouffé d'une voiture qui approchait. Il se tenait dans la lumière que dispensait l'enseigne de la Shell, les lèvres déformées par un rictus de joie mauvaise.

- Hé, mec. Qu'est-ce que tu bouquines dans ta cage ?

Lentement, Mickey leva son livre, souriant comme un idiot. Emil plissa les yeux pour en lire le titre.

- T'es un étudiant ou que'qu' chose du genre, c'est ça ? Tout à parier qu'tu t'crois plus intelligent qu'les autres. Ouais, c'est ça. Un p'tit crâneur de mec honnête. Et t'imagines sans doute pouvoir être plus malin qu'une balle ?

Sur ce, il éclata d'un rire haut perché. Une espèce de trille cascadant de fofollc.

Pas à pas, une énorme paire de bottes blindées se rapprocha.

Emil tira une longue bouffée sur sa cigarette. *Crunch*. Il y avait quelqu'un derrière lui. Son torse pivota, suivi par la main qui tenait le pistolet. Robo avait déjà sorti son arme et la braquait droit sur le cœur d'Emil.

Son regard impassible plongeait vers l'avorton.

- Lâchez ça, ordonna-t-il au truand.

La mâchoire d'Emil se mit à trembler. C'était le flic mécanique de la téloche. Sa cigarette lui échappa des lèvres. Ses yeux commencèrent de courir en tous sens. Il devait exister un moyen de s'en sortir. Robo continuait de fixer l'homme. Il y avait dans ce visage quelque chose. Dans les yeux aussi. Et dans la façon de tenir le pistolet. Il écarta ces pensées.

- Mort ou vif. De toute façon, je vous embarque.

Emil blêmit. Ce n'était pas la première fois qu'il entendait ces mots. Et il se rappelait où et quand il les avait entendus. Il plissa les yeux et tenta de percer l'ombre dans les profondeurs du casque de Robocop.

Puis il secoua la tête d'un bord à l'autre comme s'il récupérait après un crochet du gauche.

- Vous ? C'est pas vrai. Vous ?

La panique le submergea et il lâcha une bordée de balles qui ricochèrent sur l'armure de Robo et fusèrent dans toutes les directions. Puis une deuxième fois, Emil pressa la détente de son Mac-10, expédiant un nouveau torrent de plombs sur le gigantesque flic. Cette fois, les balles rebondirent droit vers lui et il plongea derrière la rangée de pompes pour se mettre à couvert. Trois de ces dernières furent proprement déchiquetées puis, dans une vibration prolongée de corde pin-

cée, un tuyau explosa, projetant vers le sol une gerbe d'essence.

Dans la cabine, Mickey ramassa son livre et ses notes puis entreprit de mettre au plus vite la plus grande distance entre lui et la station.

- *Hé,* m'sieur, cria-t-il à Robo alors qu'il franchissait la porte. Vous feriez mieux de vous tailler !

L'essence jaillissait maintenant dru des pompes transformées en passoires. Emil progressait à reculons sans cesser de tirer, poursuivant un double but : s'éloigner de Robo et se rapprocher de sa moto. La plupart de ses balles n'atteignaient que les pompes restantes, faisant successivement paraître dans l'air de nouvelles et gracieuses courbes liquides.

- Merde, finit-il par conclure en voyant un ruisseau d'essence former un lac de retenue en amont de son pied puis submerger l'obstacle.

Robo, lui, surveillait tout à la fois l'essence et le truand. Il se mit en Commande de Visée.

Derrière les pompes fracassées, il vit Emil sauter sur son engin et peser sur le kick. Le moteur rugit. La bécane partit comme un boulet de canon et parcourut environ un mètre cinquante avant que sa roue avant ne rencontrât un petit affluent de carburant répandu. Emil hurla tandis que la moto se couchait dans un dérapage parfaitement incontrôlé. Emil sentit sa jambe de pantalon s'imprégner d'essence et, les yeux écarquillés d'horreur, il s'aperçut que sa glissade l'entraînait vers... la cigarette allumée qu'il avait laissée tomber quelques minutes auparavant.

La braise incandescente était à quarante-cinq centimètres du pied de Robo.

La bécane continuait de glisser vers elle.

Un ruisseau d’essence dévalait dans la même direction.

Dans un effort herculéen, Emil frappa violemment le sol du talon. Une douleur déchirante lui remonta jusque dans le mollet mais la moto se redressa. Par miracle, elle trouva sous sa roue motrice un îlot d’asphalte sec et bondit en avant. S’accrochant à son désir de vivre, Emil réussit à manœuvrer la bécane jusqu’en dehors de la redoutable inondation.

Robo, remarquant la cigarette, l’écrasa d’un pied ferme juste avant qu’un torrent d’essence ne vînt submerger sa botte. Il resta là, debout, silencieux. Une seconde s’écoula. Il comprit alors que son pied avait atteint la braise une seconde virgule trois trop tard.

L’air autour de lui s’enflamma dans une terrible déflagration.

Chaque mare de carburant devint un brasier rugissant d’où jaillissaient dans un assourdissant fracas des globes de feu qui montaient jusqu’à trente mètres de hauteur.

- Adieu, poulet ! gloussa Emil.

Puis les trilles de son rire efféminé se dégradèrent en hoquets de terreur lorsqu’il aperçut la gigantesque langue de feu qui s’étirait en travers de l’asphalte luisant et progressait droit sur lui. Il poussa les gaz à fond et parvint à se maintenir à trois mètres en avant de l’horizontal mur de flammes lancé à ses trousses.

Au cœur de l’enfer, une silhouette à l’armure noircie se tourna pour suivre des yeux la sauvage accélération d’Emil et se régla de nouveau en Commande de Visée. Puis, lentement, avec d’infinies précautions, Robo marcha hors du brasier dont il garda une aura d’épaisse et noire fumée.

Son regard en perça l'écran et ses vecteurs se bloquèrent sur le fugitif.

Levant un bras qui continuait de flamber, Robo pressa la détente de son Auto-9.

Emil sentit une atroce douleur lui déchirer la base du coude et, baissant les yeux sur son bras, en vit la peau exploser pour s'orner d'une plaie grosse comme un pamplemousse. Il perdit le contrôle de son engin et, l'instant suivant, percuta violemment le macadam.

Alors que sa blessure au bras sonnait l'alerte générale dans tous ses centres algiques, Emil vit le ciel nocturne éclairé soudain comme en plein jour par une nouvelle extension de l'incendie. Contre cet éclat quasi insoutenable, une ombre démesurée se découpa, penchée sur lui, celle d'une créature qui paraissait tout droit sortie de l'Hadès. Son regard épouvanté se riva sur les deux mains d'acier encore fumantes qui descendaient vers son cou. Elles le saisirent par les revers de la chemise et, lentement, le hissèrent. Il sentit le relâchement brutal de ses sphincters et, au bord des larmes, se dit que cette nuit n'était décidément pas son jour.

Ses yeux remontèrent le long d'une paire de jambes noircies par les flammes, passèrent devant un torse carbonisé, puis se retrouvèrent plongés dans d'autres yeux, dans l'inhumain regard de Robocop.

Ce regard passa sur sa fonction d'Archivage Signalétique. Robo ne savait pas pourquoi, mais cet homme avait pour lui de l'importance. Il tenait à l'enregistrer dans ses banques mémorielles en vue d'une restitution ultérieure pour traitement. Emil connut alors un temps de vertige. Il se mit à voler, comme un oiseau, tandis que Robo,

consciencieusement, présentait devant ses yeux photographiques la tête du truand dans toutes les positions traditionnelles. Face. Profil droit. Profil gauche.

- T'obstine pas, mec, gloussa Emil, tout étourdi. T'es mort. T'es qu'un cauchemar.

Sous les pieds de Robo, le sol se mit à trembler tandis que les citernes souterraines de la station explosaient dans un rugissement terrible. Emil, dont les pieds avaient repris contact avec la terre mais dont les yeux restaient fixés sur le revenant, vit alors derrière cette masse monstrueuse quelque chose d'encore plus gigantesque : un poing de feu qui montait très haut dans le ciel comme s'il voulait frapper les étoiles et qui, au passage, ne rata pas le sigle de la Shell. Une cascade d'étincelles jaillit de l'enseigne lumineuse et sa première lettre se volatilisa dans la nuit.

Le monstrueux flic, noir comme un diable, dominait Emil de toute sa hauteur et, derrière lui, dans le ciel, un néon crachait en lettres spasmodiques : HELL. ENFER.

Emil salua cette vision d'un horrible rictus.

- Qui êtes-vous ? demanda Robo.

Emil haussa les épaules puis éclata de rire.

Robo prit conscience que le nabot ne lui était plus d'aucune utilité. Il le lâcha et, toujours constellé de particules incandescentes, retourna vers la Turbopie. Il ne se donna pas la peine de transmettre un rapport par radio, se doutant qu'à l'heure présente la moitié du quartier savait que quelque chose d'anormal s'était produit à la station-service locale.

Il s'installa au volant et mit le contact. Il venait de trouver un indice pour résoudre un mystère dont la teneur lui échappait. Toutefois, quelque

chose en lui le poussait à creuser plus avant pour découvrir... quoi? Il n'en avait pas la moindre idée. Il ne faisait que sentir quelque chose derrière tout ça.

Sa tête s'inclina d'une drôle de manière.

Sentir quelque chose ?

17

Robo fit irruption dans la grande salle du poste de police du Vieux Detroit tel un cauchemar vomi par l'enfer. Son armure était noircie. Son corps continuait par endroits de se consumer et il en émanait un puissant relent d'essence. Sur sa lancée, il passa devant les flics éberlués, devant les prévenus effarés, pour consentir enfin à marquer une pause au bas de l'estrade d'un brigadier Reed plus que vaguement intrigué.

- Les archives ? demanda-t-il.

- Salle des Ordinateurs, répondit Reed avec un bon sourire. Deuxième couloir sur votre gauche.

- Merci, brigadier, fit Robo qui reprit son pas de charge dans la direction indiquée.

- Pendant que vous serez près des vestiaires, ajouta Reed, profitez-en pour prendre une douche. Si ça ne risque pas trop de vous rouiller, bien sûr.

Au bout du couloir, Robo repéra les portes vitrées de la Salle des Ordinateurs. Il les franchit. Une demi-douzaine d'opérateurs de saisie, tous binoclards et vêtus d'une chemisette blanche, interrompirent leurs activités lorsque le titanesque agent carbonisé pénétra dans la pièce.

En quelques enjambées, l'apparition vint se planter, menaçante, devant le responsable du Fichier Informatique. Pratiquement recroquevillé derrière son bureau, Cecil leva les yeux sur le visage casqué du géant.

- P-p-puis-je vous être utile, monsieur?

- Non, répondit Robo en écrasant le petit homme sous un regard aussi noir que son armure.

Puis ce regard se porta un mètre cinquante au-delà de l'employé tremblant sur le terminal du fichier. Il esquissa le mouvement de contourner le bureau pour s'approcher de la machine. En dépit de sa terreur, Cecil se leva d'un bond.

- Qu-que désirez-vous savoir au juste?

Écartant l'obstacle bégayant d'un revers du poignet, Robo poursuivit son chemin.

- Les personnes étrangères au service n'ont pas le droit d'aller là ! s'époumona Cecil. Je vous en prie, monsieur ! Je vous en prie !

Ses protestations s'étranglèrent dans sa gorge lorsqu'il vit Robo lever un énorme poing d'acier. Le cyborg se tourna et fit face au terminal, le poing dressé à hauteur de son visage. *Tchik.* Une lame de métal apparut, jaillie de ses jointures. Cecil battit en retraite vers son bureau alors que Robo baissait le poing et insérait la lame - un connecteur en fait - dans le port d'accès du terminal. Toute son attention se porta sur l'écran.

Le terminal commença d'y présenter une à une les centaines de photos anthropométriques du fichier central. Robo laissa le défilement se poursuivre et, se concentrant, se mit lui-même en mode Restitution. La vidéo qu'il avait prise d'Emil en train de se tortiller devant son œil-caméra repassa dans son champ de vision. Il en figea l'image sur un plan de face et réclama de son

propre ordinateur le traitement graphique de la photo. Ceci fait, il autorisa l'effacement de l'enregistrement vidéo.

Combinant alors son regard externe sur l'écran du terminal et la vision interne qui provenait de son cerveau informatisé, il superposa le portrait d'Emil fourni par ce dernier au flot de visages que débitait le terminal. Le défilement s'interrompit soudain. Les deux systèmes connectés venaient de relever une concordance parfaite entre l'image recomposée du malfrat de la station-service et une vieille photo anthropométrique. Robo requit du terminal la fiche correspondante. Emil DeLorean. Tentative de meurtre. Cambriolage. Incendie volontaire. Attaque à main armée. Viol. Sabotage. Vol de voitures qualifié.

Complices connus.

En un rien de temps, Robo eut successivement sous les yeux les fiches de Joe Nelson, de Dougey Harris, de Chan Oland, de Leon Klingensmith, de Clarence Boddicker...

Il s'attarda sur l'interminable liste de condamnations de Boddicker. Sortie sur imprimante, elle aurait pour le moins occupé trois feuillets, en interlignage minimum. En fin d'énumération...

Suspect MEURTRE : Agent PoL Det. AJ. MURPHY. Code d'Accès Dossier : XJ05183.

Robo se remit en code Restitution. Le visage de l'agent Anne Lewis apparut dans son cerveau. Elle le regardait en fronçant les sourcils. « Allez, Murphy. C'est bien toi là-dessous? »

Il laissa s'effacer l'image et reporta son attention sur le terminal pour y demander le dossier XJ05183.

La photo d'un flic apparut sur l'écran. Jeune. Dans les trente-cinq ans. Des pommettes saillan-

tes. Des yeux bleu acier au regard intense. Une bouche volontaire aux lèvres minces. Un beau visage dans le genre taillé à coups de serpe.

Très peu de renseignements accompagnaient la photo.

MURPHY, Alex James. Mort en service commandé. 3128, Primrose Lane. Pol. Det. 1 D# 8788 (DÉCÉDÉ) TOP SECRET.

Robo se concentra sur l'écran. Un visage. Des mots. Rien que de très sommaire.

(DÉCÉDÉ.)

Ce terme était comme une pointe de feu qui lui vrillait le cerveau.

Il se déconnecta du terminal et quitta la Salle des Ordinateurs. Dans le couloir, il rencontra Tyler et Roosevelt.

- Euh, Robo ? fit ce dernier. C'est le brigadier Reed qui m'a dit que vous étiez là. Vous savez que ce n'est pas encore l'heure de prendre votre service ?

Robo passa son chemin sans répondre, regagna la grande salle et la traversa en direction de la porte qui donnait sur la rue. Roosevelt et Tyler lui filaient le train.

- Euh, Robo ? Vous devriez vous mettre quelque temps au repos.

Il sortit du poste.

Du haut de son estrade, Reed assistait au martyre des deux hommes de science en train de voir leur projet tourner en eau de boudin. Il gloussa dans sa barbe. Que voulez-vous, être un sac de boulons ne l'empêche pas d'en avoir. Il y a un petit détail que vous allez devoir apprendre vite fait, messieurs les trouducs à grosse tête, c'est qu'un flic est un flic, quel que soit le bois dont il est fait.

Et qu’un flic ne se laisse emmerder par personne.

Dehors, Robo arracha la Turbopie du rebord du trottoir dans un horrible crissement de pneus et la lança dans les rues du Vieux Detroit.

Quelque chose le poussait. Quelque chose auquel il n’était pas en mesure de se soustraire. Un mot tournoyait dans sa tête en lettres ardentes.

(DÉCÉDÉ.)

« L'homme... un être en quête d'un sens. »

PLATON (427 ? - 347 av. J.-C.)

18

Le soleil matinal se reflétait sur le capot de la Turbopie, projetant sur le pare-brise un petit arc-en-ciel de chatoyantes nuances. Au volant, Robo contemplait fixement sans les voir les tortueuses artères de la grande ville. Il était à présent sorti du Vieux Detroit et filait à grande vitesse vers la banlieue.

Il vivait quelque chose au plus profond de lui. Un sentiment de perte qui n'excluait pas celui d'un gain. Il voulait quelque chose. Il en avait besoin. Et il lui était simplement impossible de définir ce dont il s'agissait. Tout se passait à peu près comme s'il était guidé par une force supérieure, par un programme qui n'eût pas encore émergé au niveau de sa conscience.

Il ralentit son véhicule à l'approche d'une plaque où se lisait le nom de Primrose Lane et lui fit remonter une interminable rangée de maisons préfabriquées. Chacune ne se différenciait de ses voisines que par son état général et la couleur de son crépi.

Il finit par se garer devant l'une d'elles, beige clair et portant la marque des ans. Le 3128 Primrose Lane. Avec lenteur, il descendit de voiture et s'approcha de la clôture. Un petit carré de hautes herbes précédait la maison, vestige d'une pelouse qui en un temps, il le sentait, avait été soigneusement entretenue. Un panneau À VENDRE y était planté sans aucun souci de l'esthétique. Il poussa la barrière dont la peinture blanche partait en écailles.

Une humide rafale de vent printanier fit bruire le seul arbre dont s'ornât le jardinet. Le ciel s'assombrit. Le soleil se cacha. L'air se chargea d'une senteur d'orage. Dans les lointains, le tonnerre commença de gronder.

Robo s'avança jusqu'à la porte et en tourna le bouton. Elle n'était pas fermée. Il la poussa d'un geste hésitant qui, toutefois, lui donna l'impression d'être familier.

Son regard fouilla la pénombre. La demeure n'était pas très grande mais intelligemment conçue. On y remarquait, encastrée dans les cloisons, une gamme complète d'appareils ménagers. C'était là un bel exemple de ces pavillons construits à l'usage des classes moyennes et bénéficiant de tout le confort électronique. Ça vous donnait une vague envie de ne plus dormir dans une cellule de garde à vue.

Robo resta perplexe devant cette dernière pensée. Qu'est-ce que c'était ? De l'humour ? Il sentit comme une contraction des muscles aux coins de ses lèvres. Jamais auparavant rien d'humoristique ne lui avait traversé l'esprit. Il allait devoir essayer ça plus souvent.

Il pénétra plus avant dans la maison. Au troisième pas qu'il fit, celle-ci se remplit de lumière

et d’une musique de fond. Surpris, il se retourna et remarqua, disposé dans le mur près de l’entrée, un module Intercom avec moniteur, téléphone et clavier. L’écran s’éclaira dans un clignotement et le visage luisant de sueur d’un homme d’âge mûr crispé dans un sourire commercial s’y inscrivit. Puis le sigle du Réseau Interspatial vint se superposer quelques instants à ce visage et, lorsqu’il s’effaça, Robo put voir le vendeur réajuster son nœud papillon.

- Bienvenue, cher client, fit le rabatteur de l’Interspa, entamant son baratin pré-enregistré. Et pourquoi ne pas faire un tour dans votre nouvelle demeure ?

Robo fronça les sourcils et s’éloigna dans la direction opposée. Peine perdue. La voix était partout. Robo entra dans le salon et, sur-le-champ, le moniteur qui s’y trouvait prit le relais.

- Tout comme le village dans lequel elle s’intégre, cette maison a été construite par Z.M. Bâtiments dans le but de favoriser l’épanouissement de la vie de famille. Située à proximité des écoles et des centres commerciaux, cette communauté tournée vers l’avenir s’honore d’un coefficient de croissance de...

La voix s’estompa dans le fond sonore tandis que Robo fixait la pièce vide. Quelque chose clochait dans sa vision; il avait comme un brouillard devant les yeux. Il dut tendre la main pour s’appuyer au mur lorsque, devant lui, miroitèrent des images fantômes. Le salon se remplit de meubles. Un petit garçon à peine distinct était assis en tailleur devant un poste de télévision qui braillait à tue-tête. Ce petit garçon. Cet enfant. Robo était sûr de l’avoir déjà vu quelque part. Il riva son regard sur l’apparition. Au-delà, sur l’écran

fantôme, un policier outrageusement maquillé déchiquetait un méchant sous ses balles. Puis il fit tournoyer ses revolvers autour de son doigt et les reglissa chacun dans son étui.

Le gosse se tourna et regarda Robo.

- C'est chouette, hein, papa?

Robo sentit monter en lui une bouffée de... Il n'arrivait pas à identifier ce que c'était. Il voulut rire mais il ne savait comment s'y prendre. Les larmes lui étaient pareillement étrangères. Le petit garçon fantôme attendait une réponse. Puis, sans le moindre signe avant-coureur, il ramena son attention sur l'écran et, tranquillement, le décor illusoire retourna au néant dont il avait surgi. Robo se retrouva debout, adossé au mur d'une pièce parfaitement vide.

Perplexe, il passa dans la cuisine abandonnée.

- C'est toi, chéri ? s'y entendit-il accueillir par une voix de femme.

41 leva les yeux et vit se dessiner un nouveau décor fantôme. Le poste Intercom de la pièce commença d'éructer :

- Et croyez-moi, peu importe qui est aux fourneaux chez vous, car ce Combiné Cordon-Bleu transforme en jeu d'enfant les plus complexes réalisations culinaires.

Robo se retint pour ne pas flanquer son poing dans l'écran et faire taire une fois pour toutes l'insupportable boniment. Puis son regard se posa sur la table. Un mirage de couverts disposés sur des sets autour de plats fumants s'y matérialisa. Ses yeux se déplacèrent vers le four à micro-ondes. Une très jolie femme était là, une tasse de café à la main.

- Une dose de carburant supplémentaire avant d'y aller, flic de mon cœur ? dit-elle avec un grand sourire.

Robo lutta contre le cri d’angoisse qui montait en lui. Qu’était-il en train de ressentir ? Quelle était cette chose qu’on lui avait cachée ? Le cri qui lui gonflait la poitrine à lui en faire mal pouvait être n’importe quoi, sauf une réaction technologiquement provoquée. C’était quelque chose d’obscur. Quelque chose de primitif. Quelque chose d’*authentique*.

Sous le choc de cette dernière hallucination, il chancela jusqu’au comptoir séparant la pièce du living. Ses yeux tombèrent sur la tasse à déjeuner qui s’y trouvait posée. L’objet avait-il une existence réelle, solide... ou n’était-il que le produit de son cerveau déréglé ? Il tendit vers la tasse une main d’acier noirci des plus hésitantes. Puis il la prit entre deux doigts et la souleva. Elle portait une inscription à demi effacée : « Mari de Classe Internationale ».

Broyé par un chagrin dont il ne connaissait toujours pas la cause, il reposa la tasse un peu trop violemment. L’anse lui resta dans la main.

Il s’engagea dans le couloir qui menait à la chambre. Un moniteur aussitôt s’y alluma. L’omniprésent camelot lui décocha un nouveau sourire-dentifrice puis démarra sur les chapeaux de roues :

- Pas d’argent comptant ? Aucune importance. Avec notre financement total Super-Budget, c’est votre aptitude à en gagner qui constitue votre garantie hypothécaire. Nous gérons vos revenus pour que vous puissiez librement gérer votre vie.

- Va te faire foutre, grogna Robo en poussant la porte de la chambre.

Une grisâtre lumière d’orage s’y déversait par les fenêtres, donnant à Robo le sentiment que, par une belle journée de soleil, cette pièce devait avoir été très belle. Surtout avant qu’on eût

dépouillé scs murs des quatre grandes glaces qui l'avaient fait paraître plus grande qu'elle n'était.

Le vendeur était à présent dans le coin supérieur droit et débitait son boniment au grand galop.

- Ah ! la grande chambre. Un espace fonctionnel sans être pour autant dépourvu de charme et d'élégance.

Robo vit apparaître un lit de 140. Une commode. Des fleurs sur un guéridon. La femme de la cuisine traversa la pièce, vêtue maintenant d'un peignoir.

- Je vais devoir faire quelques achats. Jimmy n'a plus rien de correct à se mettre pour aller à l'école, dit-elle, et sa voix suscita des échos dans l'esprit de Robo. Les Webster organisent une petite fête et ils voudraient nous y voir.

Elle se tourna vers lui et sourit. Seigneur, qu'elle avait un beau sourire ! Et ces yeux !

- Tu sais, reprit-elle, tu es drôlement sexy dans cette chemise.

Elle ôta son peignoir et passa dans la salle de bains. Robo l'y suivit et la regarda entrer sous la douche. Elle se mit à fredonner un petit air de rien du tout, légèrement faux même. Il en fut toutefois bouleversé comme par une symphonie.

Il se retourna et se vit dans la glace au-dessus du lavabo. Qu'était-il en fait ? Il vit les yeux de son reflet rivés sur lui sous la visière. C'étaient ceux d'un homme. Des yeux réels. Il leva une main d'acier noirci. Mais ça ? Qu'est-ce que c'était? Du métal... froid, insensible.

Quelle sorte de créature aberrante était-il ? De chair et de sang... mais aussi d'acier? Ça n'avait pas l'air normal. Ça n'avait pas l'air naturel. Ça n'avait pas l'air... bien.

Près du miroir, l'inévitable moniteur s'alluma.

- Alors ? Où en êtes-vous de vos réflexions ? Pourquoi ne pas me faire une offre ? Je suis prêt à la considérer.

- Tiens, considère ça, gronda Robo en expédiant son poing d'acier dans l'écran.

Une gerbe d'étincelles jaillit des entrailles de l'intercom et le fond sonore qui avait accompagné la visite se transforma en borborygmes qui bientôt cessèrent. L'éclairage diminua puis toutes les lampes s'éteignirent.

Il retraversa la maison des mirages en direction de l'entrée. Des vagues de sons déferlaient dans sa tête. Un air un peu faux fredonné par la femme. La télé en train de brailler. L'enfant qui riait. Le sifflement crachotant de la cafetière électrique. Un téléphone. Un baiser. Un soupir.

Il franchit la porte et se retrouva sur le perron les yeux levés vers un ciel en colère. La pluie commençait à s'abattre par rafales. Le tonnerre emplissait d'un grondement sourd l'intervalle entre ses détonations fracassantes. Pratiquement coup sur coup, des éclairs déchiraient le manteau gris-bleu des nuages. Robo émit la théorie que ses circuits en étaient affectés : voilà que ses hallucinations le reprenaient.

Un éclair. Le visage du petit Emil dans la station-service. Un autre. Joe apparut. Un autre. Maintenant c'était Chan. Un autre. Leon. Encore un autre. Clarence Boddicker. Robo leva ses bras en croix devant lui pour se protéger du vent chargé de pluie et des spectres hurleurs qui dansaient sur fond de ciel plombé. Soudain, ce fut une croix dans un cimetière qui s'offrit à son regard. Il entendit des pleurs. Il plissa les yeux pour lire ce qui était gravé sur le socle de la croix.

À NOTRE ÉPOUX ET PÈRE BIEN-AIMÉ.
ALEX MURPHY. R.I.P.

- Que voulez-vous de moi ? murmura-t-il dans les tourbillons de la pluie.

Il perçut l'écho affaibli de lointains sanglots. La femme et le petit garçon. Les fantômes.

Un son rauque s'échappa de sa gorge, un cri d'animal blessé. Il se rua vers sa voiture.

Il s'assit au volant et se mit à trembler. Et, quand la crise fut passée, il trembla encore quelque temps.

19

Robert Morton, jeune cadre dont le grand avenir avait maintenant dépassé le stade d'une simple promesse, laissait l'orage printanier se déchaîner derrière les fenêtres de son appartement de très grand standing. Qu'il n'eût pas cessé de pleuvoir de toute la journée n'avait à coup sûr pas le moindre effet sur son moral qui, une fois pour toutes, restait au beau fixe. Rythmant des épaules et des hanches la samba qui passait en fond sonore, il dériva vers le canapé jouxtant sa table basse au plateau de verre sur pieds chromés. Son regard s'attarda un instant sur le balcon où Tawny, un mannequin d'une blondeur exquise, semblait poser pour lui dans le vent qui soulevait sa longue chevelure en gracieuses volutes.

Il eut un petit rire. La vie était belle. Non. La vie était un pied super-dément.

Il se laissa choir sur le canapé aux côtés de Chandra, l'exotique beauté qui faisait équipe avec

Tawny, et porta la cuillère de coke à sa narine. Sniff. Flash. Bonjour la planète.

- Vice-président, gloussa Chandra. Il y a un petit quelque chose dans la manière dont ça sonne... Oui, vraiment ça me branche.

Elle se fit une ligne. Morton la regarda dans les yeux et vit ceux-ci basculer insensiblement en arrière. Jackpot.

Il rechargea sa cuillère à coke et reprit son pas de samba jusqu'au balcon.

- Orage de printemps, dit-il. J'adore la pluie. Un peu de neige pour changer ?

Tawny acquiesça d'un hochement de tête, son bleu regard miroitant dans la lumière crue des éclairs qui déchiraient le ciel autour d'eux.

- C'est le genre de choses que j'aime.

Morton leva la minuscule cuillère jusqu'aux narines de la fille. Un filet de cocaïne s'en échappa et vint saupoudrer de blanc l'échancrure de son décolleté. Morton sourit.

- Et ça, qü'en penses-tu ? (Il se pencha sur la blonde pour enfouir sa langue dans le sillon de l'ample poitrine.) Ce genre de choses, tu aimes aussi ?

Le rire de Chandra l'interrompit. Il se retourna et vit le mannequin à la chevelure aile-de-corbeau debout derrière lui, les lèvres froncées dans une moue boudeuse.

- Garde-m'en un peu, Bob.

Il éclata de rire et fit claquer sa langue.

- J'en ai largement pour vous deux.

Le carillon de l'entrée fit tinter ses notes cristallines. Le regard de Morton se porta par-delà le décor high-tech de la pièce.

- Ce doit être le champagne.

Toujours sur le rythme sautillant de la samba,

il gagna la porte et l’ouvrit avec emphase. Son sourire s’évapora lorsqu’il se découvrit nez à nez avec la gueule d’un revolver.

- Rentre, ordonna une voix dans le couloir derrière la main qui tenait l’arme.

Morton, chancelant, recula dans la pièce. Toujours braqué sur son visage, le revolver l’y suivit, puis un bras entier, puis finalement l’ensemble du tueur. Côté balcon, Chandra et Tawny rentrèrent aussi, mais de façon plus furtive. L’homme remarqua leur présence mais ne regarda pas vraiment dans leur direction.

- O.K., les putes. Caltez vite fait!

Chandra et Tawny ne se le firent pas répéter. Elles ramassèrent leurs affaires et s’empressèrent de quitter les lieux. En sortant, Tawny adressa toutefois un unique et dernier regard au Morton pétrifié qui se tenait en retrait du seuil.

- Tchao, Bobby. À 1’occasion, tu me passes un coup de fil, d’accord?

Morton s’abstint de répondre. Le tueur claqua la porte derrière les filles.

- Recule encore, prodige !

Morton tenta de rassembler dans son attitude tous les détails qui, à ses yeux, étaient la marque d’un caractère viril.

- Quoi que vous me vouliez, ne croyez pas vous en tirer comme ça. Savez-vous bien qui je suis ?

En guise de réponse, l’homme ricana et lui expédia coup sur coup quatre balles dans les jambes. Le jeune vice-président s’effondra en hurlant. Le sang jaillit sur l’épaisse moquette blanche et, en dépit de la douleur, de la terreur et de la totale incompréhension qui le submergeaient, Morton pensa d’abord au prix exorbitant

qu'on allait lui réclamer pour faire disparaître ces taches. Merde. À ce compte-là, il ne lui restait plus qu'à la changer.

Puis son regard croisa les yeux froids du tueur.

- Je n'arrive pas à le croire, gémit-il.

- C'est pourtant vrai, répliqua l'autre.

Morton commença de se traîner à quatre pattes, tournant en rond comme un cochon dans sa bauge. Le tueur l'enjamba et sortit un téléviseur miniaturisé qu'il alla poser sur la table basse.

- Ramène-toi par ici, connard. J'ai quelque chose à te montrer.

Morton gagna péniblement la table tandis que le gangster, avec une extrême désinvolture et dans ce qui aurait pu passer pour un reniflement de mépris, s'offrait un peu de coke puis s'allumait une cigarette. Rendu humble par la souffrance, Morton se mit à genoux devant l'homme.

- Je vous en supplie... je vous donnerai ce que vous voulez, n'importe quoi... mais ne me tuez pas...

L'autre désigna le watchman du bout de son arme.

- Regarde. Ça commence.

Morton, bouche bée, fixa le visage de Dick Jones qui venait d'apparaître sur le minuscule écran.

- Rebonjour, Bobby-boy ! (Jones sourit.) Dick Jones à l'antenne pour une émission hors série spécialement conçue à votre intention. Quel effet ça fait d'être un jeune cadre à qui l'on dédie un show télévisé ? On se sent important, non ?

» Je parie que vous êtes à genoux, à l'heure qu'il est. Sans doute en train de mendier qu'on vous laisse la vie sauve. Touchant, n'est-ce pas ? (Il eut un petit rire puis reprit :) J'irais même

jusqu'à parier que vous avez perdu tout votre culot. Je me trompe, Bobby ?

Morton avait toujours les yeux rivés sur l'écran. Jones était fou. Il n'y avait pas d'autre explication. Un tremblement commença d'agiter ses jambes. À cet instant, sidéré, il vit son chat siamois traverser la pièce pour venir se frotter aux jambes du tueur. Ce dernier se baissa et gratta l'animal derrière les oreilles. Le chat se mit à ronronner. Morton était écœuré. Sale traître. Non seulement il se faisait tirer dessus par un assassin professionnel mais voilà qu'en plus son chat se mettait à faire des mamours au type.

Jones continuait de discourir avec un joyeux entrain.

- Vous savez ce qui me fend le cœur dans tout ça, Bobby... ce qui constitue l'aspect réellement tragique de l'histoire ? C'est que nous aurions pu être amis. Marcher la main dans la main. Être les Batman et Robin de l'OCP. Mais vous n'avez pas voulu prendre la voie convenable vers la réussite. Vous avez préféré me marcher sur la tête. Ça fait mal, Bobby.

Le tueur porta la main à l'intérieur de son gilet pare-balles et en sortit une grenade qu'il posa sur la table en en faisant distinctement tinter le verre.

Morton riva sur l'objet meurtrier des yeux exorbités puis commença de psalmodier un mantra de pure terreur :

- Non, non, non, non, non...

- Mais la vie suit son cours, dit Jones avec philosophie. L'histoire n'est pas nouvelle : on s'est toujours battu pour l'amour et pour la gloire. N'est-ce pas, Bobby ? Toutefois, ça aide d'y penser comme à un jeu. Un grand jeu. Or, qui dit jeu

dit un gagnant et un perdant. Ce soir, Bob, c'est vous qui perdez.

Le tueur écrasa sa cigarette, se leva puis se pencha sur la grenade pour en tirer la goupille. Avec l'énergie du désespoir, cette fois, Morton reprit sa progression vers la table. Il allait l'atteindre lorsque, avec un petit rire étouffé, l'homme de Jones lui décocha un violent coup de pied dans le creux des reins. Morton poussa un hurlement et bascula loin de son objectif.

Clarence Boddicker, alors, éclata franchement de rire, puis il donna un second coup de pied à Morton.

- Pour faire bonne mesure, précisa-t-il d'une voix tranquille avant de s'éloigner vers la porte.

Morton se remit à quatre pattes et, de nouveau, se traîna vers la table. Boddicker le laissa faire. Il n'avait pas une chance de s'en tirer. Le tueur avait déjà un pied dans le couloir lorsqu'il parut hésiter.

- Minou-minou-minou, fit-il.

Le siamois de Morton trottina jusqu'à la porte et sortit de l'appartement.

- Qu'il est gentil, ce minet, dit Boddicker.

Il jeta un coup d'œil à l'intérieur avant de claquer la porte. Morton y tendait une main tremblante vers la grenade. Clarence se baissa et prit le chat au creux de son bras.

- Si nous allions casser la croûte, toi et moi ? lui chuchota-t-il.

L'animal se remit à ronronner.

D'un pas nonchalant, Boddicker se dirigea vers l'escalier d'incendie en fredonnant *This could be the start of something big.*

Il s'engagea sur les marches. Derrière lui, une porte d'appartement se vit arrachée de ses gonds

par le puissant poing de flammes, de débris et de fumée qui jaillit dans le couloir.

20

Une pluie fine tombait sur les rues du Vieux Detroit. Reflétée sur l'asphalte luisant, la clarté des lampadaires donnait à ce carrefour un air presque propret. Silencieux au volant de sa Turbopie garée le long du trottoir, Robo observait le ballet furtif des maquereaux, des putains et des dealers qui peuplaient le quartier chaud.

Il n'était pas réapparu au poste de toute la journée. Au stade où en étaient les choses, se disait-il, la nécessité ne s'en faisait plus sentir. Si Roosevelt et Tyler avaient eu l'intention de le contraindre à rentrer, ils auraient déjà pour le moins tenté de le faire à cette heure. Seulement voilà : il était leur projet pilote. Et l'arracher aux rues du Vieux Detroit n'eût pas manqué d'avoir un déplorable effet publicitaire. Comme si une bonne idée de l'OCP avait mal tourné.

Il leva sa main d'acier et serra le poing. La broche de connexion jaillit de ses jointures. Il l'inséra dans le port d'accès au fichier informatique dont était équipée la voiture. Puis il se concentra et fournit à l'ordinateur les noms de Leon Klingensmith, Joe Nelson, Chan Oland et Clarence Boddicker. La machine ronronna puis son imprimante cracha plusieurs copies de leur casier judiciaire ainsi que trois 20 X 25 choisies parmi les plus récentes.

Robo descendit de voiture, n'emportant que les

photos. Il interpella quelques souteneurs et quelques prostituées pour les leur montrer. En substance, la réponse fut toujours la même.

- Faut m'croire, mec, jamais vu ces types.

- Balpeau, mon chou. Leur tronche ne m'dit rien.

- Mouais... Inconnus au bataillon... pour mézigue en tout cas.

Robo décida de porter plus loin son enquête, géant à demi carbonisé qui remonta la rue d'un pas coléreux. Passant devant une venelle, il y repéra une bande de jeunes délinquants en train de déshabiller une voiture. Il comprit qu'il s'agissait d'un véhicule volé, ce qui ne lui fit ni chaud ni froid. Toutefois, il dégaina son arme et la braqua sur les loubards.

- Plus personne ne bouge, ordonna-t-il, et sa voix résonna dans toute la ruelle.

Les gosses se retournèrent et, tout de suite, le reconnurent.

- Taillons-nous, chuchota l'un d'eux dont les traits disparaissaient presque sous l'acné.

- Tu déconnes ? répliqua son voisin. C'est Robocop. Si tu t'tailles, lui y t'taille en deux.

- Alors, on est faits, dit l'autre tandis que Robo pénétrait dans la ruelle, enveloppant d'un regard dur les jeunes voyous qui lâchèrent les divers accessoires et pièces de véhicule dont ils étaient chargés.

- Tous contre le mur, mains sur la tête, jambes écartées.

Les adolescents s'exécutèrent. Robo jeta un coup d'œil sur le travail qu'ils venaient d'abandonner.

- Je présume que vous n'étiez pas en train de faire des heures supplémentaires pour un garage, dit-il en guise de commentaire.

Les gosses firent non de la tête.

- Parfait. Je vois que nous nous comprenons. Cela dit, je ne suis pas là pour vous flanquer au trou avec une inculpation pour trafic de marchandises volées mais pour obtenir des renseignements. L'un d'entre vous a-t-il déjà vu l'un de ces types ?

Il remonta la brochette de jeunes gangsters, s'arrêtant derrière chacun pour lui coller sous le nez les trois 20 x 25. Les neuf premiers bafouillèrent un « non, m'sieu » avant même que leur regard n'entrât en contact avec les photos. Le dixième, toutefois, hésita un instant avant de secouer la tête.

Robo planta son genou dans le dos du gosse qui se laissa glisser jusqu'au sol pour échapper à l'insupportable pression.

- C'est vrai. J'ies ai jamais vus.

Le regard du petit voyou avait paru s'attarder sur le visage de Chan et cela n'avait pas échappé à Robo.

- Jamais ? (Il lui remit sous les yeux la photo de l'Asiatique.) C'est sûr ?

- Ouais. Tout c'qu'y a d'plus sûr. Y en a pas un que j'connaisse.

Robo le ramassa par le col de sa veste et le souleva au-dessus de sa tête. Le gosse gigota désespérément, suspendu à la main d'acier.

- Lâche-moi, mec. Tu m'prives abusivement d'mes droits.

Robo le plaqua violemment contre le mur et l'y maintint.

- Je peux te priver de bien plus, lui dit-il en haussant les épaules.

- Mais puisque j'te dis que j'connais pas c'gars.

- En ce cas, pourquoi ne pas te croire ? fit

Robo. Maintenant, je vais te montrer que j'ai vraiment des poings d'acier.

Le tenant toujours à bout de bras au-dessus de sa tête, il transporta le voyou jusqu'à l'épave à demi démembrée. Puis il posa les trois photos sur le capot de la voiture et sa main désormais libre s'abattit sur celle-ci. Elle en transperça la carrosserie aussi aisément que si c'eût été du carton et non du métal. Ensuite, il ramena le gosse au mur et lui cloua de nouveau le dos sur la surface de brique.

- Imagine un peu ce qu'une main pareille peut faire au cou de quelqu'un, lui susurra-t-il.

Le jeune malfrat secoua la tête.

- Ah, ouais, ça y est... ça m'revient. C'type s'appelle Chan. Chan Oland.

Robo sourit.

- Évidemment, je n'ose espérer que tu saches où je pourrais le trouver.

Or, non seulement l'adolescent se rappelait très bien l'endroit où Chan avait ses habitudes, mais il se révéla d'une érudition remarquable quant aux diverses activités criminelles auxquelles s'adonnait l'Asiatique ces derniers temps... y compris le meurtre de policiers.

Robo remercia le garçon, ramassa ses photos et commença à rebrousser chemin vers sa Turbopie. Avant de quitter la ruelle, il se retourna vers la petite bande de jeunes délinquants terrifiés.

- Ne vous inquiétez pas, leur lança-t-il, rassurant. Cela restera un secret entre nous.

Chan Oland se fumait un pétard dans l'entrée du magasin désaffecté. Il était de garde mais savait que nul imprévu n'était à craindre. Les flics du quartier n'étaient pas au courant de ce qui se passait ici et le voisinage était bien trop soumis pour aller le leur raconter.

Ce magasin avait jadis abrité un supermarché. Il était à présent la plus importante raffinerie de drogue de la ville. Les vitrines avaient été blanchies à la chaux et une chaîne de fabrication et de conditionnement, équipée de tapis roulants et de tout l'attirail de laboratoire nécessaire, occupait l'espace où, en un temps, on avait poussé des caddies de gondole en gondole. Une demi-douzaine de « chimistes », le visage protégé par un masque, travaillaient sous des néons d'un jaune pisseux à broyer, tamiser et mettre en flacons la cocaïne. Chan alla entrouvrir les portes du magasin pour jeter un coup d'œil sur la rue : elle était déserte.

Il hocha la tête à l'intention des deux gardes qui, fusil sur le coude, arpentaient la passerelle de surveillance dans les hauteurs de l'ancien libre-service. C'était le signe convenu pour dire que tout allait bien.

Puis il prit une inspiration profonde, s'emplissant les narines de toute la poussière de coke en suspension.

Non loin, Clarence Boddicker se promenait en compagnie de Sal Luccione, le maître des lieux. Sal était flanqué de deux gardes du corps appartenant à l'espèce néo-simienne. Clarence, quant à lui, traînait Leon et Joe dans son sillage. Entre Clarence et Sal, le désaccord était à son comble. Chan, en fait, ne prêtait guère attention à cette joute verbale. Sal était un minable. Clarence pouvait s'en bouffer trois comme lui au petit déjeuner pour peu qu'il s'en donnât la peine. Le genre de gommeux qui soignait son look de truand. Pantalons trop courts. Chaussettes blanches. Fine moustache. Et le front toujours en sueur, à part ça. Le plus dur étant de savoir si c'était la joie ou

l'angoisse qui le faisait transpirer. Pour couronner le tout, il n'arrêtait pas de cligner des yeux.

- Je me contrefiche de c'que tu es disposé ou non à payer, Clarence, s'étranglait Sal. Dans cette ville, c'est moi qui fixe les prix.

Clarence ôta ses lunettes de soleil et sourit au larmoyant magnat de la cocaïne.

- Écoute, Salvador. Peut-être n'es-tu pas au courant? Je suis le caïd du Vieux Detroit. Tu veux un emplacement sur mon marché ? Alors tu vas avoir à me consentir une remise proportionnelle au volume des affaires brassées.

Les conceptions de Clarence en matière d'économie n'intéressaient pas Sal.

- J'tiens à poser clairement les choses, Boddicker. Tu as descendu un paquet d'flics. Parfait. Tout le monde a besoin d'se défouler de temps à autre. La rumeur t'attribue de solides relations dans le monde des affaires. Là-dessus non plus, rien à redire. Un type se doit d'avoir des amis.

» Mais précisément - et c'est là ton gros point faible, camarade - ici, tu n'as pas d'amis. En fait, tu n'as même que des ennemis. Tu flanques les boules à tout l'monde. Y a un tas d'gens qui s'raient contents d'voir un mec comme moi t'foutre hors du circuit.

Clarence sourit au minable. Le genre de sourire qu'une mère supérieure peut décocher à une petite morveuse de novice.

- Dans le Vieux Detroit, tout le deal passe par moi, Salvador.

- On m'appelle Sal.

- Et moi, je t'appelle connard de Rital, dit Clarence sans changer de ton. Au niveau de la rue, je peux tenir les robinets fermés assez long-

temps pour te renvoyer définitivement à ton ancien bizness dans l'huile d'olive.

Sal vira au rouge foncé. Il se tourna vers l'un des frères King-Kong.

- Frankie ! hurla-t-il. Descends-moi c't enculé.

Frankie hocha la tête et sortit de sa poche un 357 Magnum. Chan surgit de derrière un tapis roulant et colla le canon de son fusil préalablement armé sous le menton de Sal. Frankie se figea net. Tous les raffineurs de coke l'imitèrent et se transformèrent en spectateurs de l'affrontement. Chan sourit à Frankie. Frankie regarda Sal bouche bée. Sal, les yeux écarquillés, louchait sur l'arme dont le canon lui pressait la pomme d'Adam.

Clarence tapota la joue de Sal.

- Sal, sois gentil. Il y a les Tigres qui jouent ce soir et je n'ai jamais raté un seul de leurs matchs. Alors il faudrait que nous parvenions à une solution dans les... mettons, cinq minutes.

Sal ravala sa salive.

- Bien sûr, Clarence. Je pense que nous allons pouvoir nous mettre d'accord sur un prix raisonnable.

Chan tenait toujours son fusil d'une main ferme à bout portant sur la gorge de Sal et tournait le dos à l'entrée. Il ne vit pas les massives doubles portes de métal se bomber vers l'intérieur. Comme tout le monde, en revanche, il entendit le bruit retentissant avec lequel elles s'arrachaient de leurs gonds. Les truands et leurs hommes pivotèrent sur eux-mêmes avec un parfait ensemble pour découvrir Robo qui braquait sur eux son A-9.

- Salut, les gars, fit-il.

Le fusil de Chan quitta Sal pour se tourner vers l'intrus. Frankie acheva le mouvement de

son Magnum en changeant de cible. Toute la main-d'œuvre de l'atelier se précipita sur ses armes automatiques, un arsenal qui allait des Uzi aux HK 91 d'Heckler et Koch et dont chaque élément était à même de faire sauter à cent mètres les portières d'une voiture filant à grande vitesse. Sur la passerelle, les deux gardes armèrent leur fusil et le pointèrent sur l'entrée.

Robo n'en fut pas le moins du monde impressionné.

- Suivez-moi sans discuter et ça évitera la casse.

Les truands échangèrent des regards ahuris. Robo commença de repérer leurs positions respectives tout en basculant ses systèmes en Mode de Combat. Sa vision au grand angle embrassa l'ensemble de l'atelier et CIBLES : 15... COUPS : 9 (CHARGEUR PLEIN) s'afficha en surimpression sur la scène.

Les malfrats retrouvèrent leur sang-froid et Leon fut le premier à passer aux actes. Il leva son fusil.

- Va te faire voir, tas de ferraille.

Son doigt pressa la détente et la détonation qui suivit en suscita plusieurs douzaines d'autres. Chacun de ceux qui avaient une arme en main ouvrit le feu sur Robocop. Clarence plongea au sol et roula jusque sous une table dès les premiers instants de la fusillade. Robo ne recula pas d'un pouce. Balles et chevrotines ricochèrent sur son armure, parfaitement inefficaces. Lorsqu'un projectile de 347 monta vers son visage, il se contenta de lever un massif avant-bras pour le dévier. Sous cette averse de plomb, il resta d'un calme olympien et ce fut posément que son A-9 tira deux balles dans le tas, réduisant d'autant le personnel de Sal.

Avec un beuglement prolongé, Chan pompait

sans répit sur la détente de son fusil. Robo inclina la tête vers lui et sourit. Son énorme automatique cracha une balle qui disparut dans le front de l'Asiatique dont, tout de suite après, la calotte crânienne explosa. Vomissant des flots de sang et des fragments de matière semi-solide, le tueur s'effondra dans les bras d'un Sal dont rien ne semblait plus pouvoir interrompre les cris perçants.

Leon courut se mettre à couvert alors que Frankie s'évertuait à décharger son Magnum sur le gigantesque flic en grinçant des dents. Une balle de Robo mit fin à cet agaçant symptôme de nervosité en les lui fracassant avant de ressortir au niveau de l'occiput. L'autre gorille de Sal eut droit à la sienne... dans le bras. Il lâcha son arme et, braillant comme un putois, courut se mettre à couvert, se retrouvant en fait sous le feu roulant des « chimistes » encore en état de résister.

Joe jeta un rapide coup d'œil sur le cadavre de Chan puis, saisissant à deux mains son 45, en tira les six coups sur le titan de métal. Robo sourit avant d'expédier une balle dans la main droite de son agresseur qui hurla tandis que deux de ses doigts se volatilisaient. Le revolver aussi disparut, emporté par la violence de l'impact.

Leon bondit alors de derrière un tapis roulant chargé de flacons de cocaïne et sauva la vie de Joe en l'entraînant hors de l'ex-magasin par une issue de secours. Deux laborantins qui se tenaient côte à côte furent touchés par une seule et même balle. Ils s'effondrèrent, mortellement blessés, sur un tas de poudre blanche.

Une alarme se déclencha. Dans le vacarme assourdissant de la sonnerie, les hommes de Sal commencèrent à battre en retraite. Robo, lui,

n’avait toujours pas bougé de l’entrée. Il se bascula en Mode de Visée. L’affichage réapparut, CIBLES : 10, 9, 8... COUPS RESTANTS : 2... (RECHARGEZ). Il tira les deux balles qui lui restaient, CIBLES : 7, 6... COUPS RESTANTS : 0... (CHARGEUR VIDE).

Il décida qu’il était grand temps d’investir la place et, à pas de géant, s’avança dans la tourmente des projectiles qui sifflaient, dans les tourbillons de cocaïne soulevée. Le voyant s’éloigner de l’entrée, Sal tenta une percée dans cette direction. Robo l’intercepta sans peine. Son bras gauche se tendit et sa main d’acier se referma sur le cou du gros trafiquant de drogue. Puis il se renversa en arrière comme un athlète olympique et, dans un style très pur de lancer du javelot, précipita l’homme hurlant tête la première dans les rangs déjà fort clairsemés de ses acolytes.

Ensuite, tranquillement, il éjecta de son arme le chargeur vide pour le remplacer par un plein.

Les survivants de l’usine à coke s’étaient tassés derrière un comptoir garni de flacons du susdit produit. Une fois de plus, ils ouvrirent le feu sur Robo.

Celui-ci retourna en Mode de Combat. Posément, il dégomma deux « chimistes ». COUPS RESTANTS : 7 s’afficha dans son champ de vision. Puis il remarqua les plumets de cocaïne qui explosaient autour de ses pieds. Son regard se porta vers les hauteurs de la salle. Sur la passerelle, deux gardes déchargeaient leur fusil sur lui. Des vecteurs se dessinèrent devant ses yeux, suggérant les meilleures trajectoires de tir.

Robo tira une première balle, puis fit demi-tour et en tira une seconde. Presque aussitôt, il vit l’un des gardes s’écraser mort à cinquante centimètres de lui, la poitrine ornée d’une belle tache

rouge vif. Son camarade, en revanche, se faisait attendre. Blessé à l'œil, il avait commencé par tomber normalement de la passerelle mais son pied s'était coincé dans une planche disjointe si bien qu'il restait accroché la tête en bas, quatre ou cinq mètres au-dessus du sol, à se vider de son sang comme un lapin qu'on s'apprête à écorcher.

Robo le regardait tourner avec lenteur lorsqu'il sentit un mouvement sur sa droite. Il pivota sur lui-même et braqua son A-9 sur ce qui avait bougé : Clarence Boddicker. Boddicker sourit et, avec une vivacité remarquable pour un simple humain, sortit une grenade de son gilet pare-balles et en tira la goupille.

Robo garda son arme pointée sur l'estomac de Clarence. Celui-ci continua de sourire, sentant qu'il avait l'avantage?

- T'emballe pas, quincaille, sinon je te transforme cette salle en frigo de boucherie.

Robo riva son regard dans celui de Boddicker et Clarence vit qu'il n'y avait pas la moindre trace de peur dans les yeux du flic. Toutefois, l'espace d'une fraction de seconde, il eut l'impression d'avoir devant lui le plus minable policier que la terre eût jamais porté. Bouche bée, il fixa Robo, puis la gueule du A-9. Robo serra les dents et fit un pas vers Clarence.

Boddicker fit une tentative pour ricaner.

- Je ne plaisante pas, mec. Recule.

Robo eut comme un petit sourire. Dans un geste coulé, sa main libre monta, saisit Clarence au passage par les testicules puis, poursuivant son mouvement circulaire, emporta l'homme dans les hauteurs et ne s'ouvrit qu'après avoir atteint son point culminant. Clarence continua sur cette lan-

cée. Alors que la courbe commençait de s'infléchir, il lâcha la grenade. Puis il traversa l'une des vitrines chaulées de l'ancien supermarché dans une explosion de verre brisé.

Une deuxième vitrine vola en éclats sous l'impact de la grenade qui rejoignait son propriétaire à l'extérieur du labo clandestin.

Robo fit virevolter son pistolet à la manière de T.J. Lazer avant de le reglisser dans son étui puis, à son tour, il sortit de l'atelier saccagé, broyant sous ses bottes les vestiges des deux vitrines. Dehors, il trouva Clarence, en sang mais sans blessure grave, étendu sur un tas d'ordures.

Boddicker posa sur Robo un regard plein d'arrogance.

- Écoute, flic en fer-blanc, je vais nous épargner à toi comme à moi de perdre un temps précieux. Si tu me mets en taule, je serai dehors dans les cinq minutes qui suivront. Je suis en cheville avec les mecs de l'Omni... Hé, ça va pas la tête !

Robo, qui n'était pas vraiment d'humeur à converser, venait de ramasser Clarence et le soulevait au-dessus de sa tête avec l'intention évidente de le précipiter dans l'une des vitrines encore intactes.

Ce qu'il fit, et Clarence se retrouva dans l'atelier entre les corps déchiquetés de deux individus ayant jadis appartenu à la main-d'œuvre hautement qualifiée de Sal. Son regard monta vers le plafond et il sentit quelque chose de tiède et de poisseux qui tombait goutte à goutte sur son grand front. Au-dessus de lui, le cadavre du garde continuait de tourner gracieusement sur lui-même, suspendu par un pied.

Une gigantesque silhouette s'interposa entre lui

et cette vision sinistre. Robo se pencha sur Clarence et murmura :

- Clarence Boddicker, vous êtes en état d'arrestation. (Des menottes se refermèrent en claquant sur les poignets ensanglantés du truand.) Vous êtes en droit de ne pas répondre aux questions qui vous sont posées. Vous êtes en droit de vous faire assister par un avocat.

Boddicker éclata de rire.

- Tu n'as pas compris, tête en chrome, je connais le type pour lequel tu bosses. On est copain-copain. Moi, je ne cherche qu'à te faciliter les choses, à t'éviter des ennuis.

Robo le souleva de terre par les menottes et le remit sur ses pieds, lui arrachant un cri.

- Toutes vos paroles peuvent être et seront retenues comme charges contre vous devant un tribunal.

Robo riva sur le tueur un regard noir. Ses yeux se plissèrent alors qu'il se réglait en Mode d'Archivage. Clarence, lui, regardait le géant avec des yeux ronds.

- Allez, mec. Je fais ça pour toi. C'est pour Dick Jones que je travaille. Tu sais, le gros bonnet de l'OCP ? Tu n'as qu'à l'appeler si tu veux vérifier, j'ai sa carte. Fais gaffe, grande poubelle. Jones est le numéro deux à l'Omnicon.

Le regard de Robo parut se fixer au travers de l'homme. En surimpression sur le visage de Clarence, l'ordinateur aligna ses caractères lumineux : ANALYSE STRESS VOCAL : PROBABILITÉ VÉRITÉ : 93%.

Robo garda le silence en traînant Boddicker hors du labo pour regagner la Turbopie. Son cerveau marchait à cent à l'heure. Rien de tout ça n'avait le moindre sens... pas encore.

Le gangster, qui entre-temps avait perdu sa belle assurance, se mit à brailler lorsque Robo le poussa dans la voiture.

- Mais tu ne piges toujours pas, connard ? C’est l’Omnicon qui commande les flics. Et tu es un flic.

Robo s’installa au volant.

- Ouais, je suis un flic. Et un bon flic.

Il mit le contact et démarra sur les chapeaux de roues.

- Bordel, grogna Clarence. Tu es en train de te fourrer le doigt dans un de ces engrenages, gros tas de ferraille !

Robo hocha la tête. Ça n’était pas impossible. Mais s’il le fallait, il trouverait bien un moyen d’arrêter la machine, quitte à la péter.

21

Du haut de son estrade, le brigadier Reed fusillait du regard Starkweather et Ramierez.

- Vous êtes complètement dingues ou quoi ?

Assise à son bureau derrière les deux flics contestataires, Lewis observait le déroulement des choses. Le ton montait. Les nerfs étaient à cran. Ce n’était pas vraiment la joie dans le poste de police du Vieux Detroit.

- Ça ne me plaît pas plus qu’à vous, chef, dit Starkweather. Seulement, écoutez...

La main de Reed claqua sur le bureau.

- C’est vous qui allez m’écouter, triple crétin. Voilà que vous me parlez d’arrêter les rondes dans l’un des secteurs les plus importants de Detroit ! Sans flics, je ne donne pas trois jours à cette ville pour se retrouver à feu et à sang.

Ramierez intervint. Il parla sans hausser le ton, d'une voix calme et ferme :

- C'est en tant que délégué du personnel que je m'adresse à vous, chef. Le syndicat tient à ce que vous soyez mis au courant : la grève a été votée hier soir.

Reed leva les yeux. Toute la salle était maintenant pleine de flics et on continuait à en voir sortir à pas lents du couloir menant au vestiaire. Robo en fixa un dans les yeux. L'homme s'absorba dans la contemplation de ses chaussures. Le regard du brigadier se posa tour à tour sur chacun des agents présents dans la salle. Pas un ne le lui rendit.

- Il suffit de mettre le nez dehors pour se faire descendre, chef, reprit Starkweather. Depuis qu'Omnicon a pris en main le service, c'est comme si on jouait les cibles dans un stand de tir. Réduction des effectifs. Communications déplorables. Médivacs qui se pointent avec en moyenne une demi-heure de retard. On est des cadavres en sursis dès qu'on quitte le poste.

Reed contempla ses jointures. Il n'avait rien à répondre à ce que disait Starkweather. Dans la police, le taux de mortalité ne cessait de grimper en proportion inverse du moral. D'un bout à l'autre du Vieux Detroit, la chasse au flic battait son plein. Et l'OCP n'avait pas l'air de faire grand-chose pour protéger cette espèce en voie de disparition.

Une longue seconde, la salle entière resta plongée dans le silence. Celui-ci fut rompu par la fracassante ouverture des portes à l'entrée. Robo s'y encadra puis, traînant derrière lui un Boddicker en sale état, marcha jusqu'au bureau de Reed contre le bois duquel il jeta violemment son prisonnier.

- Bouclez-le, dit-il. C’est un tueur de flics.

Puis il leur tourna le dos et ressortit du poste. Lewis se précipita derrière lui et atteignit la porte juste à temps pour voir la Turbopie quitter le bord du trottoir. Elle secoua la tête, perplexe, et reporta son attention sur l’homme en sang debout au pied de l’estrade. Tous les flics présents dans la pièce contemplaient Boddicker avec un mélange de crainte et de colère. Clarence promena sur eux un regard noir.

- Qu’est-ce qu’il y a ? Vous voulez ma photo ? Vous feriez mieux de me passer en vitesse le numéro que je vous ai demandé. Je n’ai pas l’intention de moisir cent sept ans dans ce boui-boui.

Au volant de la Turbopie, Robo laissait derrière lui les rues du Vieux Detroit pour aborder la partie moderne de la ville. Sur les souples courbes d’asphalte et de métal des rampes d’accès, il superposa son mode Restitution et revit encore et encore Clarence lui annoncer, le visage éclairé par une expression triomphante : « C’est pour Dick Jones que je travaille. Tu sais, le gros bonnet de l’OCP ! Tu n’as qu’à l’appeler si tu veux vérifier, j’ai sa carte. Fais gaffe, grande poubelle. Jones est le numéro deux à l’Omnicon. »

Avec la voix de Clarence tel un écho prisonnier dans son crâne, les traits du tueur réapparaissant devant ses yeux comme sur une bande fermée, Robo écrasa la pédale de l’accélérateur.

Dans la Tour OCP, Jones n’arrêtait pas de tourner autour de son bureau en crachant ses réponses dans le téléphone.

- Oui. Oui. Oui. Je comprends. Bien sûr que je connais les termes de notre accord, mais vous me décevez. Vous me décevez sérieusement. Je

tiens à ce que vous vous en souveniez. Maintenant, c’est vous qui m’êtes redevable.

Il raccrocha violemment et se laissa choir dans son imposant fauteuil directorial. Ses doigts soigneusement manucurés se mirent à tambouriner distraitement sur le plateau du bureau.

- Merde, grommela-t-il. Cette histoire commence à tourner au Grand Guignol.

Il ouvrit un tiroir et en sortit une petite ordi-carte. Il l’alluma et observa le petit point rouge qui se rapprochait en clignotant de la tour.

C’était Robocop. Jones soupira. Encore une soirée qui ne s’annonçait pas de tout repos.

- Ah, tu veux jouer au super-flic, fit Jones sur un ton rêveur. D’accord. Nous allons jouer. Mais c’est moi qui fixe les règles.

Au pied du gratte-ciel, la Turbopie s’immobilisa dans un dérapage contrôlé. Robo en jaillit, claqua la portière et marcha droit sur la grande entrée. Une fois franchies les hautes portes de verre, il se fraya un chemin vers l’ascenseur au travers d’une foule de cadres manifestement épuisés par leur journée de travail.

Il se planta devant la cage de l’ascenseur et poussa le bouton d’appel. Au bout d’une minute, la cabine de verre apparut, bondée d’employés et de dactylos. Ils en sortirent en contournant avec des regards inquiets le géant noirci qui s’avança ensuite pour prendre leur place. Son doigt s’abattit sur le bouton carré correspondant au troisième étage et faillit passer au travers de la paroi vitrée.

Au 112e étage, l’ascenseur s’arrêta et Robo en sortit pour longer un couloir désert et s’immobiliser enfin devant une porte dont la plaque indiquait : DICK JONES, PRÉSIDENT-DIRECTEUR. DIVISION

PROSPECTIVE DU MAINTIEN DE L'ORDRE. Sans hésitation, il ouvrit la porte.

Le secrétariat était désert et plongé dans l'ombre mais, d'un côté, il y avait un filet de lumière sous une porte revêtue de la mention PRIVÉ.

Il l'ouvrit avec autant de détermination que la précédente.

La pièce était baignée dans la seule clarté de la lampe posée sur le bureau. Derrière celui-ci, installé dans son fauteuil, Dick Jones regardait les lumières de la ville, loin en contrebas. Il avait un verre à la main.

- Entrez, je vous prie, dit-il en souriant. Vous savez, je ne reçois jamais personne sans rendez-vous. Mais, dans votre cas, j'accepte de faire une exception.

Robo s'avança dans la pièce, la main à proximité des menottes passées dans sa ceinture.

- Vous êtes en état d'arrestation, déclara-t-il sur un ton monocorde.

- Ah bon, fit Jones, feignant la surprise. Et de quoi suis-je inculpé ?

- De complicité avec un criminel notoire.

- Dieu du ciel ! s'écria Jones. Il semble que je sois dans les ennuis jusqu'au cou. Ma foi, tant pis. Je crois qu'il ne vous reste plus qu'à m'emmener, monsieur l'agent.

Robo voulut prendre les menottes. La panique s'empara de lui. Quelque chose clochait dans son fonctionnement. Il avait beau tenter de rapprocher ses doigts de sa ceinture, ceux-ci refusaient de bouger. Sa main, son bras entier ne lui obéissaient plus, restaient bloqués dans la dernière position qu'il leur avait donnée.

Il secoua la tête, incrédule... entendit le petit rire de Jones... puis sentit ses paupières battre.

Les Directives de Base lui apparurent, suspendues devant ses yeux. Directive Un : Être au service du bien public. Directive Deux : Faire respecter la loi. Directive Trois : Protéger l'innocent. Directive Quatre : (TOP SECRET).

Puis les mots Directive Quatre se mirent à clignoter furieusement dans son cerveau. Une vertigineuse série de grilles et de codes d'accès commença à défiler d'un bord à l'autre de son champ de vision. Directive Quatre : PRODUIT OCP ID #943054-SC.

D'autres codes d'accès flamboyèrent dans son esprit. Bientôt, la quatrième directive s'inscrivit en clair :

DIRECTIVE QUATRE : UN PRODUIT OCP NE PEUT AGIR À L'ENCONTRE DES INTÉRÊTS DE L'OCP— UN PRODUIT OCP NE PEUT AGIR À L'ENCONTRE D'UN HAUT RESPONSABLE DE L'OCP— UN PRODUIT OCP NE PEUT AGIR À L'ENCONTRE DES INTÉRÊTS DE L'OCP—

Robo sentit ses genoux fléchir. Ses sensations se brouillèrent. Ses bras se firent tout mous. Il lutta pour ne pas perdre l'équilibre. Vain effort à plus ou moins long terme. Il se vidait peu à peu de toute énergie, de tout contrôle sur lui-même.

- Eh bien, monsieur l'agent, que vous arrive-t-il ? demanda Jones avec une infinie douceur dans la voix.

Robo, toujours debout, regarda la pièce tournoyer autour de lui. Jones porta le verre à ses lèvres et but une gorgée.

- Je vais vous dire ce qui vous arrive, mon gars, reprit-il. Le simple effet d'une police d'assurance qui se nomme Directive Quatre et qui constitue ma modeste contribution à votre profil psychologique. Toute tentative pour procéder à l'arrestation d'un haut responsable de l'OCP déclenche l'extinction générale des circuits.

Dans le cerveau de Robo, la Directive Quatre continua d'exercer ses ravages alors que, un par un, les systèmes se mettaient en panne. Une avalanche d'alarmes lumineuses déferla devant ses yeux. Des données traversèrent en sifflant ses mémoires dans un désordre indescriptible. Il sentit ses genoux qui dérivaient lentement vers le sol. Sa vision s'obscurcit. La panne gagnait ses lentilles. La pièce se fissurait en un quadrillage de lignes horizontales et verticales. Jones se leva de derrière son bureau et vint écraser sous son regard l'androïde frissonnant.

- Qu'est-ce que tu t'imaginais, triple andouille ? Que tu étais un flic ordinaire ? Un policier comme tant d'autres? Non, tu es l'un de nos produits. Tu nous appartiens... piles comprises. On ne peut quand même pas permettre à nos produits de se retourner contre nous, tu n'es pas de mon avis ?

Faisant appel aux dernières traces de volonté qui subsistaient dans sa carcasse, Robo tâtonna le long de sa cuisse à la recherche de son arme, pareil à quelque soldat rentrant ivre mort de sa permission. Il réussit à la sortir de l'étui mais il perdit alors l'usage de ses doigts et elle lui échappa.

Jones contemplait la scène avec un évident plaisir.

- Ah, je vois qu'il te reste encore quelques traces d'ardeur combative. Mouais. Peut-être est-ce le moment de te présenter à l'un de mes meilleurs amis.

Il retourna vers son bureau et enfonça quatre touches de la console. Une vive lumière se répandit dans la pièce et, derrière Jones, un pan de la cloison s'effaça. La monstrueuse silhouette de GPR 209 s'encadrait dans l'ouverture. La

machine de combat ploya ses deux bras en position de tir. Jones lui tapota le genou.

- Voilà, dit-il à Robo. C'est lui mon copain. Et il n'aime pas les inconnus.

GPR s'ébranla en direction de Robo et Jones s'assit sur le bord de son bureau.

- J'ai dû éliminer Bob Morton parce qu'il avait commis une erreur : toi. Maintenant, je crois qu'il est temps de faire disparaître l'erreur elle-même. Gip, mon chou, dis ces mots que je désire entendre.

Jones porta de nouveau le verre à ses lèvres alors que GPR 209 braquait toute son attention sur la forme frissonnante de Robo.

- Vous êtes ici dans une propriété privée. Votre présence est une violation...

Ce fut à peine si Robo entendit les paroles de la pesante machine à tuer. La salve qui jaillit des bras de cette dernière le frappa en pleine poitrine et l'impact fut si violent qu'il en fut projeté contre la porte. Celle-ci ne résista pas au choc. Robo se retrouva sur le dos dans le secrétariat.

Il sentit sa visière se fendre. Pour la première fois, il y voyait sans le secours de cet accessoire assisté par ordinateur. Mais il n'y voyait que d'un œil. Oui, c'était ça. Il avait un œil. Un œil humain. Et celui-ci n'était pas touché par la panne. Il le cligna et vit GPR 209 pénétrer à son tour dans le secrétariat en faisant voler en éclats ce qui restait de la porte. Robo tenta de se relever. En vain. GPR 209 se servit de l'un de ses bras multi-canons comme d'un énorme club de golf. Le coup cueillit Robo sur le côté de la tête et l'expédia dans le couloir au travers de l'autre porte.

Le mur qui faisait face au bureau de Jones arrêta sa glissade. Il resta là, sentant frémir des

choses à l'intérieur de son corps. Des forces très anciennes, jusqu'à ce jour inexploitées, répondaient à son désespoir. Bon sang, s'il avait un œil humain, pourquoi n'aurait-il pas d'autres attributs de cette espèce ? De cette énergie naturelle dont était dotée l'humanité. Allez, mec, retrouve-les ! hurla-t-il à son cerveau balbutiant. Rétablis le contact.

Le contact avec quoi ?

Avec le passé !

Mais il n'avait pas de passé... du moins nul dont il eût connaissance ! Il se concentra, s'efforçant de faire remonter à la surface des aspects caractéristiques de lui-même. Impossible. Il était foutu. Mais non, bon sang. Il y avait en lui quelque chose, une étincelle d'esprit qu'il ne percevait pas encore mais vers laquelle tout son être était tendu.

Tout ce qui lui restait de conscience se polarisa sur la tâche de l'éveiller.

GPR 209 fit irruption dans le couloir directement au travers de la cloison. Dans le plus pur style coup de grâce, son bras se leva pour s'immobiliser à quelques centimètres du visage de Robo.

- Je suis à présent autorisé à faire usage de projectiles entraînant la mort, dit-il en guise de commentaire.

Quelque chose se déclencha dans Robo. Avec toute la force qu'il lui fut possible de rassembler, il jeta son poing contre le bras meurtrier de GPR à la seconde même où celui-ci ouvrait le feu. Le membre-arme à feu se vit rabattu en travers de la poitrine du robot et sa gueule alla cogner sur l'autre membre alors que le projectile en jaillissait. Il y eut un bruit de métal fracassé puis l'odeur âcre des circuits brûlés se répandit : GPR 209 venait de se faire sauter son propre bras.

La monstrueuse machine resta plantée au milieu du couloir, contemplant son moignon fumant, et Robo en profita pour se lever. Puis, soutenant d'une main son crâne blessé, il commença de s'éloigner en chancelant.

GPR 209, notant le mouvement, pivota négligemment sur lui-même et, amenant le bras qui lui restait en position de tir, fit cracher au tube situé contre le canon de sa mitrailleuse un petit missile à tête chercheuse.

Robo continuait de zigzaguer dans le couloir. Sentant le danger, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit la fusée miniature lancée à sa poursuite.

Aussi vite que le lui permettaient ses jambes, il se rua jusqu'à l'endroit où le couloir faisait un coude. Le missile prit le tournant derrière lui et continua de foncer sur sa proie. Robo prit alors un gros risque : il ralentit sa fuite, permettant presque à l'engin de le rejoindre, puis s'aplatit sur l'épaisse moquette. Le missile passa au ras de son dos et alla s'écraser contre un mur, expédiant un morceau du 112e étage en orbite.

Du verre, du béton, du plâtre et un bel assortiment de mobilier de bureau basculèrent dans le vide, écrabouillant une douzaine de voitures dans le parking à quelque trois cents mètres en contrebas.

Robo se retrouva personnellement surplombé par un pan de cloison. Alors qu'il s'extirpait en rampant de sous ce toit improvisé, il vit deux gigantesques pieds broyer les gravats à quelque distance. Son unique œil se remit à cligner. Ce n'était décidément pas l'endroit où s'attarder.

GPR 209 progressait péniblement dans les gravats à la recherche de Robo. Celui-ci, surgissant

de nulle part, bondit et atterrit sur le dos bossu du robot dont l'équilibre - déjà miraculeux compte tenu du poids disproportionné de sa partie supérieure - ne résista pas à cette surcharge. Il bascula en avant, et, ce faisant, tira une salve de projectiles divers dont l'efficacité ne fut pas douteuse puisqu'ils réussirent à faire sauter une large portion du plancher et à restructurer plus nettement l'espace sur une bonne moitié du 111e étage.

Puis Robo battit en retraite et se précipita tête baissée dans l'ouverture que surplombait la mention : ESCALIER D'INCENDIE.

Dans son bureau, Jones, qui flairait le pire, avait redécroché son téléphone pour y aboyer des ordres.

- Qu'Hedgecock vienne au plus vite, c'est tout. Nous avons des ennuis à la tour. Un prototype a échappé à notre contrôle et il est en train de tout casser.

Robo trébuchait de marche en marche et de précieux liquides s'échappaient de son corps. Une ombre s'interposa entre lui et la lumière qui venait d'en haut. Il jeta un regard par-dessus son épaule. GPR 209, une fois de plus, était à ses trousses. Il redoubla d'efforts pour tenter d'accélérer sa descente. Peine perdue. Il ne pouvait susciter en lui l'énergie nécessaire. Ses mouvements restaient faibles, hésitants.

Au bord de l'escalier, GPR 209 marqua un temps d'arrêt pour examiner la situation. Ses pieds étaient environ trois fois plus longs que ces marches conçues pour de chétives créatures humaines. Il hasarda un premier pas. Son talon atterrit sur la première marche. Il tendit l'autre pied dont le talon, lui aussi, se posa sur la marche. Prudemment, il réitéra la manœuvre. Cette fois, le pied

resté en contact avec l'étroite marche ne supporta pas le déplacement du poids qui reposait sur lui et glissa.

Poussant des bips désespérés, droit comme un I et retombant tour à tour sur la tête ou sur le pied, GPR 209 dégringola jusqu'au palier suivant. Emporté par la vitesse acquise, il fracassa la rambarde et poursuivit ses culbutes sur une deuxième volée de marches puis sur une troisième. Enfin, il atterrit sur le dos et se retrouva le regard fixé sur les lumières dans les hauteurs de la cage d'escalier. Il resta un moment immobile, tortue high-tech coincée dans cette fatale posture, puis commença de lancer en tous sens les trois membres qui lui restaient dans de vains efforts pour se retourner. Son bras manquant faussant la symétrie de son corps se conjuguait au poids de son torse pour rendre la manœuvre impossible. Dans sa frustration, il se mit à décharger tout l'arsenal dont il disposait.

Morceaux de murs et débris de lampes commencèrent à pleuvoir autour de lui.

Plus bas, Robo poursuivait son étourdissante descente en spirale. Ses jambes lui faisaient mal. C'était à peine s'il pouvait convaincre ses bras de s'accrocher à la rampe. Sa vision était floue. Chaque marche lui lançait un éclair de douleur dans la cheville.

Beaucoup plus haut, il entendait GPR 209 exhaler sa rage.

Au bas des marches, il zigzagua jusqu'à la sortie de secours. D'après le souvenir qu'il avait du plan de l'immeuble, cette porte devait déboucher sur le parking couvert voisin et sur son salut. Il avait raison.

Et il se trompait.

À peine l'eut-il poussée qu'il se retrouva baigné dans l'insoutenable et fixe éclat blanc de dix énormes projecteurs. Sa main délabrée se porta jusqu'à son front pour protéger son œil unique de l'aveuglante lumière. Devant lui, il distingua un front de Turbopies, pare-chocs contre pare-chocs, et, accroupis derrière, arme au poing ou à l'épaule, le lieutenant Hedgecock et sa section d'assaut ainsi qu'une demi-douzaine d'agents du poste de police du Vieux Detroit.

Éberlué, Robo fixa la scène. Il entendit le bruit des fusils qu'on armait.

Le lieutenant Hedgecock leva son mégaphone et dit à ses hommes :

- Parés à tirer.

Un peu en retrait, les agents Starkweather et Ramierez échangèrent un regard surpris.

- Hé, une minute, lieutenant. Qu'est-ce que c'est que cette merde ? demanda Starkweather.

Hedgecock haussa les épaules.

- Nous avons reçu des ordres.

- Ah oui ? Et qui vous les a donnés ?

- M. Jones...

- Qu'il aille se faire foutre, lui et toute l'OCP ! beugla Starkweather qui montra du doigt Robo. C'est un flic, nom de Dieu ! Et, putain de merde, un sacré bon flic même !

- Les ordres sont de le détruire, grogna Hedgecock.

Starkweather se redressa, rengaina son revolver et tourna le dos à la section d'assaut.

- Maintenant, debout sur les pattes de derrière et demi-tour, mon toutou, grommela-t-il.

Un par un, les flics du Vieux Detroit remirent leur arme à l'étui et s'éloignèrent. Hedgecock n'en fut pas le moins du monde troublé.

- Feu à volonté ! hurla-t-il.

Robo réussit à sortir de sa stupeur au moment où le commando ouvrait le feu. Ce fut comme s'il recevait une gigantesque claque en pleine poitrine. Il en eut le souffle coupé, fut soulevé de terre et se retrouva tournoyant dans l'air avant d'être plaqué contre un mur. Il réussit à se jeter de côté puis à rouler jusque derrière un pilier de béton avec les balles qui sifflaient autour de lui.

Là, il se mit à souffler comme un bœuf, pour reprendre haleine. Il savait que la section d'assaut avait la puissance de feu d'une petite armée. Des HK 91. Des Uzi. Le haut de gamme, quoi. Et chacun de ces types était un soldat professionnel. Ils tiraient pour tuer.

- Visez la tête ! entendit-il Hedgecock brailler. C'est le seul moyen de l'arrêter.

Robo haussa les épaules. Saloperie.

Presque à l'aveuglette, il fonça vers le pilier suivant dont un peu moins de cinq mètres le séparaient. Il sentit les balles s'abattre sur son casque et en bosseler salement le métal. Il serra les poings et s'en fit un bouclier en les levant à la hauteur des parties exposées de son visage. Une nouvelle salve le prit de flanc et le renversa. Il poursuivit frénétiquement sa progression vers le pilier, rampant maintenant sous les balles qui mordaient dans son armure.

L'air sifflait autour de lui. Le sol donnait naissance à de petits geysers de macadam et de métal. Il était un homme mort. Enfin, se dit-il avec un petit gloussement amer, une approximation d'homme mort. Il commençait à être doué pour l'humour noir, remarqua-t-il en atteignant le pilier salvateur.

Lentement, péniblement, il se hissa sur ses pieds

derrière le rempart de béton. Le feu roulant s'effilocha puis cessa. Il jeta un coup d'œil sur sa gauche. À guère plus de six mètres, le parking butait sur un muret et, trois mètres plus bas de l'autre côté, c'était la rue. S'il pouvait l'atteindre, il avait une chance de s'en sortir.

Il prit une profonde inspiration à laquelle répondit un silence si compact qu'il en paraissait assourdissant. Derrière leurs fusils, les types attendaient son prochain mouvement. Il n'allait pas les décevoir.

Il s'élança vers le muret. Le parking entier ne fut plus qu'un bloc de vacarme. Autour de Robo, une averse horizontale de balles. Le mur se rapprocha. Un projectile s'écrasa dans le dos de son armure et le projeta en avant. Il ne pouvait se permettre de perdre l'équilibre sous peine de donner tête la première dans le béton. Ses jambes tricotèrent avec frénésie. Sa colonne vertébrale se cambra, ses bras se tendirent et il poussa sur son talon.

Il décolla du sol et s'envola par-dessus le muret, n'évitant l'obstacle que de quelques centimètres. Il se retrouva dévalant une rampe de sortie puis porté par son élan dans la rue qui desservait l'arrière de la Tour. Au niveau qu'il venait de quitter, il entendit claquer des portières. Le temps lui était compté. Les hommes d'Hedgecock s'étaient rués sur leurs véhicules et, déjà, explosait la plainte criarde des moteurs biturbo. Sous peu, les artères de la ville moderne allaient grouiller de Turbopies filant à ses trousses comme des chacals affamés.

Il remonta la ruelle déserte vers l'une de ses extrémités. Jusqu'à présent, tout allait bien. Puis il se figea. Une Turbopie lui barrait la route, ses gyrophares éclaboussant spasmodiquement

l’étroite chaussée. Il fit demi-tour et s’élança dans la direction opposée. La voiture démarra et, lentement, le suivit.

Robo se maudit. Il n’aurait pas dû sous-estimer Jones à ce point. Pour qui se prenait-il, à la fin ? Il haussa les épaules. Telle était précisément la question à laquelle il essayait depuis des semaines de trouver une réponse.

Une brusque douleur dans sa jambe gauche le fit dévier vers une rangée de boîtes à ordures au milieu desquelles il s’étala comme un ivrogne en fin de parcours. Les lumières de la Turbopie le surprirent dans cet écrin d’immondices. Le hurlement de la sirène explosa dans ses oreilles et le fit grimacer. Il se releva, chancelant. Bordel de merde, s’ils étaient décidés à l’éliminer, lui l’était à vendre chèrement sa peau.

Il se planta dans le faisceau des phares et, levant ses poings d’acier d’une puissance jadis phénoménale, se mit en garde comme un boxeur professionnel.

Un petit flic bondit de la voiture et s’avança vers lui, les mains en évidence.

- Murphy, murmura le policier. Tu n’as rien à craindre. C’est moi, Lewis.

Robo baissa les bras. La rue commença à tourner autour de lui. Lewis courut à ses côtés.

- Appuie-toi sur moi, dit-elle.

Robo tendit un bras délabré que Lewis drapa autour de ses épaules, puis elle le conduisit jusqu’à la voiture. Avec délicatesse, elle l’installa sur le siège du passager et referma la portière. Puis elle fit le tour de la Turbopie, se mit au volant et se tourna vers son voisin.

- Tu fais vraiment pitié à voir.

- Qu’est-ce que tu dirais si tu voyais l’autre, rétorqua-t-il en esquissant un piètre sourire.

Elle démarra, sortit de la ruelle et dirigea la voiture vers le havre sûr des taudis du Vieux Detroit.

- Contente que tu sois de retour avec nous, collègue, dit-elle avec un grand sourire.

Robo se laissa aller dans le siège de la Turbopie. Sans vraiment savoir pourquoi, il s'y sentait chez lui.

22

Dick Jones prit une grande gorgée de café puis fit signe à celle de ses trois secrétaires qui le lui avait apporté de quitter le champ de ruines qu'en un temps il avait légitimement pu considérer comme son bureau. À la lumière du jour, l'endroit paraissait encore plus dévasté. Au bas mot, il allait falloir une vingtaine d'heures à une équipe entière d'ouvriers pour poser de nouvelles portes, boucher les trous dans les cloisons et remplacer le morceau de 112e étage qui, la nuit dernière, s'était vu expédié en orbite.

Il soupira, se laissa choir dans son fauteuil et alluma le Watchman posé sur son bureau. La guillerette Jess Perkins et le pimpant Casey Wong étaient juste sur le point d'entamer leur psalmodie journalistique du petit matin.

- Bonjour, fit Casey avec un sourire qui lui dévoilait les dents presque jusqu'aux oreilles. Jess Perkins et moi-même sommes heureux de vous retrouver pour vous présenter les grands titres de la journée. De source autorisée, nous apprenons que Sylvester Stallone, l'immortelle star d'Holly-

wood, est décédé hier au Texas Clone Institute, la transplantation cérébrale tentée à sa demande par la célèbre équipe chirurgicale de cet établissement ayant échoué. Fidèle et fervent adepte du bio-engineering, Stallone était âgé de quatre-vingt-dix-sept ans. Le mois prochain, la sortie de son dernier film, *Rambo 38 : La Voix du sang*, sera l’occasion de rendre un hommage posthume à son grand talent.

Jones, qui jusqu’alors n’avait fait qu’écouter d’une oreille distraite, jeta un regard en coin sur le minuscule écran et faillit en avaler son café de travers. On y voyait en effet des policiers arpenter le trottoir devant un poste de quartier avec des pancartes exposant leurs revendications. Jess Perkins reprit le crachoir à son collègue.

- La direction de l’Omnicon et les délégués du Syndicat de la Police poursuivront aujourd’hui les négociations pour éviter que les débrayages ne s’étendent à la ville entière. En cas d’échec des pourparlers, une grève générale est en effet prévue à partir de ce soir minuit. Sur place, notre envoyé spécial, Justin Ballard-Watkins.

Un tout jeune homme, à la mine aussi sombre que son blazer était criard, apparut sur fond de commissariat de quartier.

- Des piquets de grève se sont déjà formés devant un certain nombre de postes de police de la ville afin de montrer la détermination de la base à voir ses revendications prises au sérieux. Aujourd’hui, ceux qui veillent sur la sécurité de nos rues assurent encore le service, mais qu’en sera-t-il demain ? Telle est la question que nous avons posée aux habitants d’un des quartiers les plus touchés par la criminalité : le secteur de Lexington.

Avec complaisance, la caméra montra un commerçant occupé à clouer des planches en travers de la vitrine de son magasin d'électroménager.

- Ils sont au service de la population, n'est-ce pas ? grogna-t-il. Et ils ont la sécurité de l'emploi. Alors, qu'est-ce qui leur prend de faire grève ?

Elle passa plus rapidement sur le néo-hippy barbu, vendeur de journaux de son état, qui pourtant lui souriait.

- Les flics sont des travailleurs comme les autres. Et on n'arrête pas de leur faire des sales coups en haut lieu. Ce ne sont pas des chiens. Ils ont des droits eux aussi.

Jones éteignit la télé. Inutile d'en voir plus. Comme si sa vie n'avait pas déjà que trop tendance à disparaître à vitesse grand V dans le trou des toilettes. Charmante façon de démarrer la journée. Son regard se riva sur sa tasse de café.

- Marsha ! Y a pas de sucre dans cette merde !

Marsha, jeune femme du genre effronté à la mâchoire de bouledogue, pénétra dans la pièce avec un sucrier automatique qu'elle jeta pratiquement sur le bureau en posant un regard noir sur son patron.

- Il y a un débile dehors qui veut vous voir, cracha-t-elle. Et s'il essaye encore une fois de me peloter, je lui fais sauter toutes ses dents avec le talon de ma chaussure.

Puis elle lui tourna un dos rageur et sortit du bureau. Jones s'affaissa sensiblement dans son fauteuil. Qu'est-ce qui allait encore lui tomber dessus ?

- Envoyez-moi ce déb... ce monsieur! aboya-t-il dans l'interphone.

Clarencc Boddickcr, en chemise hawaiienne bariolée, entra d'un pas nonchalant dans la pièce.

Derrière ses lunettes de soleil, son regard se promena sur le désastre.

- Je vois qu'on a refait la décoration. (Puis il lança un flacon de cocaïne sur le bureau de Jones.) Un petit snif?

- N'est-il pas un peu trop tôt, Boddicker ?

Clarence sourit et se fourra une petite pelletée de coke dans les narines.

- Il n'y a pas d'heure pour se sentir en forme.

Jones fronça les sourcils.

- Clarence, vous êtes un fouteur de merde.

Clarence s'essuya le nez.

- Hé, on va pas commencer à se balancer des amabilités dès le...

- Je l'ai toujours su, l'interrompit Jones en haussant les épaules. Toutefois, je vous faisais confiance. Je me disais : « Hé, ce type a de l'ambition. Il est intelligent. Donnons-lui sa chance, il saura se montrer à la hauteur. »

- Je fais de mon mieux.

- Apparemment, ça ne suffit pas, Clarence. L'agent de police qui vous a embarqué... Vous savez, celui à qui vous vous êtes mis à raconter votre vie ? Eh bien, maintenant, vous allez devoir le tuer.

Boddicker n'eut pas l'air de s'inquiéter.

- Dites donc, l'ami. Chaque fois que vous avez eu besoin d'un service, je vous l'ai rendu, non ? Et avec efficacité. Tout ce que je vous demandais en échange, c'était la garantie que ni moi ni mes hommes n'irions faire un tour en taule. Et ce mec était en train de m'y traîner...

Les yeux de Jones s'étrécirent. Plus que jamais, il ressemblait à Mister Punch.

- C'est un cyborg, triple andouille. Homme pour moitié, mais pur produit des technologies

de pointe pour l'autre. Chaque mot que vous avez prononcé, il l'a enregistré. Or, devant un tribunal, le contenu de ses mémoires constitue un témoignage recevable. Vous m'avez impliqué dans vos histoires. Vous me faites courir un risque énorme.

- J'ai bien l'impression que je ne m'en tirerai pas en faisant « bof », n'est-ce pas ? demanda Clarence avec un sourire en coin.

- Ça n'a rien de drôle, Boddicker. *Je* suis dans une sacrée merde à cause de vous.

- Hé là. Vous vouliez des cadavres de flics dans tout le Vieux Detroit de façon à pouvoir fourguer votre robot. J'ai fait le boulot. Maintenant, il y a une espèce d'homme-machine qui sème la panique dans les rues et vous voudriez que je m'en occupe ? Eh bien, pas question. Sans moi, collègue.

Jones changea de tactique.

- Attendez, Clarence. Vous ai-je jamais dit que vous n'y trouveriez pas votre intérêt ? La construction de Delta City commencera dans deux mois. Deux millions d'ouvriers seront là, logés sur le chantier dans des caravanes. Bon nombre d'entre eux deviendront des résidents permanents de cette ville nouvelle. Vous comprenez ce que ça signifie ? Une clientèle toute fraîche pour le jeu, la drogue et la prostitution. Delta City va être un territoire immense et vierge pour l'homme qui saura l'ouvrir sur de nouveaux marchés. Car un seul homme peut contrôler tout ça, Clarence. Vous pouvez contrôler cet empire... à la seule condition que vous éliminiez l'obstacle qui se dresse en travers de votre... de notre route : Robocop.

- Si j'accepte, je vais avoir besoin de tous mes hommes.

- Emil DeLorean a été relâché ce matin.

Clarence sourit. Jones lui lança l’ordicarte restée depuis la veille sur son bureau. Boddicker l’attrapa et la regarda. Un point rouge y brillait dans la partie correspondant à l’ancienne zone industrielle de la ville.

- Parfait, dit-il. En fin de compte, Dick, nous allons nous entendre. Pour ce qui est des armes, avez-vous accès à du matériel militaire ?

Jones hocha la tête.

- Évidemment. Les militaires, c’est nous.

Clarence enfouit la carte dans sa poche.

- Vous me donnez quelques heures pour mettre un plan sur pied et d’ici demain matin votre homme-machine est bon pour la ferraille.

- C’est ainsi que j’aime vous entendre parler, fit Jones, radieux.

- Je n’en ai jamais douté, répondit Clarence. (Il se tourna pour sortir puis, soudain, se ravisa.) Au fait, si j’étais vous, je flanquerais à la porte cet iceberg que vous avez dans le bureau d’à côté. C’est une vraie salope. La manière qu’elle a de traiter les gens risquerait de vous faire du tort.

Jones hocha la tête.

- C’est comme si c’était fait.

Il suivit des yeux le départ du tueur puis se renversa dans son fauteuil.

- Connard.

23

Lewis manœuvrait la Turbopie dans un labyrinthe de bâtiments en ruine et de rêves écroulés. Le complexe industriel avait été jadis l’orgueil de Detroit, l’une de ses plus vastes et plus rentables

unités de construction automobile. À présent, ce n'était plus que le domicile d'une innombrable population de rats et de cafards.

Elle passa au ralenti sous l'arche d'un portail haut comme une maison de deux étages et pénétra dans une espèce de hangar gigantesque et sombre, prenant soin d'éviter les plaques de débris divers, bois ou métal, qui jonchaient le sol. Elle jeta un coup d'œil sur la banquette arrière où deux cartons de petits pots, l'un portant la mention « Épinards », l'autre « Bœuf et purée », dansaient au rythme des cahots avec des bruits de verres entrechoqués.

L'intérieur de l'atelier couvrait approximativement la superficie de trois terrains de football et, même en plein jour, il y régnait une épaisse pénombre. Les rayons du soleil n'y pénétraient qu'à l'autre bout de l'immense salle, là où une moitié de mur et une portion de toit s'étaient effondrées par suite du mauvais temps et d'une mauvaise étude de la résistance des matériaux.

De cette partie ensoleillée, droit devant elle, montait un cognement régulier de métal sur du métal. Elle y amena la Turbopie et l'arrêta devant un Robo qui, assis par terre, martelait patiemment sa jambe gauche avec une petite masse de forgeron. Lewis descendit de voiture puis en sortit les deux cartons de petits pots ainsi qu'une sacoche de cuir.

Son regard se fixa sur la jambe de Robo. Il l'avait partiellement dépouillée de son blindage, exposant au niveau du mollet un fouillis de mécanismes internes. À chaque coup de marteau, on voyait vibrer les « muscles » d'acier flexible. Lewis laissa tomber la sacoche aux pieds de Robo qui, à ce bruit, leva la tête. Toujours à demi broyé,

son casque était une vision d’horreur. Dans ses profondeurs, un œil humain cligna en guise de bonjour.

- En fait, j’aurais peut-être dû te laisser chez un carrossier, dit-elle.

- Ouais, j’aurais su quoi faire des outils, grommela-t-il avant de recommencer à donner des coups de masse sur sa jambe.

- Je n’étais pas très sûre de ce dont tu avais besoin, dit-elle en montrant du doigt la sacoche. Alors j’ai pris des trucs un peu comme ça venait.

Robo souleva le rabat et découvrit un assortiment d’outils perfectionnés. Il sortit une perceuse sans fil.

- Merci pour ça, c’est superbe, dit-il. Je me demandais comment j’allais pouvoir enlever ce truc.

- Quel truc ?

- Mon casque.

Il fixa l’accessoire adéquat sur la perceuse et l’introduisit sous le rebord du casque, tout contre sa tempe. L’engin émit le vacarme d’une centaine de langoustes en colère. Un boulon de cinq centimètres sortit en oblique de son crâne et tomba sur le sol. Puis il répéta l’opération de l’autre côté. L’atroce bourdonnement faisait courir des frissons dans le dos de Lewis.

- Ça devrait aller, dit-il.

Lewis, avec un air idiot, le regarda commencer d’ôter le casque.

- À quoi tu ressembles, là-dessous ? demanda-t-elle.

- Je n’en sais fichtre rien, lui répondit-il. Mais peut-être ferais-tu mieux de te retourner. Tu risques de ne pas trop aimer ce que tu vas voir.

- J’imagine mal comment ce pourrait être pire

que ce que j'ai déjà sous les yeux, dit-elle avec un rire sans joie.

Lentement, Robo acheva de soulever le casque puis le laissa tomber à terre. Lewis hocha la tête d'un air appréciateur.

- Tu sais, Murphy, tu n'es pas si vilain que ça.

Elle alla fouiller dans la boîte à gants de la Turbopie et en rapporta une petite glace qu'elle tendit à Robo.

- Tu as toujours tes yeux bleus, dit-elle. Enfin... en quelque sorte.

Il prit le miroir et l'approcha de ses yeux. De fait, ils étaient bleus, quoique parsemés de petits points rouges, jaunes et bleus correspondant aux capteurs qui collectaient les informations pour les transmettre aux centres cérébraux à fin d'analyse.

Puis il éloigna la petite glace pour examiner l'ensemble de son visage. Il ne put retenir un sourire aux frontières du rictus. Sa physionomie était un harmonieux mélange de chair et d'acier, une sorte de sculpture techno-organique renvoyant soit aux Grecs de l'Antiquité, soit au cinéma expressionniste allemand des années 20, selon qu'on avait tel ou tel type de sens de l'humour.

Deux volets d'accès étaient insérés en creux dans l'os du front, donnant à celui-ci quelque chose de distingué, de royal. Ce qui restait de ses cheveux était coupé court et aggloméré en petits paquets, s'interrompant de toute manière assez vite pour céder la place à du titanium nervuré qui coiffait le sommet de son crâne. Il eut soudain la vision du coup de grâce de Boddicker dans cet entrepôt, une petite éternité auparavant. Il porta la main à son occiput. Une plaque de métal y était solidement boulonnée.

Le choc de la compréhension s'installa. Impos-

sible d’éviter plus longtemps la vérité. Il avait été un homme, puis on avait voulu le tuer... puis il était devenu le sujet d’une expérience à la pointe de la technologie. Ses yeux s’écarquillèrent démesurément sous l’assaut d’une horreur muette. Il ne pouvait pas, ne *voulait* pas voir cette vérité en face. C’était au-dessus de ses forces.

Lewis regarda Robo sans rien dire, sentant monter en elle une inexorable tristesse. Elle tendit vers lui un doigt hésitant qui effleura la part charnelle de ses pommettes.

- C’est vraiment bon de te revoir, Murphy...

Il s’écarta d’elle et leva sa main gauche. Elle était dans un sale état. Il la baissa et leva la droite.

- Murphy avait une femme et un gosse. Que sont-ils devenus ?

Lewis dansa d’un pied sur l’autre, cherchant ses mots.

- Après ton... après l’enterrement, ils ont déménagé.

- Où sont-ils allés ?

- Mme Murphy a signé un contrat d’émigration avec Lunacorp. Je ne sais pas si tu t’en souviens, mais elle a une sœur qui habitait depuis longtemps le Complexe Industriel Lunaire. L’Omnicon a fait jouer le piston et ça n’a même pas pris deux semaines. Que veux-tu, elle te croyait mort. Ah, Murphy, je suis navrée ! Sincèrement.

Robo haussa les épaules, ramassa le marteau et se remit à cogner sur sa jambe.

- De toute façon, tel que je suis maintenant, je serais un étranger pour eux. (Il s’arrêta soudain et laissa tomber son masque d’indifférence pour plonger son regard dans les yeux de Lewis.) Je les *sens* mais je n’arrive pas à me souvenir vraiment

d’eux. Des retrouvailles ne seraient qu’un supplice inutile.

Lewis voulut poser une main consolante sur son épaule. Il la repoussa.

- Laisse-moi tranquille.

Elle recula, confuse, vaguement froissée. Robo la regarda.

- Je t’en prie, dit-il, va-t’en.

Lewis hocha la tête.

- Je repasserai te voir ce soir.

Robo acquiesça en silence et poursuivit son travail. Lewis regagna sa voiture et démarra. Il n’existe pas d’homme qui soit plus seul au monde, songeait-elle.

Robo continua toute la journée de travailler sur les parties métalliques de son corps. Chaque coup de marteau, chaque stridence d’outil électrique le faisait se sentir plus vide, plus seul. Il était l’unique représentant de son espèce, un exemplaire isolé. Il n’appartenait pas à l’humanité, ne pouvait sentir les choses comme une créature humaine insérée dans son quotidien. Il n’avait aucune prise sur les espoirs, les soucis, les rêves, les peurs qui, pour des millions et des millions de personnes, constituaient le piment de la vie. Et pourtant, il n’était pas non plus une machine. Il n’avait rien de plus en commun avec un superordinateur qu’avec la perceuse qu’il tenait en main. Plus il avançait dans son travail, plus il sentait monter sa colère. Il était un dinosaure du temps présent. Conçu pour être unique. Conçu pour être solitaire. Programmé pour rester à l’écart du monde qui l’entourait.

Lorsqu’il fit trop noir, Robo continua son travail à la lumière d’une torche. Les plaques de blindage commençaient à s’ajuster plus correctement. Du

blindage et non de la peau. Il était probablement le monstre le plus coûteux de toute l'histoire de la civilisation. Puis il remit en place le dernier boulon et resta assis... seul. Il lui vint alors à l'esprit que tel allait être son destin pendant encore... combien de temps ? Jusqu'à sa mort ? Mais mourrait-il? Ou allait-il poursuivre à jamais son petit bonhomme - ou sa bonne machine - de chemin ?

La perspective de son immortalité le terrifia. Était-il condamné à voir défiler devant lui génération sur génération d'humains alors que lui seul, de toutes les créatures, demeurerait constant ? Allait-il assister à la décrépitude et à la mort de tous ses compagnons d'existence tandis que, placidement, son cœur électronique garderait la cadence ? Il se trouvait confronté à un aspect très pragmatique de l'infini. Un aspect qui aurait eu raison de l'équilibre mental de la plupart des mortels. Il eut un petit rire qu'il entendit résonner d'une drôle de façon dans sa cage thoracique. Était-ce bien Woody Allen qui avait un jour fait ce commentaire sur l'immortalité : « Je ne crois pas qu'il y ait une vie après la mort mais ça ne m'empêchera pas d'emporter quelques sous-vêtements de rechange. » Se souvenait-il de ça ? Oui. Très bien. Le passé lui remontait maintenant par bribes et il en éprouvait tout à la fois de l'excitation et de la peur. N'eût-il pas été préférable de rester dans l'ignorance ? Peut-être même n'eût-il pas dû résister lorsque GPR 209 avait tenté de le détruire. Saisir cette chance qu'enfin cessât l'abomination.

Il soupira. Jamais il n'aurait pu s'y résoudre.

Il était coincé à présent. Piégé par sa propre volonté de survivre. Il en avait conscience. À dater d'aujourd'hui, son existence allait être hantée par les fantômes de sa vie d'avant. Mort

et vivant tout à la fois, il était le manoir et ses spectres. Une collection d'images. Des gens, des lieux, des choses, des pensées d'un temps révolu : visions fugitives qui allaient voltiger à jamais dans sa conscience. Lui ronger le cerveau, faire basculer par pichenettes son équilibre mental. Plus jamais il n'allait avoir de paix avec lui-même. En quelque sorte, il allait devenir son propre revenant... et pour combien de temps ? Des années ? Des décennies ? Des siècles peut-être ?

Il ouvrit l'un des cartons d'aliments pour bébés, sortit un pot, en fit sauter le couvercle et commença d'y puiser avec deux doigts bouchée sur bouchée. Il jeta un coup d'œil sur l'étiquette. ÉPINARDS. Ça tombait bien.

- « Je reste fort jusqu'au bout, chantonna-t-il, parc'que j'mange mes épinards. »

Il avait également ça dans ses souvenirs. Très bien. En quelques minutes, l'un des cartons fut vide et l'autre bien entamé.

- Ma foi, dit-il en ricanant. Je suis ce que je suis.

Mais qu'était-il au juste ?

Il retourna jusqu'à la sacoche. Par le toit crevé du hangar, une lune à son plein faisait jouer des reflets sur l'Auto-9 que Lewis lui avait apporté. L'arme, sortie le matin même de sa graisse, jetait des feux bleuâtres. Robo la prit en main, testant son équilibre. Il la fit tournoyer et la glissa dans son étui.

Il resta debout dans le clair de lune baignant ce morceau d'usine abandonnée. C'était comme ça. Il était voué à demeurer *ad vitam æternam* le produit monstrueux d'une technologie de pointe. On l'avait dépouillé de son humanité, spolié de sa vie, séparé de sa famille. On avait irrémédiablement compromis ses chances de mener une

existence normale à seule fin d'en tirer profit. On l'avait programmé pour un objectif précis, rien que pour cet objectif... faire respecter la loi. Et il n'allait pas les laisser lui dérober cette ultime chose qui lui restait. Désormais, il allait être à cent pour cent et vingt-quatre heures sur vingt-quatre çe flic qu'ils avaient fabriqué. Il plaignait d'avance celui qui tenterait de se dresser en travers de son destin.

Il se recoiffa du casque et s'approcha du trou dans le mur pour contempler le scintillement des lumières dans le Nouveau Detroit. La Tour Omnicon dominait de très haut le reste du paysage urbain, tyran magnanime contemplant son royaume. Robo se concentra. Son mode Directives de Base se mit en place. Directive Un : Être au service du bien public. Directive Deux : Faire respecter la loi. Directive Trois : Protéger l'innocent. Directive Quatre : (TOP SECRET) PRODUIT OCP ID *943054.

La Quatrième Directive se mit à clignoter. Robo fit appel à toute la volonté qu'il lui était possible de rassembler. Les directives s'effacèrent. Il n'avait plus le temps de se poser des problèmes à leur propos. Non, il ne pouvait plus se le permettre.

Il retourna jusqu'à l'endroit où il avait fait son festin de petits pots et en ramassa un qu'il jeta en l'air. Puis il sortit son arme et tira. *Tink.* La balle s'écrasa sur une poutrelle d'acier et le récipient de verre dut attendre de retomber au sol pour voler en éclats. En se traitant mentalement de tous les noms, Robo lança un autre petit pot et tira de nouveau. Pour la deuxième fois, il rata sa cible.

- Bon sang !

Il prit un troisième petit pot, plein cette fois, et se remit à manger. À cet instant, la Turbopie de Lewis pénétra en trombe dans l'usine désaffectée puis, dans un horrible crissement de pneus, pila devant Robo. Dans les lointains, on entendait hurler une bonne douzaine de systèmes d'alarme.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda Robo.

- Un sacré merdier, dit-elle. La base a voté la grève à partir de ce soir.

- Je ne comprends pas.

- Les flics font grève contre l'OCP.

- Mais les gens dans tout ça ? demanda Robo.

- Ils sont obligés de se défendre seuls, répondit-elle en tendant l'oreille vers les bruits qui montaient de la ville. Et, si j'en crois ce que j'entends, ça ne se passe pas trop bien.

Robo assena son poing d'acier dans une poutrelle, en ébréchant sérieusement le métal. On avait besoin de lui là-bas et il n'était pas en état de se battre.

- Ou'est-ce qui t'arrive ?

- Mes Vecteurs de Visée. Il y a quelque chose qui cloche dans leur alignement. C'est comme si je louchais.

- Ah bon ?

Robo lança le petit pot qu'il venait de finir et tira. Raté. Lewis hocha la tête.

- Si tu permets, je vais essayer de t'aider.

Robo se détendit. Il posa une main de métal sur l'épaule de Lewis.

- Merci, collègue.

Lewis ramassa trois petits pots qu'elle alla poser à des hauteurs différentes sur le mur en ruine, puis elle revint en courant se placer derrière Robo.

- Allez, soldat. En joue.

Robo se mit en Mode de Visée. Une série de

grilles vertes s'inscrivirent dans sa Robovision. Elles étaient en léger décalage les unes par rapport aux autres et le canon de son arme était pointé à quelque vingt degrés sur la gauche de la cible. Lewis s'accroupit jusqu'à avoir l'œil à la hauteur de son bras puis rectifia soigneusement la position du pistolet.

- Garde la pose.

Elle se redressa pour placer sa tête contre celle du cyborg et put ainsi entrevoir les quadrillages qui se dessinaient sur la visière.

- À mon sens, tu es en plein dessus.

Robo se concentra et se bloqua en Mode de Réaccord. Les lignes vertes glissèrent en place pour se recouvrir directement sur le petit pot.

- Essaie, maintenant.

Robo pressa la détente. Le petit récipient de verre explosa. Il déplaça son arme vers le deuxième qui, à son tour, vola en éclats. Puis le troisième. Trois coups tirés. Trois fois dans le mille. Il fit tournoyer l'automatique autour de son doigt et lui fit réintégrer l'étui.

Lewis et Robo échangèrent un regard et sourirent. Dans les lointains, un pandémonium de sonneries d'alarme et de sirènes montait de tous les quartiers de la ville.

- Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Lewis.

- Notre ronde, collègue.

- Mais nous sommes en grève.

Robo ramassa trois autres petits pots qu'il jeta en l'air. Le pistolet réapparut dans sa main et les trois cibles volèrent en éclats sans avoir eu le temps d'entamer leur courbe descendante. Puis il le rengaina et se tourna vers Lewis.

- La Loi n'est jamais en grève.

Elle sourit et tous deux s’élancèrent vers la Turbopie.

La pleine lune se reflétait sur le capot de la voiture qui filait à toute allure vers le centre de Detroit. À l’intérieur Robo se souriait à lui-même. Il se pouvait qu’il ne fût pas un authentique être humain mais il n’en restait pas moins que des gens qui, eux, en étaient avaient besoin de son aide. Et cette pensée lui faisait... du bien. Lui *faisait* quelque chose.

Dans les dernières vingt-quatre heures, il avait croisé sur sa route les spectres du chagrin, de l’abandon, de la colère, de l’ironie, de la pitié, du dévouement. Son regard descendit se fixer sur les monumentales mains d’acier posées sur ses cuisses. Peut-être y avait-il encore quelque espoir pour lui.

24

Les rues du Vieux Detroit évoquaient une zone de combats acharnés. Des bandes de pillards les sillonnaient, fracassant les vitrines des magasins pour les dévaliser en poussant des cris de hordes guerrières primitives. Emil, adossé contre un mur dans une rue momentanément déserte, fumait une cigarette. Il n’avait pas apprécié d’avoir dû passer une nuit en prison. Il avait encore moins apprécié d’y avoir été jeté par un fantôme. Il avait tenté d’expliquer en détail à Clarence ce qui était arrivé, mais ce dernier n’avait rien voulu entendre, convaincu qu’Emil venait seulement d’avoir une fois de plus une remontée de drogue. Emil haussa les épaules. Après tout, ce n’était pas impossible.

L’OCP avait publiquement affirmé que ce robot était le pur produit de ses laboratoires. Ou’il n’avait rien d’humain. Qu’il n’existait même guère de rapports entre son comportement et celui d’un homme. Ouais, se dit le petit truand à face de rat, sans doute s’était-il imaginé des choses dans cette station-service en flammes avec la trouille qu’il avait eue d’y rester. Il jeta sa cigarette, l’écrasa nerveusement et s’en alluma aussitôt une autre. Clarence et Leon avaient un sacré retard. Bon Dieu de merde, songea-t-il, les yeux fixés sur la camionnette blanche garée un peu plus loin, s’il se débrouillait pour être à l’heure avec cette caisse merdique, pourquoi Clarence n’était-il pas fichu d’en faire autant ?

Une inspiration soudaine déchira les brumes de son cerveau et, balançant son pied en arrière, il fit dégringoler la vitrine du marchand de hi-fi-radio-télé près de laquelle il attendait. L’alarme se déclencha. Sans y prêter la moindre attention, il tendit le bras et s’empara d’une sound-machine qu’il alluma. De la musique funk déferla dans la rue. Emil commença de se déhancher, écrabouillant sous ses pointures 38 des éclats de verre brisé.

Un coup de klaxon le tira de sa transe. Clarence et Leon étaient garés devant lui au bord du trottoir dans la SUX 6000 cabossée de Boddicker, une pompeuse d’essence bâtie comme un char d’assaut. Clarence s’extirpa en souplesse de la voiture, deux grenades accrochées comme des décorations à son gilet pare-balles. Leon, lui, était armé d’un fusil. Il n’avait pas l’air très jouasse. De l’intervention de Robo dans l’usine à coke, il gardait des points de suture qui lui bouclaient les mâchoires pour les quelque trois semaines à venir.

Emil portait toujours sa chemise de détenu. Il

en était manifestement fier et l’exhibait comme un uniforme.

- Merci d’avoir fait jouer tes relations, Clarence. J’ai même pu garder la chemise.

- Elle te va au teint, dit Clarence alors que Joe apparaissait à son tour au volant d’une SUX 6000 noire vierge de tout pet. Joe descendit de son véhicule... en moins bon état : un énorme pansement donnait l’impression qu’un papillon blanc rosâtre s’était posé sur son nez fracassé. Clarence avait les yeux fixés sur la caisse de Joe. La sienne, de la même marque, de la même année, peut-être même avec un kilométrage identique, n’était qu’un ignoble tas de boue ambulant.

Leon remarqua l’expression de Clarence et réussit à sourire sous les points de suture.

- Hé, Clarence, t’as vu ? Joe a la même bagnole que toi.

- Pas tout à fait la même, répliqua Boddicker.

Il ouvrit le coffre de sa voiture et en tira un fusil à la méchante silhouette trapue : un Cobra d’assaut 20 mm à mire électronique. Clarence braqua l’arme sur la nouvelle caisse dans laquelle se trimbalait Joe. La monstrueuse balle que cracha le court canon ouvrit un trou de 20 mm dans la portière côté conducteur. Clarence sourit et, de nouveau, pressa la détente. Cette fois, ce fut la calandre qui souffrit. Le véhicule extraordinairement bien entretenu que Joe venait de voler se déporta sur le côté comme un cheval qu’on achève dans un crissement de pneus sur l’asphalte.

Clarence décocha un grand sourire à son acolyte décomposé.

- Tu vois, Joe. Comme ça, elle a de la classe.

Joe resta quelques instants sans voix.

- T’es complètement barje, mec.

- Ça fait partie de mon charme, répondit Boddicker en sortant trois autres Cobra de la malle. (Il en tendit un à chacun de ses hommes.) C'est fête aujourd'hui dans le Vieux Detroit. Emil, tout excité d'avoir en main une arme de guerre, pivota sur lui-même et tira trois balles de suite dans un magasin d'électroménager dont la devanture choisit tout bonnement de réagir en explosant. Des fragments de toasters, de fours et de télés s'éparpillèrent dans la rue.

- Ça fait plutôt désordre, dit Emil, mais j'aime bien ça.

Joe jeta son dévolu sur une bouche d'incendie et se contenta de presser une seule fois la détente de l'arme redoutable. La prise d'eau cracha un jet d'une dizaine de mètres.

- Bon Dieu de merde ! s'écria-t-il et, convaincu, il dégomma systématiquement toutes les vitrines qui étaient à sa portée.

Emil éclata de son rire en cascade et se joignit aux réjouissances. De part et d'autre de la rue, détonations sur détonations ébranlèrent les immeubles. Un nuage de fumée s'effilocha au-dessus de la chaussée miroitante de verre.

- Tu trouves pas qu'on se croirait dans le Vieux Beyrouth ? dit Joe avec un sourire jusqu'aux oreilles.

Clarence poussa un gros soupir et, se tournant vers Leon, sortit l'ordicarte de sa poche. Le point rouge était toujours dans le même secteur mais il clignotait.

- La grosse poubelle est dans la zone industrielle, dit-il.

- Ah oui, fit Leon. Et alors? Tu donnes dans les œuvres de charité, maintenant? Que je sache, on n'en a rien à cirer de c'que fait le mammouth en fer-blanc.

- Erreur ! Il y a Delta City à la clé, rétorqua Boddicker. Tu ne t'en rends peut-être pas compte, Leon, mais tous les espoirs nous sont permis. Il va y avoir dans cet ensemble urbain tout autant de rackets et de magouilles possibles que dans n'importe quelle ville mais en plus grand, en mieux, avec des profits considérablement plus vastes. Et c'est nous qui allons avoir la haute main sur tout ça.

- Et rien qu'en éliminant le super-flic ?

- Tu l'as dit, bouffi. (Un large sourire fendit le visage de Clarence.) Et nous allons nous retrouver projetés vers les sommets, mec. À mesure que Delta City prendra de l'importance, nous y verrons affluer un nombre croissant de jobards avec attaché-case, et tu vois d'ici la galette que ça peut représenter.

- T'es doué pour les affaires, Clarence.

- Pas doué... génial. Oh, bon sang!

- Quoi ?

Clarence avait les yeux rivés sur la carte.

- Le tas de ferraille... il est en train de rappliquer en ville. (Il se tourna vers Emil et Joe qui continuaient allègrement de faire sauter la rue.) Arrêtez de gâcher les munitions. On y va.

Dans des gloussements qui ressortissaient pratiquement à l'orgasme, les deux tueurs gagnèrent la camionnette. Emil se glissa au volant et poussa un grand hourra.

- Et les voilà partis pour une joyeuse partie de chasse ! clama Emil par-dessus le vacarme du moteur.

La camionnette s'ébranla entre les feux et les nappes de fumée qui résultaient de leur petit exercice d'échauffement.

- Dans l'Armée, ils se servent tout le temps

de ce genre de truc? demanda Joe, béat d'admiration.

- Ça te donne envie d'être patriote, hein? fit Emil avec un grand sourire.

La camionnette blanche s'enfonça dans la nuit et, d'assez loin pour ne pas attirer l'attention, Clarence la suivit dans sa propre voiture. C'était Leon qui conduisait.

Lewis faisait évoluer la Turbopie dans ce qui semblait être le déchaînement des forces de l'enfer en ce bas monde. Des voitures brûlaient, retournées en travers des rues, et des pillards remontaient les trottoirs, fracassant les vitrines à coups de tuyau pour s'emparer du maximum de biens qu'ils pouvaient porter.

Robo vit un gros type arracher le banc d'un arrêt d'autobus et le jeter dans la devanture d'un bar.

- Par ici tout le monde, beugla-t-il. Aujourd'hui, c'est la tournée du patron.

Il se demanda comment des gens pouvaient se comporter ainsi envers leurs prochains. Ces magasins qu'ils pillaient, ces voitures qu'ils détruisaient appartenaient à leurs voisins, à des gens qui n'étaient guère plus favorisés qu'eux.

- Regarde ! cria-t-il soudain à Lewis qui écrasa le frein juste à l'instant où un groupe de pillards débouchait devant eux.

Il y en avait un qui portait un téléviseur. Un autre qui se débattait avec un mouvant ballot de fourrures. Un troisième qui avait peine à conserver son équilibre sous le fardeau d'un demi-bœuf.

- Là-bas, précisa Robo en montrant du doigt la populace menaçante qui se massait devant une boutique dont l'enseigne proclamait : LEE. ARTICLES DE SPORT.

Des pillards en sortaient, chargés de skis, de

raquettes de tennis, de battes de base-bail... mais aussi de fusils. Le vieux Chinois qui était propriétaire du magasin, M. Lee, surgit derrière eux, un pistolet à la main.

- Arrêtez ! arrêtez ! leur cria-t-il d'une voix où l'on sentait percer l'hystérie. Revenez demain ! Grande braderie demain !

Une espèce d'armoire à glace en chemise à carreaux leva la carabine à gros gibier qu'il emportait de la boutique et tira calmement dans les jambes du vieillard, étouffant dans l'œuf toute velléité de poursuite.

- Demain, j'ai aut' chose à faire, gronda-t-il.

Les types qui étaient avec lui déchargèrent leurs fusils en l'air, excités comme des gosses en train de semer la panique avec des pétards. Le vieux M. Lee, cloué à terre, se fit tout petit tandis que les balles ricochaient autour de lui.

Lewis arrêta la voiture. Robo en bondit, mâchoires serrées. Lewis posa sur lui un regard soucieux.

- Que comptes-tu faire ?

- Une chose dont tu peux être sûre, c'est que ce genre de foule n'a jamais rien dans le ventre.

Lewis réfléchit un instant sur cette remarque, puis haussa les épaules et, saisissant son riot-gun, sortit à son tour de la Turbopie.

Robo remonta la rue ponctuée de brasiers, son Auto-9 hors de l'étui. Lewis resta derrière la voiture, accroupie, et le couvrit avec son fusil.

À quelques mètres du magasin, Robo s'immobilisa et tira trois coups de feu en l'air.

- Ça suffit, les gars, dit-il d'une voix retentissante. Fini de rigoler. Lâchez vos armes.

La petite foule se retourna comme un seul homme et tous les regards se posèrent sur le flic

solitaire planté au milieu de la chaussée. Une douzaine étaient armés de fusils. Le reste ployait sous divers chargements : téléviseurs, chaînes stéréo, matériel de plongée sous-marine, électroménager... Une espèce de grand échalas continua de faire rebondir avec désinvolture un ballon de basket-ball. Le type à la chemise à carreaux fit un pas vers Robo, sa carabine pointée sur lui.

- Hé, flic, commença-t-il en faisant un rapide calcul. Nous sommes trente et vous n'êtes que deux.

Les autres poussèrent des hurlements approbateurs.

Robo haussa les épaules et tira. Le fier-à-bras crispa la main sur son épaule et s'écroula, chialant comme un gosse. Le fusil de chasse au gros claqua sur le trottoir. Posément, Robo tira quatre autres balles qui, percutant tour à tour la crosse et le canon, firent tourner la carabine sur elle-même.

Un hoquet de surprise monta de la populace. Plusieurs lâchèrent leur arme. Le ballon commença de dévaler la rue par bonds successifs.

Robo promena son regard sur la foule.

- Quelqu'un d'autre a-t-il quelque chose à dire ?

Apparemment non. Tous restaient sans voix, fascinés. Puis le gros type qui avait éventré le bar en ressortit d'une démarche chancelante, une bouteille à la main.

- Hé là ! s'exclama-t-il. Vous lui avez tiré dessus !

Robo régla sa voix en Mode Sono et celle-ci déferla sur la foule :

- Rentrez chez vous ! Enfermez-vous à double tour et restez-y ! Allez, exécution !

Il se tourna vers le poivrot.

- Y a un problème ?

Le type laissa tomber sa bouteille.

- Euh... non. J'ai juste dit ça comme ça. Une remarque en passant. D'ailleurs, j'allais m'en aller. C'est vrai.

Ils commencèrent à se disperser et Robo surveilla leur départ. Dans son dos, à l'autre bout de la rue, une camionnette blanche ralentit puis s'arrêta. Lewis jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et se demanda où et quand elle avait déjà vu ce véhicule. Puis elle ramena son attention sur Robo, continuant à le couvrir, mais quelque chose en elle la contraignit à se retourner de nouveau. La portière latérale du fourgon venait de s'ouvrir et Joe en sortit, tenant à deux mains l'un des énormes FM-Cobra.

Lewis reconnut le visage du type. C'était le jeune Noir de l'entrepôt. Le pisseur.

- Murphy ! attention ! hurla-t-elle à l'instant même où Joe ouvrait le feu.

- Tout le monde à plat ventre ! rugit-il à l'intention de la foule déjà fort lâche.

Une rafale de balles explosives siffla dans l'air et à chaque point d'impact, la rue parut entrer en éruption. Les pillards fuyaient de tous côtés, la plupart en sang, zigzaguant entre les vestiges des devantures. Ils couraient en hurlant dans un hallucinant décor de flammes et de fumée. L'un des redoutables projectiles fit sauter une plaque d'égout qui tournoya en l'air comme une pièce de monnaie. Le type à la chemise à carreaux essayait à cet instant de se relever. Il reçut la plaque de fonte en plein front et mordit pour la deuxième fois la poussière, définitivement.

Robo s'élança vers la Turbopie en tenant la camionnette sous le feu de son Auto-9. Secoué d'un petit rire convulsif, Joe déchargea sur lui un

supplément de balles. L'une d'elles manqua de peu sa tête et alla percuter derrière lui le pied d'un lampadaire. Le poteau de métal vola aussitôt en éclats meurtriers et Robo, projeté en avant par le souffle de l'explosion, se laissa tomber à genoux pour ne pas perdre l'équilibre.

C'était plus qu'assez pour Lewis. Elle bondit au volant de la Turbopie et, sans pour autant lâcher son riot-gun, démarra. Dans une effroyable odeur de caoutchouc brûlé, la voiture vira de bord pour reprendre la rue en sens inverse et foncer droit sur la camionnette. Joe resta un moment le doigt en suspens sur la détente alors que la Turbopie amorçait sur deux roues un second virage en épingle à cheveux autour de la camionnette. Au passage, Lewis tira et Joe eut juste le temps de se rejeter à l'intérieur de son véhicule tandis que la balle jaillie du fusil de la femme flic déchiquetait une partie de la portière.

Son demi-tour achevé, Lewis redévala la rue et s'arrêta dans un crissement de pneus devant Robo. Celui-ci avait encore les jambes hors de la voiture lorsque Joe reparut à l'arrière de la camionnette et fit encore une fois cracher la mort au Cobra. La balle passa tout près de la voiture pie et emporta ce qui restait de la devanture du magasin de sport de M. Lee. Divers éclats fracassèrent toutefois le pare-brise de la pie et Lewis poussa un hurlement lorsque des fragments de verre Sécurit lui entaillèrent la joue.

- Ça y est ? Tu es dedans ? hoqueta-t-elle.

- Ouais, grogna Robo.

- Les fumiers, marmonna Lewis en enfonçant la pédale de l'accélérateur.

La Turbopie bondit droit devant elle dans la rue. La camionnette, non sans de grinçantes pro-

testations de sa boîte de vitesses, la prit en chasse. Lewis avait maintenant les deux mains crispées sur le volant. Robo enclencha un nouveau chargeur dans son Auto-9. Il saignait d'une coupure sur la joue. Lewis en avait une similaire sous l'œil droit.

- Ça va ? lui demanda Robo.

- Ouais. Et toi ?

- Ça pourrait être pire.

- Dis, Murphy. Qu'est-ce que c'était ce truc ?

- Un fusil d'assaut Cobra... un modèle spécialement conçu pour l'Armée par nos petits copains de l'Omnicon.

- Bon sang ! glapit Lewis alors qu'une SUX en piteux état débouchait d'une rue latérale et fonçait sur eux dans la manifeste intention de les prendre par le travers.

Lewis accéléra. Dans un horrible froissement de tôle, la voiture de Clarence percuta l'aile de la Turbopie qui, telle une toupie, tourbillonna sur elle-même alors que la violence du choc la déportait presque jusqu'au bord du trottoir opposé. Au volant de la SUX, Leon poussa un cri de triomphe :

- On les a.

- Et maintenant, ajouta Clarence en prenant le Cobra qu'il avait posé près de lui, on les achève.

Leon fit demi-tour et chargea de front la voiture de police.

Alors qu'elle retrouvait le contrôle de son véhicule, Lewis vit la SUX qui revenait sur eux. Elle enclencha la marche arrière et le pied qu'elle avait sur l'accélérateur se colla au plancher. Poursuivie par la voiture de Clarence qui se rapprochait dangereusement de sa calandre, le regard fixé par-dessus son épaule, elle bascula soudain le

volant pour s’engouffrer à reculons dans une rue perpendiculaire tout aussi ponctuée de brasiers. Leon l’y suivit.

Puis Clarence leva son Cobra et le sortit par la vitre baissée. Robo fit de même avec son Auto-9 tout en se réglant en Mode de Visée. Il prit une profonde inspiration et tira trois coups de suite.

Clarence et Leon durent leur salut à la vivacité avec laquelle ils se baissèrent tandis que leur pare-brise s’étoilait et implosait dans la SUX.

Celle-ci ralentit mais il en fallait plus pour l’arrêter. Lewis débita soudain à mi-voix un chapelet de jurons. Derrière, à l’autre bout de la rue, la camionnette blanche les attendait. Joe en descendit avec son Cobra et s’agenouilla pour expédier l’une de ses dragées explosives dans la Turbopie zigzagante. Lewis jeta un coup d’œil dans son rétroviseur extérieur.

- Accroche-toi ! brailla-t-elle à Robo.

Nouveau coup de volant et ce fut cette fois dans une étroite ruelle servant aux livraisons qu’elle s’engouffra en marche arrière. Un quart de seconde plus tard, la SUX passa en trombe devant la venelle, incapable de freiner à temps pour imiter la manœuvre. Lewis, elle, continua de reculer, le pied au plancher, jusqu’à la rue suivante où elle redressa, passa en marche avant et renfonça l’accélérateur.

Un regard dans le rétroviseur lui permit de voir la camionnette surgir d’un carrefour et se lancer à leurs trousses. Joe, penché à la fenêtre du côté passager, pressa la détente de son monstrueux fusil.

Une fois de plus, des explosions secouèrent la voiture pie.

- Ils sont plutôt du genre collant, fit observer Lewis.

- Oui. Je m’étonne même de ne pas voir les autres, répondit Robo en se retournant. Tiens, quand on parle du loup...

La SUX était en train de doubler la camionnette et continuait d’accélérer. À l’intérieur, Leon plissait les yeux contre le vent qui soufflait à 90 km/h sur la banquette avant pour cause de pare-brise absent. Boddicker chaussa tranquillement ses lunettes de soleil et se servit des sortes de créneaux que formait le verre encore solidaire de la carrosserie pour caler le court et lourd canon de son Cobra. Négligemment, il tira une balle.

Celle-ci passa par-dessus la Turbopie et redescendit frapper le moteur de droite. La voiture dérapa sauvagement et des flammes jaillirent de l’échappement droit. Toute une moitié des voyants et des affichages de contrôle vacilla puis s’éteignit sur le tableau de bord. Aussitôt, le poing de Lewis s’abattit sur le bouton qui, sous la direction, commandait les sécurités d’incendie. Ensuite, elle essuya le sang qu’elle avait dans les yeux, agrippa le volant à deux mains, si fort que ses jointures en blanchirent, et poussa la voiture endommagée au maximum de puissance qu’elle pouvait atteindre. Des signaux d’alarme bourdonnèrent, pépièrent ou jetèrent des feux spasmodiques dans les sections toujours vivantes du tableau de bord. Robo rechargea son Auto-9.

C’était son dernier chargeur.

Lewis s’était mise à brailler dans le micro.

- l-Baker-44... Unité en difficulté réclame secours. Je répète. Agents en difficulté réclament secours dans le Vieux Detroit.

Sa requête ne suscita qu’un mur de silence.

- Bon sang ! hurla-t-elle. Je sais qu'il y a quelqu'un à l'écoute au Central.

Silence.

- Parfait. Je vous avertis que notre voiture n'en a plus pour longtemps.

Robo jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

- Il n'y a peut-être pas que la voiture qui soit dans ce cas.

Au maximum de son accélération, Leon venait de se rabattre devant la camionnette et la SUX talonnait maintenant la Turbopie de très près. Le Cobra de Clarence cracha un nouvel obus miniature. Puis un autre. Tous deux sifflèrent sans résultat au-dessus de la voiture de police à laquelle Lewis fit prendre un brusque virage pour l'engager sur un pont au parapet en lambeaux.

La SUX et la camionnette parurent voler à sa suite au-dessus de l'eau noire.

Dans un nouveau dérapage contrôlé, Lewis s'engouffra dans une ruelle. À l'extrémité du passage bordé de ruines, se dressait une imposante barrière anti-cylone haute de quatre mètres. Lewis interrogea Robo du regard. Celui-ci hocha la tête. Écrasant le champignon sur le métal du châssis, Lewis persuada la Turbopie d'atteindre les 90 à l'heure. La voiture bondit au travers de la palissade qui bascula de part et d'autre par pans entiers. Ils filaient à présent sur leur lancée dans la cour encombrée de gravats d'une aciérie abandonnée.

Robo montra du doigt les bâtiments de la fonderie.

La Turbopie obliqua dans cette direction et disparut dans la vaste et sombre caverne.

Dans la ruelle, la camionnette et la SUX franchirent à leur tour, mais au pas, l'espèce de tremplin qu'était devenue la barrière renversée.

Au passage, Clarence jeta un coup d'œil sur le panneau rouillé qui annonçait : ACIERS OK - LOCAUX DÉSAFFECTÉS - DÉFENSE D'ENTRER - CHIENS DE GARDE EN LIBERTÉ DANS LE PÉRIMÈTRE DE L'USINE.

Le bras de Clarence se tendit vers la fonderie. Toujours au pas, les deux véhicules traversèrent la cour et s'immobilisèrent devant la gigantesque entrée du bâtiment. Joe sauta à bas de la camionnette, son Cobra à la main.

Emil fit de même par l'autre portière.

- On n'a qu'à les enfumer.

Joe sourit et s'approcha du portail pour crier :

- Hé, les copains, pas de panique. L'équipe de secours est là.

Clarence descendit à son tour de voiture en poussant un soupir de désespoir. Ces crétins pouvaient parfois se montrer d'une telle puérilité... Il se tourna vers Emil et Joe alors que Leon s'extirpait de derrière le volant de la SUX.

- Une fois dedans, on reste groupés. Et pas de blague. Tout ce que vous avez à faire, c'est de les buter. Compris ?

- D'accord, Nestor, fit Emil avec un grand sourire.

Boddicker lui montra la camionnette.

- Tu reprends le volant, Emil. Toi et moi, on va y entrer avec les caisses. Joe et Leon marcheront devant.

Les quatre tueurs pénétrèrent à l'intérieur du bâtiment où seuls de minces rais de clarté lunaire filtrant jusqu'au sol par les trous du toit rompaient d'insondables ténèbres chargées d'humidité.

La camionnette et la SUX y progressèrent lentement dans le bourdonnement sourd de leurs moteurs, précédées par Joe et Leon qui, fusils

prêts à toute éventualité, avançaient prudemment dans le pinceau des phares qui les suivaient. Soudain, ils se raidirent. Ils avaient perçu un bruit sur leur droite. *Floc. Floc. Floc.* Ils éclatèrent d'un rire soulagé. Ce n'était que la pluie s'égouttant le long d'une poutrelle rouillée.

Leon commença de se passer nerveusement la langue sur les points de suture les plus proches de ses commissures. Quelque part, plus loin, il y avait un chien qui aboyait.

Dans la SUX, Clarence jetait des regards tout aussi nerveux sur le rétroviseur. Dans la camionnette qui le suivait, Emil alluma sa troisième cigarette.

Des tourbillons de ténèbres les cernaient.

Une brume montait du sol.

Joe commença de s'écarter du faisceau des phares. Quelque part, on entendait un autre chien gronder.

- Seigneur ! glapit Leon.

Devant eux, derrière un tas de gravats, deux énormes chiens étaient à l'arrêt, tels les gardiens de l'enfer. Dans les phares de la camionnette, leurs yeux ressemblaient à des rubis. Le plus proche était un énorme doberman. Celui qui le secondait, bâtard de berger allemand et de dinosaure, retroussait les babines, dévoilant des crocs redoutables.

Joe braqua son Cobra sur eux.

- Putains de chiens.

Il ouvrit le feu sur les bêtes. Celles-ci s'esquivèrent avant que la balle explosive ne rencontrât un obstacle et n'ouvrît un cratère dans le sol de la fonderie. Poussières et fumées cascadèrent en lourdes volutes.

Leon et Joe se mirent à rire de bon cœur. Rien

n’était plus réjouissant que de faire flipper une espèce inférieure.

Brusquement, Joe perçut un mouvement derrière lui. Il se retourna. Le doberman. Il leva son Cobra et tira. Le molosse explosa. Un panache de fumée monta lentement de l’endroit où s’était tenu l’animal. Plus loin dans les ténèbres, l’autre chien hurla à la mort. Leon en eut des frissons dans le dos mais Joe resta de glace. Que l’énorme berger apparût dans sa ligne de mire et il le transformerait en chair à saucisse comme le premier.

Alors que se dissipait la fumée consécutive au règlement de l’épisode canin, une voix retentissante parut faire vibrer les murs de la fonderie :

- C’est moi que vous cherchez ?

Dehors, quelque dix mètres au-delà du portail dans lequel s’encadrait sa massive silhouette, Robo se tenait, le pistolet à la main, sur fond de hautes citernes de stockage de produits chimiques. Avec le clair de lune qui tombait sur son casque, il évoquait irrésistiblement quelque fantastique chevalier du Moyen-Âge.

Clarence et ses hommes en restèrent manifestement interdits. Emil s’alluma une quatrième cigarette. Leon et Joe échangèrent un regard apeuré. Boddicker rompit néanmoins le charme en se penchant à la portière de la SUX pour crier :

- Descendez-le.

Avant que Joe ou Leon n’ait pu faire un geste, le hurlement d’un turbomotcur déchira l’air. Clarence se raidit. Bon sang, que se passait-il encore ? Au volant de la camionnette, Emil se retourna et n’en crut pas ses yeux. Surgie des profondeurs de la fonderie, la Turbopie fonçait droit sur lui. Il redémarra pour tenter de l’éviter. Trop tard.

La puissante voiture de police rentra dans l'arrière de la camionnette qui se souleva sous le choc.

Puis Lewis se dégagea, repartit en marche arrière pour reprendre son élan et, de nouveau, lança la Turbopie contre la camionnette dans laquelle Emil écrasait maintenant la pédale des freins en s'accrochant au volant. En vain. Le petit truand au faciès de rongeur sentit son véhicule avancer vers le portail puis sortir dans la cour et commencer à prendre de la vitesse.

Les dents serrées, Lewis essuya le sang qu'elle avait sous l'œil droit et continua d'écraser l'accélérateur de la Turbopie. Clarence avait d'ores et déjà démarré en trombe pour éviter la camionnette. Derrière le pare-brise de cette dernière, Emil, les yeux exorbités, voyait se rapprocher de lui une citerne sur laquelle était inscrit en grosses lettres : DANGER - DÉCHETS TOXIQUES.

Dans la Turbopie, Lewis donna toute la puissance de réserve de son unique moteur puis un brutal coup de freins.

Le véhicule poussé se détacha de son pousseur, aborda une grande flaque d'huile et sa glissade s'acheva dans le flanc de l'énorme réservoir.

À dix mètres de là, Leon et Joe, fascinés, virent la camionnette se ficher dans le cylindre de métal. Il y eut ensuite une seconde horriblement longue au cours de laquelle le temps lui-même parut se suspendre. Puis un grand cri. L'arrière de la camionnette s'ouvrit et un petit raz de marée de substance chimique dans un état intermédiaire entre le liquide et le gazeux se répandit sur le sol avec Emil toussant et crachant dans les volutes de ce déferlement.

Quelques intants, il se débattit, chancelant dans l'écume tentaculaire, puis il s'effondra sur les

genoux et ses mains se portèrent à son visage. Lorsqu'elles s'en écartèrent, elles entraînèrent avec elles des lambeaux de peau brûlée. Au sens littéral du terme, Emil commença de fondre. Joe et Leon décidèrent qu'ils en avaient assez vu et qu'il était grand temps d'ouvrir le feu sur Robo.

La course aveugle et désespérée d'Emil finit par le faire buter dans Leon.

- Fais quelque chose ! hurla-t-il. Je t'en supplie, aide-moi !

Leon repoussa loin de lui son complice en fusion.

- Barre-toi, mec. Tu entends, bordel, barre-toi !

Puis Leon piqua un sprint pour se mettre à couvert, laissant Emil emporter sa lente agonie hors de l'aciérie dans les profondeurs de la nuit.

Joe et Leon continuèrent de décharger leurs Cobra sur Robo. Ils se servaient maintenant de balles torsadées conçues pour se vriller dans leur cible avant d'exploser. Avec agilité, Robo déviait son corps dans un sens ou dans l'autre cependant que les balles filaient en pivotant sur leur axe au-dessus et autour de lui. Rapidement, il bascula sa vision en Mode de Visée puis la riva sur Clarence. Le chef de gang avait lançé sa SUX au travers de la cour et revenait maintenant sur le cyborg.

En sueur derrière son volant, Boddicker se baissa juste avant que Robo n'ait une chance de pouvoir le toucher. Ce faisant, il écrasa la pédale de l'accélérateur et maintint la voiture directement sur le flic robotisé. Celle-ci prit de la vitesse. Cinquante. Soixante. Soixante-dix. Quatre-vingts km/h. Robo tira quelques balles qui s'abattirent sur le capot de la SUX sans provoquer le moindre dommage.

Clarence poussa un cri de pure jouissance lorsqu'il sentit le côté droit de son pare-chocs heurter Robocop et l'envoyer bouler. Puis, sur sa lancée, la SUX fila vers le plus grand bâtiment de l'aciérie : l'atelier de laminage. Dans le rugissement de son turbomoteur survivant, la voiture conduite par Lewis la prit en chasse. Lanternes rouges et pour le moment seuls piétons du cortège, Leon et Joe s'élancèrent au travers de la cour en tirant sur la Turbopie.

Robo se releva et, encore étourdi, se rua lui aussi vers l'endroit où, de toute évidence, se transférait l'action. Il y fut accueilli par une pluie de balles et s'aplatit au sol alors qu'autour de lui le macadam entrait en éruption. Conséquence du calcul de trajectoire auquel il occupa son séjour à terre, le bond qu'il fit pour se relever s'accompagna d'un double tir de l'Auto-9 à vingt degrés sur la gauche.

Derrière une pile de poutrelles, Leon et Joe, à leur tour, mordirent volontairement la poussière tandis que deux balles faisaient chanter l'acier. Le temps qu'ils eussent réintégré une posture plus conforme à leur nature de bipèdes, Robo avait disparu à l'intérieur de l'atelier de laminage.

Il s'y trouvait déjà une SUX en train de faire du slalom entre les vieux laminoirs et les énormes piliers de métal empêchant le toit de s'affaisser totalement et, derrière elle, mimant ses moindres manœuvres, une Turbopie de la police.

Au volant de cette dernière, Lewis commençait à en avoir marre de jouer au chat et à la souris. Elle écrasa l'accélérateur, expédiant le véhicule désormais monoturbo dans l'arrière de la SUX. Au retentissant fracas de tôle froissée, Clarence ne répondit d'abord que par un chapelet de jurons,

puis il imprima au volant un jeu d'oscillations rapides, tortillant la voiture pour se soustraire à ce rentre-dedans qu'au sens littéral du terme lui faisait la policière. Lewis donna un petit coup de frein, laissant Boddicker prendre un peu d'avance, puis, de nouveau pied au plancher, le rattrapa et se colla contre le flanc de la SUX. Ensuite, elle bascula violemment son volant sur la droite et un effroyable crissement de métal sur métal emplit la gigantesque salle tandis que Lewis forçait Clarence à obliquer vers l'un des énormes laminoirs.

Le truand se dégagea en virant complètement sur la droite. Ce faisant, il prit le Cobra qu'il avait posé sur le siège du passager. Une fois de plus, Lewis entra dans l'arrière de la SUX qui fit une embardée. Clarence cala le fusil dans le creux de son bras gauche et en fit dépasser le canon par la vitre baissée. Il allait tirer sur Lewis qui remontait à sa hauteur lorsqu'il vit quelque chose courir à sa rencontre.

Il resta bouche bée devant cette apparition.

C'était un monstre.

Il plissa les yeux pour mieux voir.

Non, c'était le corps presque entièrement décomposé mais toujours vivant de ce qui avait été jadis Emil. Environné de bandelettes qui n'étaient autres que les rares vestiges de sa peau, Emil se traînait en chancelant vers la voiture, muscles et tissus organiques en évidence, sa bouche n'étant plus qu'un trou béant au centre d'une masse de matière semi-solide qui, en un temps, avait été son visage.

La chose ouvrit démesurément ce trou sur un cri muet à l'instant où la SUX la percutait. Des morceaux d'Emil s'engouffrèrent dans la voiture et Clarence, à demi aveuglé, se battit avec le

volant qu'il ne put redresser à temps pour éviter à la SUX de heurter l'un des laminoirs, de s'en trouver déportée puis d'échapper à son contrôle et de se mettre à zigzaguer dans l'atelier.

Clarence poursuivait à présent avec l'énergie du désespoir un double objectif : retrouver le contrôle de son véhicule et débarrasser son visage et son gilet pare-balles des particules de chair effervescente et teintée de nuances chimiques. De ce fait, il ne vit le pilier d'acier qu'au dernier moment. Trop tard. La SUX se froissa sur le massif profilé, se renversa, amorça une série de tonneaux dont la vitesse alla croissant et finit par rencontrer un second pilier où elle prit la forme d'un V.

Bizarrement, elle atterrit sur ses roues. Clarence, lui, était effondré sur le volant, la tête sur le klaxon. La SUX dont la silhouette évoquait maintenant un accordéon émettait un staccato criard n'ayant rien à voir avec cet instrument.

Lewis arrêta la Turbopie à la hauteur de la SUX. Son regard tomba sur le Cobra de Clarence qui gisait près de la calandre fracassée. Il y avait une main serrée autour du canon. Une main humaine. La main d'EmiL

Lewis descendit de voiture et s'approcha de la SUX. Clarence était toujours vautré inerte sur le volant. De la fumée commençait à filtrer sur le pourtour du capot. Lewis écarta d'un coup de pied le Cobra puis gagna la portière côté conducteur et l'ouvrit.

Clarence se ranima soudain. Avant que Lewis n'ait eu le temps de reculer, il sortit un 45 dont il vida trois alvéoles. Lewis partit à la renverse, du sang jaillissant de sa poitrine, de son flanc et de sa cuisse.

- T’es fichue, flic, entendit-elle descendre des hauteurs de l’atelier.

Couchée sur le dos, des arpèges de souffrance lui courant dans le corps, elle ouvrit les yeux et regarda vers le plafond. Joe arpentait une passerelle et, sur le même niveau, Leon avait pris place dans la cabine de contrôle.

- Et maintenant, voici le dernier acte, annonça Leon en basculant une touche de la console.

L’atelier s’éclaira. Lewis battit des paupières sous la blanche lumière des néons qui baignaient son corps ruisselant de sueur de leur éclat aveuglant. Tout d’un coup, tout lui fit mal. Elle comprit qu’elle était dans un sale état. Dans une très très mauvaise passe.

- Et si nous nous exercions un peu au tir à la cible ? suggéra Joe en souriant à la forme criblée de balles de Lewis.

Une balle siffla près de la tête du jeune Noir.

- Je ne suis pas contre, fit une voix grondante.

Les deux gangsters fouillèrent du regard le rez-de-chaussée. Robo, son arme hors de l’étui, chargeait tête baissée. Clarence avait également repéré le cyborg. Non sans raideur, il s’extirpa de la SUX et esquissa un mouvement vers son Cobra.

Robo tira de sa hanche. Clarence poussa un cri et tomba sur les genoux, puis se releva en toussant comme un perdu.

- La science a du bon, dit-il entre deux crises.

Une petite pastille de métal tomba de son gilet pare-balles.

Puis, abandonnant le projet de récupérer son fusil, il se mit à courir. Robo s’apprêtait à tirer sur le fuyard lorsque autour de lui le sol explosa. Joe le canardait depuis la passerelle. Robo plongea et poursuivit sa progression en roulant sur lui-

même, sans pour autant négliger de rendre à Joe la monnaie de sa pièce.

De rouleau en rouleau, il finit par arriver près de Lewis. Trois balles torsadées se vrillèrent autour d'eux dans le béton.

- Accroche-toi, collègue, chuchota-t-il à la jeune femme.

Avec autant de douceur que possible, il traîna la policière en sang derrière l'épave de la SUX. Ils allaient pouvoir y disposer de quelques secondes de répit. Les balles s'arrêtèrent d'ailleurs de siffler. Toutefois, Robo entendit des pas au-dessus de sa tête et comprit que Leon et Joe se déplaçaient vers un point d'où ils auraient une vue dégagée sur eux.

Il les chassa néanmoins de son esprit pour un moment et son regard tomba sur le visage terreux de Lewis. Il lui prit la tête au creux de ses froides mains d'acier et son pouce gauche effleura la douce joue blanche. Il vit des larmes sourdre des yeux de la jeune femme.

- Ça fait mal, Murphy.

- Je sais, dit Robo en hochant la tête.

Il contempla tendrement ce visage qui évoquait celui d'un enfant à l'agonie. Une contraction la parcourut; son corps se raidit puis se détendit. Elle ferma les yeux et ne fit pas d'autre effort pour parler.

- Lewis ? fit Robo. Anne ?

Elle ne bougea pas. Il entendit le bruit de pas se faire plus net au-dessus de lui et reposa doucement la tête de sa coéquipière sur le béton.

- Je reviens tout de suite.

Il bondit hors du couvert et commença de filer par le travers de l'atelier. Dans les hauteurs, Joe vida le restant de son chargeur. Tout en courant,

Robo se bascula en Mode de Combat puis jeta un bref regard sur la passerelle qui le surplombait. Une complexe analyse graphique de la position de Joe défila dans son esprit. Il s'accroupit derrière un pilier d'acier alors que Joe, qui avait recharge son arme, expédiait dans sa direction une nouvelle averse de meurtrières balles torsadées. Celles-ci s'abattirent dans le puissant massif profilé qu'elles firent trembler sous la violence de leur impact.

Une pensée traversa soudain l'esprit de Robo. Joe tirait depuis la passerelle, là-haut, devant lui... mais où était Leon? Il se retourna juste à temps pour voir ce dernier qui, depuis la cabine de contrôle, loin derrière, lui dépêchait l'une de ses propres balles torsadées. Robo sut qu'il avait 0,03 seconde pour mordre la poussière avant que le pervers projectile ne rencontrât sa cible : le crâne d'un cyborg nommé Robocop.

Ledit projectile ne rata ladite cible que de six à sept centimètres. En revanche, il ne rata pas le massif profilé en H dont un pan sauta. Le pilier entier commença de plier et Robo, plaqué au sol, n'eut pas le temps de rouler assez loin pour éviter de le recevoir, accompagné d'une large portion du toit.

Sur la passerelle, Joe jeta un regard vers Leon au travers de l'enchevêtrement de poutrelles.

- Tu l'as eu ! Sacré putain de salopard ! Tu l'as eu !

- Peut-être ! lui cria Leon, l'œil rivé sur l'écran de mire de son Cobra. De toute façon, maintenant je vais l'achever.

Mettant à profit la perfection technique de son arme, il commença d'examiner le gigantesque tas de décombres en contrebas de la cabine. Des poutrelles tordues. Des plaques de béton. Des

morceaux de toit. Une main. La main de Robo. Il fit remonter la lunette électronique sur la longueur d'un bras. L'immobilisa sur la nuque de Robo. Ça promettait d'être un jeu d'enfant. Ça promettait d'être jouissif.

- Tu ne tires pas ! lui cria Clarence d'en bas.

Leon obéit. Clarence s'encadra dans l'une des entrées du bâtiment.

- J'ai promis à quelqu'un de m'occuper personnellement de l'homme en fer-blanc.

- Merde, fit Leon à mi-voix. Ça va encore prendre des siècles.

Lentement, d'une démarche raide, Clarence commença de traverser l'atelier. Il passa sans s'arrêter devant la SUX. Derrière l'épave, la main de Lewis frémit. La jeune femme plia les doigts puis se les passa sur le visage. Elle ouvrit les yeux. Sur l'entière étendue de son corps, ses terminaisons nerveuses étaient des pointes de feu. La souffrance déferlait en elle par vastes vagues comme depuis l'épicentre d'un tsunami. Elle entendait siffler sa respiration. Sans doute avait-elle un poumon touché. Elle perdait son air. Perdait son sang. Perdait sa vie. Dans les hauteurs, elle distingua Leon, penché à la fenêtre de la cabine de contrôle. Elle jeta un regard sous la voiture. Un mètre cinquante au plus la séparait du Cobra de Clarence. Elle tenta de s'en rapprocher. En vain. Il n'était rien en elle qui ne parût broyé. Elle souffrait mais, bien pire et bien plus, c'était la rage qui la torturait. Elle s'était fait avoir comme une bleue. Sa manœuvre avait été d'une connerie phénoménale, et maintenant l'heure était venue pour elle et son coéquipier de la payer... de leur vie.

Clarence continuait de marcher d'un pas décidé

vers le tas de décombres. Il décrocha une grenade de son gilet pare-balles et rythma sa progression en la faisant sauter d'une main à l'autre. À six mètres du tumulus de ferraille et de béton, il s'immobilisa et tira la goupille.

Dans les gravats dont ne dépassaient qu'un de ses bras, le haut de son torse et sa tête, Robo tourna lentement cette dernière vers Clarence que baignait l'éclatante lumière blanche qui tombait du plafond. Il vit la grenade danser dans la main du dément.

Boddicker émit un rire suraigu.

- Bon vent, Robocop.

Il lança la grenade au sommet de la pyramide de décombres. Elle rebondit de poutrelles tordues en blocs de béton et acheva sa dégringolade à moins de trente centimètres du visage de Robo. Celui-ci se tortilla sous la montagne de gravats et tendit désespérément la main vers le redoutable petit explosif.

- Tout le monde un jour ou l'autre doit dire « bye-bye », fit observer Clarence en éclatant de rire.

Rire qui tourna court lorsque, accompagnant son effort d'un rugissement terrible, Robo s'extirpa de son cairn de métal et de béton, telle une divinité de l'Âge de Bronze s'acquittant de sa résurrection rituelle. Il brandit triomphalement la grenade et, à l'issue instantanée d'un complexe calcul de trajectoire, la précipita vers la passerelle qui le surplombait.

Joe hurla lorsqu'il vit l'engin franchir la rambarde à moins de dix centimètres de sa jambe gauche. Toutefois, il ne la vit pas exploser car, juste à cet instant, il lui tournait le dos pour s'enfuir. Plusieurs kilos de passerelle et quelques

centaines de grammes de Joe tombèrent vers le rez-de-chaussée tandis que ce qui restait du jeune Noir battait désespérément l'air pour trouver quelque chose où se raccrocher. Il baissa les yeux et s'aperçut qu'il lui manquait un pied et qu'à sa place jaillissait une fontaine de sang.

Puis la passerelle s'effondra et Joe T'accompagna dans sa chute.

Pour lui, celle-ci s'acheva sur un muret hérissé de pointes. Il y resta, suspendu la tête en bas comme une poupée de chiffon, accroché par la jambe droite. Dans l'état de choc où il se trouvait, il était même exclu qu'il pût crier. Mais, bon sang, il était toujours en vie. Le cyborg n'avait pas réussi à le tuer. Sa soif de vengeance était telle qu'il pouvait en sentir le goût. Empalé sur sa grille, il commença de se tortiller.

Plus haut, dans la cabine, Leon se répandait en bordées de jurons. Il leva son Cobra et expédia une dragée à Robo.

- Allez, mec, gronda-t-il entre ses dents serrées. Déplace-toi légèrement sur la droite. Allez, pas de beaucoup. Simplement qu'il n'y ait plus ce pilier entre toi et moi.

Au rez-de-chaussée, Lewis aussi débitait un chapelet de jurons mais se l'adressait à elle-même, se maudissant d'être si faible. Toutefois, elle réussit à rouler jusqu'au Cobra. Elle s'en empara puis, se redressant d'un coup de reins, tira une balle à l'aveuglette. Une douleur foudroyante lui remonta le long de l'épine dorsale et celle-ci, conjuguée au recul, la fit retomber à terre. Elle perdit de nouveau conscience alors qu'au-dessus d'elle la balle torsadée traversait le plancher de la cabine puis montait se vriller dans la poitrine de Leon.

Alors que le sang commençait à ruisseler sur sa jambe, le truand fut saisi d'une terrible quinte de toux dans laquelle la surprise avait sa part. Puis il lâcha son Cobra et se rendit compte que, d'ici quelques millièmes de seconde, ce projectile logé en lui allait exploser.

Ce qui, de fait, se produisit... et dans les temps. La cabine de contrôle vola dans toutes les directions sous forme d'un bon millier de fragments de bois, de métal, de verre, de plastique et de chair.

De l'autre côté du vaste atelier de laminage, Joe perçut, mêlés au fracas des matériaux solides s'écrasant sur le sol, les bruits nettement plus sourds que produisaient dans les mêmes circonstances les morceaux de celui qui avait été son associé dans le crime. Il ne resta pas indifférent à la mort de Leon.

- Putain de flicarde, grinça-t-il avant de faire un gigantesque effort pour saisir le barreau sur lequel il était empalé puis se hisser jusqu'au sommet de la grille et dégager sa jambe de la pointe avant de se laisser choir à terre.

Un mètre et des poussières le séparaient de l'endroit où était tombé son Cobra. Avec un bon tir bien ajusté, le sort de cette garce de flic serait réglé. S'il réussissait à toucher le réservoir de la SUX, par exemple, il allait y avoir de la salope grillée au menu.

Joe fit un premier saut de carpe vers le fusil. À cet instant, il entendit un grondement dans son dos. Il se retourna pour voir le chien de garde survivant dévaler un tas de décombres. Le berger allemand examina Joe avec la salive qui dégouttait de sa gueule aux babines retroussées sur d'énormes crocs. Joe regarda le chien tout aussi fixement.

et bouche bée. Il regrettait de ne pas s’en être débarrassé comme de l’autre tout à l’heure dans la fonderie. Le chien fut sur lui dans la seconde qui suivit. Engourdi par la douleur qui montait de ses membres inférieurs, il observa calmement les monstrueuses mâchoires qui lui déchiraient les bras et le cou.

Les plus fins vestiges de la cabine de contrôle continuaient à voltiger vers le sol.

Le chien, peu à peu, cessa de gronder.

L’agent Anne Lewis, elle, gisait parfaitement silencieuse derrière la SUX.

Bientôt, il n’y eut plus que deux créatures encore debout dans l’aciérie abandonnée : un flic cyborg et un tueur au cerveau dérangé.

Ils se firent tranquillement face, attendant chacun le dernier acte du drame qui se jouait entre l’homme et la machine.

25

Robo riva son regard sur cette unique silhouette humaine encore debout devant lui. De douloureuses pointes de souvenir déferlèrent dans sa tête. Il revit Jan. Et Jimmy. Il sentit l’arrière de son crâne exploser sous le coup de grâce. Il entendit le rire cruel qui résonnait dans l’entrepôt. Il se remémora les ténèbres qui avaient rythmé les innombrables phases d’une interminable opération. Il vit le pâle visage d’Anne Lewis dans le berceau de ses mains. Les doigts crispés sur la crosse de l’Auto-9, il eut conscience de la présence d’acier là où, autrefois, il y avait eu de la chair.

Mais c'était maintenant sans importance. Le sentiment qui l'emplissait était la colère. La rage contre cet homme responsable de l'irrémédiable et gigantesque perte qu'il avait subie.

Les images s'effacèrent.

Boddicker resta comme enraciné au sol tandis que Robo, lentement, s'avançait vers lui. Avec le sourire d'un forcené acculé contre un mur, il sortit sa dernière grenade du gilet pare-balles et, dans un geste interminable et théâtral, en tira la goupille.

Robo continua d'avancer.

Dans un mouvement d'une souplesse toute féline, Clarence projeta la grenade vers le cyborg. Celui-ci dégaina, fit feu, et sa balle cueillit le projectile meurtrier à mi-course. La violence de l'explosion renversa Boddicker qui atterrit sur le dos et continua un moment de glisser sur le béton détrempé par la pluie.

Incapable de se relever, le truand recula sur les fesses et sur les coudes. Robo le rejoignit en quelques enjambées puis, décochant un sourire à l'humain terrifié, fit virevolter le pistolet sur son doigt avant de lui faire réintégrer sans effort son étui. Il n'allait plus en avoir besoin maintenant. Clarence s'aperçut soudain qu'à force de reculer il avait le dos contre un mur. Son regard se porta dans un sens puis dans l'autre et il constata qu'il n'avait aucun moyen de s'échapper. Bon, pas de panique, se dit-il. Et il sourit à Robo.

- D'accord, mec. Je me rends. Ça doit te faire plaisir ?

Robo continua d'avancer vers lui.

- Puisque je te dis que je me rends, répéta Clarence, légèrement inquiet. Allez, embarque-moi. Débite-moi la liste de mes droits.

Robo se pencha sur lui.

- Alors ? Qu'est-ce que tu attends pour réciter ton texte ? pour me dire que j'ai le droit de ne pas répondre aux questions et tout ce genre de foutaises?

Le cyborg enserra dans une main d'acier le cou de Boddicker et, lentement, méthodiquement, releva l'homme jusqu'à ce qu'il fût debout, le dos plaqué contre le mur.

- Bon, ça va, je suis convaincu. Tu es un super-flic. Maintenant, fais ton boulot. Arrête-moi.

Robo fit non de la tête.

- Je n'ai plus l'intention de jamais vous arrêter, monsieur Boddicker.

Avec toujours autant de lenteur, Robo ramena son poing gauche en arrière. Les yeux de Clarence s'écarquillèrent. Il vit le coup venir. Un poing d'acier qui lui broya le visage. Poing qui ressortit de l'autre côté du mur, ses jointures ruisselantes d'un liquide rouge sombre dont chaque goutte était comme un rubis dans le clair de lune.

Robo refit franchir à son poing le mur en sens inverse et son autre main s'ouvrit, laissant le corps décapité de Boddicker s'affaisser à terre.

Puis il lui tourna le dos et retourna vers Lewis. Elle avait l'air toute petite étendue sur le sol, baignant dans une mare de son propre sang. Robo ramassa le Cobra, se l'accrocha sur l'épaule, puis souleva Lewis et la tint dans le berceau de ses bras. Il la regarda et, un court instant, elle fut chacune des femmes qui avaient compté dans sa vie. Puis il sortit de l'atelier. Le soleil se levait. On n'entendait plus de sirènes mugir dans les lointains. Pour une raison ou une autre, le ciel semblait remarquablement bleu.

Lewis toussa. Robo, tendrement, plongea son regard dans les yeux de la jeune femme.

- Bonjour, fit-il d’une voix très douce.

Elle sourit.

- Dis, Murphy. Je suis vraiment bonne à jeter. Reed va pousser une de ces gueulantes.

- Je ne crois pas, dit-il avant de sourire à son tour.

Un chien aboya. Robo baissa la tête. Il y avait un énorme berger allemand près de lui qui remuait la queue.

- Après tout, dit-il au chien, c’est aussi bien que tu m’accompagnes. Les monstres sont faits pour vivre ensemble.

Suivi par le chien, portant Lewis dans ses bras, Robo atteignit la grande entrée de l’aciérie. Deux Turbopies, sirènes hurlantes, étaient garées le long du trottoir. Starkweather, Ramierez et deux autres flics en jaillirent.

- Dieu du ciel ! s’écria Starkweather. Robo !

Robo remit Lewis entre les bras de Starkweather.

- Emmenez-la dans un hôpital.

Puis il leur tourna le dos, rentra dans l’usine et retourna jusqu’à la Turbopie cabossée qui était restée à proximité des grandes portes de l’atelier de laminage. Le berger allemand trottait toujours à ses côtés. Robo ouvrit la portière côté passager, la referma derrière l’animal, puis contourna la voiture pour s’installer au volant. Il démarra en trombe et quitta l’aciérie sous les yeux des quatre flics médusés.

La direction qu’il prit l’amenait hors du Vieux Detroit.

Il lui fallait encore s’occuper d’un travail laissé en suspens dans les beaux quartiers de la ville.

26

Dans la Tour OCP, c'était un Dick Jones au calme olympien qui, debout à la droite du Boss au sommet de la table de conférence, s'adressait au Conseil d'Administration réuni en session exceptionnelle. La grève de la police faisait les gros titres des journaux dans tout le pays. Et de tels gros titres faisaient une fort mauvaise presse à l'Omnicon. Jones, lui, faisait de son mieux pour retourner la situation.

- Personnellement, dit-il sur un ton railleur, je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'ils poursuivent cette grève à jamais. Nous avons d'ores et déjà un modèle 209 posté à l'entrée de la Tour et, d'ici la fin de la semaine, nous pouvons en avoir en nombre suffisant pour équiper toute la ville.

Le Boss parut réfléchir à cette proposition.

- Oui, mais quel en serait l'impact sur le public, Dick ? Nous ne voulons pas passer pour d'impitoyables capitalistes.

Jones soupira. Il n'était pas question de ménager sa salive, ou d'hésiter à prendre les chemins les plus détournés. Oh, et puis merde ! Il avait tout son temps.

Au pied du gigantesque immeuble, Robo gara la Turbopie cabossée le long du trottoir et tapota la tête du berger allemand.

- Je ne serai pas long, lui dit-il.

Il descendit de voiture et, debout près de la portière, se retrouva face à face avec GPR 209. Le monumental robot s'ébranla vers lui, les bras levés en position de tir.

- Votre véhicule est en stationnement interdit sur un emplacement privé. Vous avez quinze secondes pour...

Robo prit le Cobra sur son siège et, d’une seule main, à bout portant, tira sur la lourdaude machine à tuer. *Chcheup.* GPR 209 baissa la tête pour regarder sa poitrine alors qu’un trou précis de vingt millimètres de diamètre y apparaissait comme par magie. Puis, brusquement, le corps entier du robot se mit à tourbillonner sur lui-même tandis que la balle torsadée se vrillait de plus en plus profond dans ses entrailles électroniques. La danse de Saint-Guy de l’énorme masse l’emporta dans le groupe de sculptures qui décoraient le parvis de l’OCP et plusieurs de celles-ci eurent le temps d’être réduites en miettes avant l’explosion de l’iconoclaste.

Robo s’accroupit derrière la portière alors que les éclats volaient tout autour de la Turbopie. Assis sur la banquette, le chien regardait placidement la scène. Lorsque la fumée se dissipa, il ne restait de GPR 209 que ses pieds éléphantesques plantés sur le parvis.

Robo s’engagea sur les marches qui précédaient la grande entrée du gratte-ciel.

Dans la salle de conférences, Dick Jones continuait à jouer subtilement sa partie.

- Ces quelques derniers jours de crise ont été pour notre firme l’occasion de renouer avec les grands principes qui, jadis, guidèrent son fondateur...

Il se tourna vers le Boss et hocha la tête. Celui-ci sourit et lui rendit la politesse.

- Courage, énergie, conviction, acheva Jones avec des accents de prédicateur biblique. Eh bien, s’il m’est demandé d’exprimer mon opinion à ce

propos - et, ha ha ha ! la rumeur semble certaine que j'aurai à le faire -, je ne manquerai pas d'insister sur notre détermination à répondre à tout nouveau défi avec cette même agressivité qui au cours des années n'a cessé d'inspirer chacune de nos entreprises. Oui, nous saurons persister dans notre foi en la... MERDE.

Les doubles portes dorées de la salle de conférences volèrent en éclats et Robocop pénétra dans la pièce. Les hauts responsables de l'OCP hoquetèrent de surprise et de terreur à la vue du prototype échappé. L'un d'eux tendit la main vers un interphone.

- Je vous en prie, l'avertit Robo. Ne faites pas ça.

L'homme retira sa main.

Seul le Boss semblait garder son sang-froid.

- Que pouvons-nous faire pour vous, monsieur l'agent? s'enquit-il.

Robo réfléchit à la question. Les quatre Directives de Base lui défilèrent dans l'esprit. Directive Un : Être au service du bien public. Directive Deux : Faire respecter la loi. Directive Trois : Protéger l'innocent. Directive Quatre : (TOP SECRET).

La Quatrième Directive commença de flamboyer. Robo se concentra et, par la force de sa volonté, interrompit le processus. Il n'avait plus besoin de ces directives maintenant.

Il était flic.

Et bon flic.

Il s'inclina légèrement puis se mit au garde-à-vous devant le vieillard.

- M. Dick Jones ici présent est soupçonné de meurtre, d'entente délictueuse et de complicité avec un criminel notoire.

Le Boss resta de glace. Robo poursuivit :

- Malheureusement, mon programme m'interdit d'agir à l'encontre d'un cadre supérieur de cette firme.

Jones se tourna brusquement vers son patron.

- C'est insensé. Complètement absurde. Ce cyborg est un dangereux psychopathe recherché par la police.

Le Boss ne prêta pas la moindre attention à Joncs. Il se leva et regarda Robo droit dans l'œil.

- Ce sont là de graves accusations. Pouvez-vous en apporter la preuve ?

- Oui, monsieur, dit Robo.

Il gagna le milieu de la table et, fermant le poing, fit jaillir de ses jointures la prise de connexion qu'il inséra dans l'un des ports d'entrée du système informatique équipant la salle de conférences. Les écrans disposés en hauteur s'animèrent dans des crachotements. On y vit s'inscrire Dick Jones en contre-plongée, dardant un sourire glacial sur l'œil-caméra.

- J'ai dû éliminer Bob Morton parce qu'il avait commis une erreur : toi. Maintenant, je crois qu'il est temps de faire disparaître l'erreur elle-même.

Une fois de plus, les personnes présentes ne purent réprimer un collectif hoquet de surprise. Le regard de Jones se posa tour à tour sur chacun des visages qui l'entouraient puis s'immobilisa sur celui de son patron. Les yeux du Boss étaient deux gemmes à l'éclat impitoyable.

À cet instant précis, deux vigiles de l'Omnicon firent irruption dans la pièce, l'arme au poing.

- Pas un geste, Robo ! cria l'un d'eux.

- Non ! hurla le Boss.

Trop tard. Les deux gardes chargeaient déjà le cyborg. Celui-ci tenta manifestement de trouver

un compromis entre douceur et fermeté. Il ne fit que caresser l'estomac du premier vigile mais d'un poing puissant qui laissa l'homme dans l'incapacité de reprendre son souffle pendant de longues minutes. Quant au deuxième, il battit un record de vitesse en glissade à plat ventre sur la table de conférences. Tous deux perdirent évidemment leur arme au cours de ces exercices de gymnastique.

Jones entrevit sa chance et la saisit. Il plongea sur l'un des pistolets, referma la main autour de sa crosse et se releva en tirant. Le conseil d'administration au grand complet se réfugia sous la table, hormis le Boss qui resta debout, très droit, à toiser Jones d'un air dégoûté.

Jones tira sur Robo, encore et encore. Les balles rebondirent sans le moindre effet sur la poitrine du cyborg. Robo poussa un soupir.

- Voyons, Dick.

Jones arrêta de pomper sur la détente. Saisi d'une idée fulgurante, il attrapa le Boss et s'en servit comme d'un bouclier. Puis il colla le canon de son arme sur le front de son patron.

- O.K., tas de ferraille. Maintenant, je veux un hélicoptère. Quand je dis maintenant c'est tout de suite. Nous allons monter gentiment sur le toit. Je prendrai place à bord de l'hélico avec mon otage. Quiconque essayera de m'arrêter... ça sera le Boss qui prendra.

Devant lui, on voyait le vieil homme bouillir de colère.

- Dick ?

- Oui, quoi?

- Vous êtes viré.

Robo regarda Jones. Il appela les Directives de Base. Seules les trois premières défilèrent dans sa tête. À cette même seconde, le Boss pesa de tout

son poids sur l'extrémité de son ancien bras droit tandis qu'il lui expédiait violemment le coude dans le creux de l'estomac. Jones se plia en deux et le vieillard en profita pour s'esquiver.

Robo regardait Jones avec un grand sourire. Jones était viré. Il n'était plus un cadre de l'OCP. Autant pour la quatrième directive.

Le pistolet de Jones suivait le Boss dans sa retraite. Robo battit des paupières, se passa en Mode de Visée, sortit son Auto-9 et, coup sur coup, pressa quatre fois la détente.

Les deux premières balles prirent Jones par surprise et le firent successivement virevolter de plus en plus près de la grande baie qui bordait la table sur toute sa longueur. La troisième balle fit voler la vitre en éclats. Puis la quatrième frappa Jones en pleine poitrine et l'expédia dans le vide.

Le vent s'engouffra en hurlant dans la salle de conférences tandis que, hurlant presque aussi fort, Jones dégringolait cent cinquante et un étages jusqu'au sol.

Robo fit tourner l'Auto-9 à la cow-boy autour de son doigt puis le reglissa dans l'étui. Il salua le Boss d'un hochement de tête et lui tourna le dos pour gagner la sortie.

Le grand patron de l'Omnicon se rua derrière lui et lui posa la main sur le coude. Robo se retourna. Le vieillard souriait.

- Vous êtes l'honneur de la police, jeune homme. Quelle extraordinaire performance de tir ! Comment vous appelez-vous ?

Robo réfléchit un instant.

- Murphy, dit-il, et il quitta la pièce.

27

Dans leur modeste pavillon de banlieue, Emma et Hank Saunders, un couple de petits vieux, regardaient la dernière édition du journal télévisé. Ce fut en éclaboussant comme d'habitude l'écran de son sourire que Casey Wong annonça :

- Detroit peut aujourd'hui se réjouir d'avoir retrouvé sa police. Spectaculaire coup de théâtre, l'Omnicon a fait connaître ce matin sa décision de donner satisfaction aux grévistes sur chacune des revendications présentées par leur syndicat. C'est donc une nuit de pillage et d'anarchie généralisés que vient de vivre notre ville, mais une nuit également marquée par des actes de pur héroïsme. Nous passons l'antenne à Justin Ballard-Watkins qui vous en dira plus depuis le Henry Ford Memorial Hospital.

Un jeune homme au costume voyant rusait pour gagner le premier rang du bataillon de journalistes qui se pressaient dans une chambre d'hôpital. Au-delà de cette bousculade, on voyait le maire Waldo Gibson qui souriait en serrant la main d'une jeune femme alitée. Celle-ci fit de son mieux pour lui rendre son sourire tandis que le reporter braillait dans son micro :

- Alors même qu'elle était en grève, l'agent Anne Lewis a courageusement risqué sa vie pour faire respecter la loi. Touchée par trois balles, elle souffre de nombreuses fractures. Mais quelle fille ! Quel flic ! Elle constitue pour nous tous un exemple. À vous, Casey.

La caméra recula pour montrer à la fois Casey Wong et la pétulante Jess Perkins. Ils se tournèrent l'un vers l'autre pour le traditionnel plan de fin d'émission.

- Je ne sais pas ce qu'il en est pour vous, Jess, dit Casey en étirant au maximum ses lèvres prodigieusement élastiques, mais je m'attends à dormir un petit peu mieux cette nuit.

- Chers téléspectateurs, dit Jess en tentant d'égaler la performance labiale de son collègue, Médiapause vous remercie pour votre fidèle attention. Et la prochaine fois que vous rencontrerez un flic... souriez-lui.

Emma se leva pour éteindre la télévision puis s'approcha de la fenêtre.

- Il est toujours là? lui demanda son mari.

- Hun-hun, répondit-elle. Il est assis là-haut sur la colline.

- Parfait, dit Hank. Espérons qu'il y restera. Je me sens drôlement plus en sécurité lorsque je sais qu'il patrouille dans le secteur.

Emma hocha la tête et ferma la lumière du salon.

Dehors, à quelque distance du pavillon des Saunders, un policier était assis juste sous la crête d'une colline, un gros chien à ses côtés. Au-dessus de lui scintillaient les étoiles dans le ciel de cette nuit déjà bien avancée. Son regard était posé sur la Lune suspendue dans l'espace.

Il se pouvait qu'un jour la machine et l'homme en lui ne fissent plus qu'un. Que ce jour-là il pût enfin vivre en paix avec lui-même. Mais, pour l'heure, il n'était que tumulte. Il n'avait pas de chcz-lui. Et nulle créature sur la Terre entière avec qui partager ses sentiments, ses pensées. Il était l'unique représentant de son espèce.

Près de lui, le chien bougea. Sa puissante main d'acier se tendit pour tapoter avec douceur la tête de l'animal. Celui-ci colla son museau sur la jambe de Robo et remua la queue.

Il continua de caresser le chien entre les oreilles. Peut-être un jour aurait-il l'impression de faire un tout. Peut-être un jour se ferait-il moins l'effet d'être un monstre. Peut-être un jour pourrait-il se donner le nom d'homme.

Il regardait la Lune et y retrouvait le souvenir de sa famille. Il revoyait Jan aux yeux remplis d'amour. Il revoyait le souriant visage de Jimmy.

Peut-être un jour...

Une larme solitaire se détacha de son œil humain et roula sur sa joue d'acier et de chair.

Brusquement, il se leva et contempla les lumières de la ville en contrebas dans les lointains.

Quelque part, on commettait un acte criminel.

Il siffla le chien et tous deux redescendirent la colline vers l'endroit où était garée la Turbopie.

Aujourd'hui, cette nuit, il était flic.

Un flic avec un boulot qui l'attendait.

Il ranima les moteurs de la voiture et la lança vers Detroit, laissant la lune loin derrière.

Science-fiction **du catalogue**

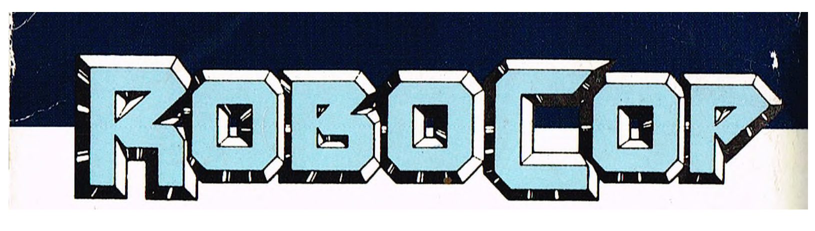
Depuis 1970, cette collection est leader du genre en France. Elle a publié la plupart des grands classiques (Asimov, Van Vogt, Clarke, Dick, Vance, Simak), mais elle a aussi révélé de nombreux jeunes auteurs qui seront les écrivains de premier plan de demain (Tim Powers, Joan D. Vinge, Tanith Lee, Scott Baker, etc.). La S-F est reconnue aujourd'hui comme littérature à part entière, étudiée dans les écoles et les universités. Elle est véritablement la littérature de notre temps.

ASIMOVIsaac	*Les cavernes d'acier 404******
	*Les robots 453 ****
	*Tyrann 484******
	*Un défilé de robots 542******
	*La voie martienne 870******
	*Les robots de l'aube 1602*** & 1603******
	*Le voyage fantastique 1635******
	*Les robots et l'empire 1996**** & 1997*******
	*Espace vital 2055 ****
	*Asimovparallèle 2277*******
BAKER Scott	*Kyborash 1532*******
BEAR Greg	*La musique du sang 2355 * * * * (avril 88)*
BELFIORE Robert	*La huitième vie du chat 2278 ****
BUSH James	*Semailles humaines 752***
BOGDANOFF Igor & Grishka	*La machine fantôme 1921******
BRIN David	*Marée stellaire 1981********
	*Lefacteur 2261********
BROOKSMel&STINEJ.B.	*La folle histoire de l'espace 2294 ****
BRUNNERJohn	*TousàZanzibar 1104**** & 1105*******
	*Le troupeau aveugle 1233 *** & 1234******
CHERRYHC.J.	*L'épopéede Chanur 2104******
	*La vengeance de Chanur 2289*******
	*L'œuf du coucou 2307******
CLARKE Arthur C.	*2001 l'odyssée de l'espace 349***
	*2010 : odyssée deux 1721******
	*Avantl'Eden 830******
	*Les fontaines du paradis 1304 ****
	*Chants de la Terre lointaine 2262 *****
CURVAL Philippe	*Le ressac de l'espace 595******
DEMUTHMichel	*Lesgalaxiales - La Terre en ruine 996******



Photocomposition Communication à Champforgeuil
Impression Brodard et Taupin à La Flèche (Sarthe)
le 21 décembre 1987
1321-5 Dépôt légal décembre 1987. ISBN 2-277-22310-7
Imprimé en France

Editions J'ai lu
27, rue Cassette, 75006 Paris
diffusion France et étranger : Flammarion



50% homme, 50% machine 100% flic

Peur sur la ville ! Le cœur de Detroit est devenu le repaire d'un gang de tueurs fous. Un fléau d'une rare violence et qui tient la police en échec depuis des mois. Contre lui il faudrait une arme nouvelle.

Cette arme, ce sera Robocop. Une machine à tuer, greffée sur le corps d'un être humain. Une créature de chair et d'acier, infaillible ! L'arme absolue ! Reste à trouver l'homme qui servira de prototype.

Légalement, il est mort. Victime du gang, le sergent Murphy, découvert le corps criblé de balles, devient Robocop. Un androïde parfait, qui se révèle d'une efficacité redoutable. Jusqu'au jour où il se déconnecte lu même . Fin de programme, début de vengeance... Mais contre qui ? Les criminels sont-ils ses seuls ennemis ?



Inédit, texte intégral

Couverture d'après l'affiche originale.
Robocop est un film distribué en France par Twentieth Century Fox.


FJ 2310 ISBN 2-277-22310-7 1-88 Catégorie

